Lettres d’une Péruvienne

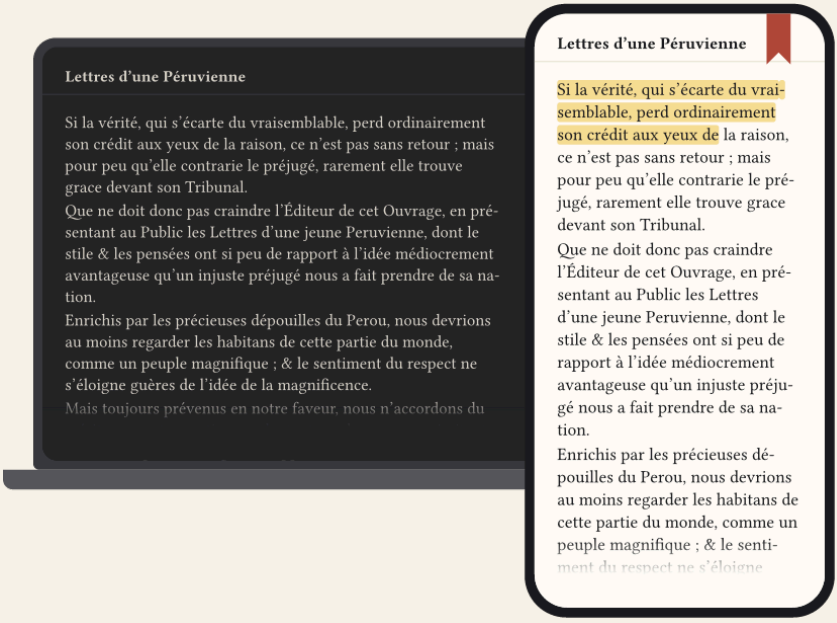
Françoise de Graffigny

1747

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne

Ce livre vous suit partout

Lisez-le aussi en ligne sur Classiques.app : le même texte, gratuit, sur téléphone comme sur ordinateur.



Votre page gardée

Vous reprenez là où vous vous êtes arrêté.

Vos citations

Gardez et partagez les phrases qui vous marquent.

Autour du texte

Résumé, personnages et commentaires.

Ouvrir le livre en ligne

La lecture est gratuite, sans inscription.
classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne

Sommaire

Avertissement. 5
INTRODUCTION HISTORIQUE aux Lettres Peruviennes. 7
Première Partie 13
LETTRE PREMIÈRE. 13
LETTRE DEUXIÉME. 16
LETTRE TROISIÉME. 19
LETTRE QUATRIÉME. 23
LETTRE CINQUIÉME. 25
LETTRE SIXIÉME. 27
LETTRE SEPTIÉME. 28
LETTRE HUITIÉME. 29
LETTRE NEUVIÉME. 30
LETTRE DIXIÉME. 31
LETTRE ONZIÉME. 34
LETTRE DOUZIÉME. 36
LETTRE TREIZIÉME. 39
LETTRE QUATORZIÉME. 42
LETTRE QUINZIÉME. 43
LETTRE SEIZIÉME. 46
LETTRE DIX-SEPTIÉME. 48
LETTRE DIX-HUITIÉME. 49
LETTRE DIX-NEUVIÉME. 50
LETTRE VINGTIÉME. 52
LETTRE VINGT-UNIÉME. 54
LETTRE VINGT-DEUX. 57
LETTRE VINGT-TROIS. 58
LETTRE VINGT-QUATRE. 62
LETTRE VINGT-CINQ. 63
LETTRE VINGT-SIX. 67
LETTRE VINGT-SEPT. 69
Seconde Partie 73
LETTRE VINGT-HUIT. 73
LETTRE VINGT-NEUF. 74
LETTRE TRENTIÉME. 79
LETTRE TRENTE-UNE. 79

LETTRE TRENTE-DEUX. 82
LETTRE TRENTE-TROIS. 84
LETTRE TRENTE-QUATRE. 85
LETTRE TRENTE-CINQ. 91
LETTRE TRENTE-SIX. 95
LETTRE TRENTE-SEPT. 96
LETTRE TRENTE-HUIT. 98
LETTRE TRENTE-NEUF. 99
LETTRE QUARANTE. 100
LETTRE QUARANTE-UNE & derniere. 102

Avertissement.

Si la vérité, qui s'écarte du vraisemblable, perd ordinairement son crédit aux yeux de la raison, ce n'est pas sans retour ; mais pour peu qu'elle contrarie le préjugé, rarement elle trouve grace devant son Tribunal.

Que ne doit donc pas craindre l'Éditeur de cet Ouvrage, en présentant au Public les Lettres d'une jeune Peruvienne, dont le stile & les pensées ont si peu de rapport à l'idée médiocrement avantageuse qu'un injuste préjugé nous a fait prendre de sa nation.

Enrichis par les précieuses dépouilles du Perou, nous devrions au moins regarder les habitans de cette partie du monde, comme un peuple magnifique ; & le sentiment du respect ne s'éloigne guères de l'idée de la magnificence.

Mais toujours prévenus en notre faveur, nous n'accordons du mérite aux autres nations, qu'autant que leurs mœurs imitent les nôtres, que leur langue se rapproche de notre idiome. *Comment peut-on être Persan*[1].

Nous méprisons les Indiens ; à peine accordons-nous une ame pensante à ces peuples malheureux ; cependant leur histoire est entre les mains de tout le monde ; nous y trouvons par-tout des monumens de la sagacité de leur esprit, & de la solidité de leur Philosophie.

Un de nos plus grands Poëtes, a crayonné les mœurs Indiennes dans un Poëme Dramatique, qui a dû contribuer à les faire connoître[2].

Avec tant de lumieres répandues sur le caractere de ces peuples, il semble qu'on ne devroit pas craindre de voir passer pour une fiction des Lettres originales, qui ne font que développer ce que nous connoissons déja de l'esprit vif & naturel des Indiens ; mais le préjugé a-t'il des yeux ? Rien ne rassure contre son jugement, & l'on se seroit bien gardé d'y soumettre cet Ouvrage, si son Empire étoit sans bornes.

Il semble inutile d'avertir que les premieres Lettres de Zilia ont été traduites par elle-même : on devinera aisément, qu'étant composées dans une Langue, & tracées d'une maniere qui nous sont également inconnues, le recueil n'en seroit pas parvenu jusqu'à nous, si la même main ne les eût écrites dans notre Langue.

Nous devons cette traduction au loisir de Zilia dans sa retraite, à la complaisance qu'elle eut de la communiquer au Chevalier Déterville, & à la permission qu'il obtint de la garder.

[1] Lettres Persannes.

[2] Alzire.

On connoîtra facilement aux fautes de Grammaire & aux négligences du stile, combien on a été scrupuleux de ne rien dérober à l'esprit d'ingénuité qui regne dans cet Ouvrage. On s'est contenté de supprimer un grand nombre de figures hors d'usage dans notre stile : on n'en a laissé que ce qu'il en falloit pour faire sentir combien il étoit nécessaire d'en retrancher.

On a cru aussi pouvoir, sans rien changer au fond de la pensée, donner une tournure plus intelligible à de certains traits Métaphisiques, qui auroient pû paroître obscurs. C'est la seule part que l'on ait à ce singulier Ouvrage.

INTRODUCTION HISTORIQUE aux Lettres Peruviennes.

IL n'y a point de Peuple, dont les connoissances sur son origine & son antiquité soient aussi bornées que celles des Peruviens. Leurs Annales renferment à peine l'histoire de quatre Siecles.

Mancocapac, selon la tradition de ces Peuples, fut leur Législateur, & leur premier Inca. Le Soleil, qu'ils appelloient leur pere, & qu'ils regardoient comme leur Dieu, touché de la barbarie dans laquelle ils vivoient depuis longtems, leur envoya du Ciel deux de ses enfans, un fils & une fille pour leur donner des Loix, & les engager, en formant des Villes & en cultivant la terre, à devenir des hommes raisonnables.

C'est donc à *Mancocapac* & à sa femme *Coya-Mama-Oello-Huaco* que les Peruviens doivent les principes, les mœurs & les Arts, qui en avoient fait un Peuple heureux, lorsque l'avarice du sein d'un monde, dont ils ne soupçonnoient pas même l'existence, jetta sur leurs Terres des Tyrans, dont la barbarie fit la honte de l'humanité & le crime de leur siecle.

Les circonstances où se trouvoient les Peruviens lors de la descente des Espagnols ne pouvoient être plus favorables à ces derniers. On parloit depuis quelque tems d'un ancien Oracle qui annonçoit qu'*après un certain nombre de Rois, il arriveroit dans leurs Païs des Hommes extraordinaires, tels qu'on n'en avoit jamais vû, qui envahiroient leur Royaume & détruiroient leur Religion.*

Quoique l'Astronomie fut une des principales connoissances des Peruviens, ils s'effrayoient des prodiges, ainsi que bien d'autres Peuples. Trois cercles qu'on avoit aperçûs autour de la Lune, & sur-tout quelques Cometes, avoient répandu la terreur parmi eux, une Aigle poursuivie par d'autres Oiseaux, la Mer sortie de ses bornes, tout enfin rendoit l'oracle aussi infaillible que funeste.

Le Fils aîné du Septiéme des Incas, dont le nom annonçoit dans la langue Peruvienne la fatalité de son époque[3] avoit vû autrefois une figure fort différente de celle des Peruviens. Une barbe longue, une robe qui couvroit le Spectre jusqu'aux pieds, un animal inconnu qu'il menoit en laisse. Tout cela avoit effrayé le jeune Prince à qui le Phantôme avoit dit qu'il étoit Fils du Soleil, Frere de *Mancocapac*, & qu'il s'appelloit Viracocha. Cette Fable ridicule s'étoit malheureusement conservée parmi les Peruviens ; & dès qu'ils virent

[3] Il s'appelloit *Yahuarhuocac*, ce qui signifioit littéralement, *Pleure-Sang*.

les Espagnols avec de grandes barbes, les jambes couvertes & montés sur des animaux dont ils n'avoient jamais connu l'espece, ils crurent voir en eux les Fils de ce Viracocha, qui s'étoit dit Fils du Soleil, & c'est de-là que l'Usurpateur se fit donner par les Ambassadeurs qu'il leur envoya le titre de descendant du Dieu qu'ils adoroient : tout fléchit devant eux, le Peuple est par-tout le même. Les Espagnols furent reconnus presque généralement pour des Dieux, dont on ne parvint point à calmer les fureurs par les dons les plus considérables & les hommages les plus humilians.

Les Peruviens s'étant apperçûs que les chevaux des Espagnols mâchoient leurs freins, s'imaginerent que ces monstres domptés qui partageoient leur respect & peut-être leur culte, se nourrissoient de métaux, ils alloient leur chercher tout l'or & l'argent qu'ils possédoient, & les entouroient chaque jour de ces offrandes. On se borne à ce trait pour peindre la crédulité des habitans du Pérou, & la facilité que trouverent les Espagnols à les séduire.

Quelque hommage que les Peruviens eussent rendus à leurs Tyrans, ils avoient trop laissé voir leurs immenses richesses pour obtenir des ménagemens de leur part.

Un Peuple entier, soumis & demandant grace fut passé au fil de l'épée. Tous les droits de l'humanité violés, laisserent les Espagnols les Maîtres absolus des trésors d'une des plus belles parties du monde. *Méchaniques victoires* (s'écrie Montagne[4], en se rappellant le vil objet de ces conquêtes) *jamais l'ambition* (ajoûte-t-il) *jamais les inimitiés publiques ne pousserent les hommes les uns contre les autres à si horribles hostilités ou calamités si misérables.* C'est ainsi que les Peruviens furent les tristes victimes d'un Peuple avare qui ne leur témoigna d'abord que de la bonne foi & même de l'amitié. L'ignorance de nos vices & la naïveté de leurs mœurs les jetterent dans les bras de leurs lâches ennemis. En vain des espaces infinis avoient séparé les Villes du Soleil de notre monde, elles en devinrent la proye & le domaine le plus précieux.

Quel spectacle pour les Espagnols, que les jardins du Temple du Soleil, où les arbres, les fruits & les fleurs étoient d'or travaillés avec un art inconnu en Europe ! Les murs du Temple revêtus du même Métal ; un nombre infini de Statues couvertes de pierres précieuses, & quantité d'autres richesses inconnues jusqu'alors, éblouirent les Conquérans de ce Peuple infortuné, en donnant un libre cours à leurs cruautés. Ils oublierent que les Peruviens étoient des hommes.

[4] Tom. V. Chap. VI. des Coches.

Une analyse aussi courte des mœurs de ces Peuples malheureux que celle qu'on vient de faire de leurs infortunes, terminera l'introduction qu'on a crue nécessaire aux Lettres qui vont suivre.

Ces Peuples étoient en général francs & humains, l'attachement qu'ils avoient pour leur Religion les rendoient observateurs rigides des Loix qu'ils regardoient comme l'ouvrage de *Mancocapac*, Fils du Soleil qu'ils adoroient.

Quoique cet Astre fut le seul Dieu auquel ils eussent érigé des Temples, ils reconnoissoient au-dessus de lui un Dieu Créateur, qu'ils appelloient *Pachacamac*, c'étoit pour eux le *grand nom.* Le mot de Pachacamac, ne se prononçoit que rarement & avec des signes de l'admiration la plus grande. Ils avoient aussi beaucoup de vénération pour la Lune qu'ils traitoient de femme & de sœur du Soleil. Ils la regardoient comme la mere de toutes choses ; mais ils croyoient, comme tous les Indiens, qu'elle causeroit la destruction du monde, en se laissant tomber sur la terre qu'elle anéantiroit par sa chute. Le tonnerre qu'ils appelloient *Yalpor*, les éclairs & la foudre passoient parmi eux pour les ministres de la justice du Soleil, & cette idée ne contribua pas peu au saint respect que leur inspirerent les premiers Espagnols, dont ils prirent les armes à feu pour des instrumens du tonnerre.

L'opinion de l'immortalité de l'ame étoit établie chez les Peruviens, ils croyoient, comme la plus grande partie des Indiens, que l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.

L'or & tout ce qu'ils avoient de plus précieux composoient les offrandes qu'ils faisoient au Soleil. Le *Raymi* étoit la principale fête de ce Dieu, auquel on présentoit dans une coupe du Mays, espéce de liqueur forte, que les Peruviens sçavoient extraire d'une de leurs plantes, & dont ils buvoient jusqu'à l'yvresse après les sacrifices.

Il y avoit cent portes dans le Temple superbe du Soleil. L'Inca regnant, qu'on appelloit le Capa-Inca, avoit seul droit de les faire ouvrir ; c'étoit à lui seul aussi qu'appartenoit le droit de pénétrer dans l'intérieur de ce Temple.

Les Vierges consacrées au Soleil y étoient élevées presque en naissant, & y gardoient une perpétuelle virginité, sous la conduite de leurs *Mamas*, ou Gouvernantes, à moins que les loix ne les destinassent à épouser des Incas, qui devoient toujours s'unir à leurs sœurs, ou à leur défaut à la premiere Princesse du Sang, qui étoit Vierge du Soleil. Une des principales occupations de ces Vierges, étoit de travailler aux Diadêmes des Incas, dont une espece de frange faisoit toute la richesse.

Le Temple étoit orné des différentes Idoles des Peuples qu'avoient soumis les Incas, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. La richesse des Métaux

& des Pierres précieuses dont il étoit embelli, le rendoit d'une magnificence & d'un éclat digne du Dieu qu'on y servoit.

L'obéissance & le respect des Peruviens pour leurs Rois, étoient fondés sur l'opinion qu'ils avoient que le Soleil étoit le pere de ces Rois. Mais l'attachement & l'amour qu'ils avoient pour eux, étoient le fruit de leurs propres vertus, & de l'équité des Incas.

On élevoit la jeunesse avec tous les soins qu'exigeoit l'heureuse simplicité de leur morale. La subordination n'effrayoit point les esprits, parce qu'on en montroit la nécessité de très-bonne heure, & que la tyrannie & l'orgueil n'y avoient aucune part. La modestie & les égards mutuels étoient les premiers fondemens de l'éducation des enfans ; attentifs à corriger leurs premiers défauts, ceux qui étoient chargés de les instruire, arrêtoient les progrès d'une passion naissante[5], ou les faisoient tourner au bien de la societé. Il est des vertus qui en supposent beaucoup d'autres. Pour donner une idée de celles des Peruviens, il suffit de dire qu'avant la descente des Espagnols, il passoit pour constant qu'un Peruvien n'avoit jamais menti.

Les *Amautas*, Philosophes de cette nation, enseignoient à la jeunesse les découvertes qu'on avoit faites dans les sciences. La nation étoit encore dans l'enfance à cet égard, mais elle étoit dans la force de son bonheur.

Les Peruviens avoient moins de lumieres, moins de connoissances, moins d'arts que nous, & cependant ils en avoient assez pour ne manquer d'aucune chose nécessaire. Les Quappas ou les Quipos[6] leur tenoient lieu de notre art d'écrire. Des cordons de coton ou de boyau, ausquels d'autres cordons de différentes couleurs étoient attachés, leur rappelloient, par des nœuds placés de distance en distance, les choses dont ils vouloient se ressouvenir. Ils leurs servoient d'Annales, de Codes, de Rituels, &c. Ils avoient des Officiers publics, appellés *Quipocamaios*, à la garde desquels les Quipos étoient confiés. Les Finances, les Comptes, les Tributs, toutes les affaires, toutes les combinaisons étoient aussi aisément traités avec les Quipos, qu'ils auroient pû l'être par l'usage de l'écriture.

Le sage Législateur du Perou, Mancocapac avoit rendu sacrée la culture des terres ; elle s'y faisoit en commun, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissance. Des canaux d'une étendue prodigieuse, distribuoient par-tout la fraîcheur & la fertilité. Mais ce qui peut à peine se concevoir, c'est que sans aucun instrument de fer, ni d'acier, & à force de bras seulement, les Peruviens

[5] Voyez les Cérémonies & Coutumes Religieuses. Dissertations sur les Peuples de l'Amérique. Chap. 13.

[6] Les Quipos du Perou étoient aussi en usage parmi plusieurs Peuples de l'Amérique Méridionale.

avoient pû renverser des rochers, traverser des montagnes les plus hautes pour conduire leurs superbes Aqueducs, ou les routes qu'ils pratiquoient dans tout leur pays.

On sçavoit au Perou autant de Géometrie qu'il en falloit pour la mesure & le partage des Terres. La Médecine y étoit une science ignorée, quoiqu'on y eût l'usage de quelques secrets pour certains accidens particuliers. *Garcilasso* dit, qu'ils avoient une sorte de Musique, & même quelque genre de Poësie. Leurs Poëtes qu'ils appelloient *Hasavec*, composoient des espéces de Tragédies & des Comédies que les fils des *Caciques*[a], ou des *Curacas*[b] représentoient pendant les fêtes devant les Incas & toute la Cour.

La morale & la science des loix utiles au bien de la societé, étoient donc les seules choses que les Peruviens eussent appris avec quelque succès. *Il faut avouer* (dit un Historien[7]) *qu'ils ont fait de si grandes choses, & établi une si bonne police, qu'il se trouvera peu de nations qui puissent se vanter de l'avoir emporté sur eux en ce point.*

[a] Caciques, especes de Gouverneurs de Province.

[b] Souverains d'une petite contrée ; ils ne se présentoient jamais devant les Incas & les Reines, sans leur offrir un tribut des Curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

[7] Puffendorf, Introd. à l'Hist.



Lettres d’une Péruvienne est au programme.

D’autres œuvres du programme
se lisent aussi sur Classiques.app.

Bac général 2027
Bac technologique 2027

Voir les œuvres du programme

classiques.app/programmes/bac-general-francais-2027

Le livre continue à la page suivante.

Première Partie

LETTRE PREMIÈRE.

AZA ! mon cher Aza ! les cris de ta tendre Zilia, tels qu'une vapeur du matin, s'exhalent & sont dissipés avant d'arriver jusqu'à toi ; en vain je t'appelle à mon secours ; en vain j'attens que tu viennes briser les chaînes de mon esclavage : hélas ! peut-être les malheurs que j'ignore sont-ils les plus affreux ! peut-être tes maux surpassent-ils les miens !

La ville du Soleil, livrée à la fureur d'une Nation barbare, devroit faire couler mes larmes ; & ma douleur, mes craintes, mon désespoir, ne sont que pour toi.

Qu'as-tu fait dans ce tumulte affreux, chere ame de ma vie ? Ton courage t'a-t-il été funeste ou inutile ? Cruelle alternative ! mortelle inquiétude ! ô, mon cher Aza ! que tes jours soient sauvés, & que je succombe, s'il le faut, sous les maux qui m'accablent !

Depuis le moment terrible (qui auroit dû être arraché de la chaîne du tems, & replongé dans les idées éternelles) depuis le moment d'horreur où ces Sauvages impies m'ont enlevée au culte du Soleil, à moi-même, à ton amour ; retenue dans une étroite captivité, privée de toute communication avec nos Citoyens, ignorant la langue de ces hommes feroces dont je porte les fers : je n'éprouve que les effets du malheur, sans pouvoir en découvrir la cause. Plongée dans un abîme d'obscurité, mes jours sont semblables aux nuits les plus effrayantes.

Loin d'être touchés de mes plaintes, mes ravisseurs ne le sont pas même de mes larmes ; sourds à mon langage, ils n'entendent pas mieux les cris de mon désespoir.

Quel est le peuple assez féroce pour n'être point émû aux signes de la douleur ? Quel desert aride a vû naître des humains insensibles à la voix de la nature gémissante ? Les Barbares Maîtres d'*Yalpor*[8], fiers de la puissance d'exterminer ! la cruauté est le seul guide de leurs actions. Aza ! comment échapperas-tu à leur fureur ? où es-tu ? que faits-tu ? si ma vie t'est chere, instruis-moi de ta destinée.

Hélas ! que la mienne est changée ! comment se peut-il, que des jours si semblables entr'eux, ayent par rapport à nous de si funestes différences ? Le tems s'écoule ; les ténèbres succédent à la lumiere ; aucun dérangement ne s'apperçoit dans la nature ; & moi, du suprême bonheur, je suis tombée dans

[8] Nom du Tonnerre.

l'horreur du désespoir, sans qu'aucun intervalle m'ait préparée à cet affreux passage.

Tu le sçais, ô délices de mon cœur ! ce jour horrible, ce jour à jamais épouvantable, devoit éclairer le triomphe de notre union. À peine commençoit-il à paroître, qu'impatiente d'exécuter un projet que ma tendresse m'avoit inspiré pendant la nuit, je courus à mes Quipos[9] ; & profitant du silence qui regnoit encore dans le Temple, je me hâtai de les nouer, dans l'espérance qu'avec leur secours je rendrois immortelle l'histoire de notre amour & de notre bonheur.

À mesure que je travaillois, l'entreprise me paroissoit moins difficile ; de moment en moment cet amas innombrable de Cordons devenoit sous mes doigts une peinture fidelle de nos actions & de nos sentimens, comme il étoit autrefois l'interprête de nos pensées, pendant les longs intervalles que nous passions sans nous voir.

Toute entiere à mon occupation, j'oubliois le tems, lorsqu'un bruit confus réveilla mes esprits & fit tressaillir mon cœur.

Je crus que le moment heureux étoit arrivé, & que les cent portes[10] s'ouvroient pour laisser un libre passage au Soleil de mes jours ; je cachai précipitamment *mes Quipos* sous un pan de ma robbe, & je courus au-devant de tes pas.

Mais quel horrible spectacle s'offrit à mes yeux ! Jamais son souvenir affreux ne s'effacera de ma mémoire.

Les pavés du Temple ensanglantés, l'image du Soleil foulée aux pieds, des soldats furieux poursuivans nos Vierges éperduës & massacrant tout ce qui s'opposoit à leur passage ; nos *Mamas*[11] expirantes sous leurs coups, & dont les habits brûloient encore du feu de leur tonnerre ; les gémissemens de l'épouvante, les cris de la fureur répandant de toute part l'horreur & l'effroi, m'ôterent jusqu'au sentiment.

Revenue à moi-même, je me trouvai, par un mouvement naturel & presque involontaire, rangée derriere l'autel que je tenois embrassé. Là immobile de saisissement, je voyois passer ces barbares ; la crainte d'être apperçue arrêtoit jusqu'à ma respiration.

Cependant je remarquai qu'ils ralentissoient les effets de leur cruauté à la vûe des ornemens précieux répandus dans le Temple ; qu'ils se saisissoient de

[9] Un grand nombre de petits Cordons de différentes couleurs dont les Indiens se servoient au défaut de l'écriture pour faire le payement des Troupes & le dénombrement du Peuple. Quelques Auteurs prétendent qu'ils s'en servoient aussi pour transmettre à la postérité les Actions mémorables de leurs Incas.

[10] Dans le Temple du Soleil il y avoit cent portes, l'*Inca* seul avoit le pouvoir de les faire ouvrir.

[11] Espéce de Gouvernantes des Vierges du Soleil.

ceux dont l'éclat les frappoit davantage ; & qu'ils arrachoient jusqu'aux lames d'or dont les murs étoient revêtus. Je jugeai que le larcin étoit le motif de leur barbarie, & que ne m'y opposant point, je pourrois échapper à leurs coups. Je formai le dessein de sortir du Temple, de me faire conduire à ton Palais, de demander *au Capa Inca*[12] du secours & un azile pour mes Compagnes & pour moi : mais aux premiers mouvemens que je fis pour m'éloigner, je me sentis arrêter : ô, mon cher Aza, j'en frémis encore ! ces impies oserent porter leurs mains sacriléges sur la fille du Soleil.

Arrachée de la demeure sacrée, traînée ignominieusement hors du Temple, j'ai vû pour la premiere fois, le seüil de la porte Céleste que je ne devois passer qu'avec les ornemens de la Royauté[13] ; au lieu des fleurs que l'on auroit semées sous mes pas, j'ai vû les chemins couverts de sang & de mourans ; au lieu des honneurs du Trône que je devois partager avec toi, esclave de la tyrannie, enfermée dans une obscure prison ; la place que j'occupe dans l'univers est bornée à l'étendue de mon être. Une natte baignée de mes pleurs reçoit mon corps fatigué par les tourmens de mon ame ; mais, cher soutien de ma vie, que tant de maux me seront legers, si j'apprends que tu respires !

Au milieu de cet horrible bouleversement, je ne sçais par quel heureux hazard j'ai conservé mes *Quipos*. Je les posséde, mon cher Aza, c'est aujourd'hui le seul trésor de mon cœur, puisqu'il servira d'interprête à ton amour comme au mien ; les mêmes nœuds qui t'apprendront mon existence, en changeant de forme entre tes mains, m'instruiront de ton sort. Hélas ! par quelle voye pourrai-je les faire passer jusqu'à toi ? Par quelle adresse pourront-ils m'être rendus ? Je l'ignore encore ; mais le même sentiment qui nous fit inventer leur usage, nous suggerera les moyens de tromper nos tyrans. Quel que soit le *Chaqui*[14] fidéle qui te portera ce précieux dépôt, je ne cesserai d'envier son bonheur. Il te verra, mon cher Aza ; je donnerois tous les jours, que le Soleil me destine, pour jouir un seul moment de ta présence. Il te verra, mon cher Aza ! Le son de ta voix frappera son ame de respect & de crainte. Il porteroit dans la mienne la joye & le bonheur. Il te verra certain de ta vie : il la bénira en ta présence ; tandis qu'abandonnée à l'incertitude, l'impatience de son retour désechera mon sang dans mes veines. Ô mon cher Aza ! tous les tourmens des ames tendres sont rassemblés dans mon cœur : un moment de ta vûe les dissiperoit ; je donnerois ma vie pour en jouir.

[12] Nom générique des Incas regnans.

[13] Les Vierges consacrées au Soleil, entroient dans le Temple presque en naissant, & n'en sortoient que le jour de leur mariage.

[14] Messager.

LETTRE DEUXIÉME.

QUE l'arbre de la vertu, mon cher Aza, répande à jamais son ombre sur la famille du pieux Citoyen qui a reçu sous ma fenêtre le mystérieux tissu de mes pensées, & qui l'a remis dans tes mains ! Que *Pachacamac*[15] prolonge ses années, en récompense de son adresse à faire passer jusqu'à moi les plaisirs divins avec ta réponse.

Les trésors de l'Amour me sont ouverts ; j'y puise une joie délicieuse dont mon ame s'enyvre. En dénouant les secrets de ton cœur, le mien se baigne dans une Mer parfumée. Tu vis, & les chaînes qui devoient nous unir ne sont pas rompues ! Tant de bonheur étoit l'objet de mes désirs, & non celui de mes espérances.

Dans l'abandon de moi-même, je ne craignois que pour tes jours ; ils sont en sûreté, je ne vois plus le malheur. Tu m'aimes, le plaisir anéanti renaît dans mon cœur. Je goûte avec transport la délicieuse confiance de plaire à ce que j'aime ; mais elle ne me fait point oublier que je te dois tout ce que tu daignes approuver en moi. Ainsi que la Rose tire sa brillante couleur des rayons du Soleil, de même les charmes que tu trouves dans mon esprit & dans mes sentimens, ne sont que les bienfaits de ton génie lumineux ; rien n'est à moi que ma tendresse.

Si tu étois un homme ordinaire, je serois restée dans l'ignorance à laquelle mon sexe est condamné. Mais ton ame supérieure aux coutumes, ne les a regardées que comme des abus, tu en as franchi les barrieres pour m'élever jusqu'à toi. Tu n'as pû souffrir qu'un être semblable au tien, fût borné à l'humiliant avantage de donner la vie à ta postérité. Tu as voulu que nos divins *Amutas*[16] ornassent mon entendement de leurs sublimes connoissances ; Mais, ô lumiere de ma vie, sans le désir de te plaire, aurois-je pû me résoudre à abandonner ma tranquille ignorance, pour la pénible occupation de l'étude ? Sans le désir de mériter ton estime, ta confiance, ton respect, par des vertus qui fortifient l'amour, & que l'amour rend voluptueuses ; je ne serois que l'objet de tes yeux ; l'absence m'auroit déja effacée de ton souvenir.

Hélas ! si tu m'aimes encore, pourquoi suis-je dans l'esclavage ? En jettant mes regards sur les murs de ma prison, ma joye disparoît, l'horreur me saisit, & mes craintes se renouvellent. On ne t'a point ravi la liberté, tu ne viens pas à mon secours ; tu es instruit de mon sort, il n'est pas changé. Non, mon cher Aza, ces Peuples féroces, que tu nommes Espagnols, ne te laissent pas aussi

[15] Le Dieu créateur, plus puissant que le Soleil.

[16] Philosophes Indiens.

libre que tu crois l'être. Je vois autant de signes d'esclavage dans les honneurs qu'ils te rendent, que dans la captivité où ils me retiennent.

Ta bonté te séduit, tu crois sincéres, les promesses que ces barbares te font faire par leur interprête, parce que tes paroles sont inviolables ; mais moi qui n'entends pas leur langage ; moi qu'ils ne trouvent pas digne d'être trompée, je vois leurs actions.

Tes Sujets les prennent pour des Dieux, ils se rangent de leur parti : ô mon cher Aza, malheur au Peuple que la crainte détermine ! Sauve-toi de cette erreur, défie-toi de la fausse bonté de ces Étrangers. Abandonne ton Empire, puisque *Viracocha* en a prédit la destruction. Achette ta vie & ta liberté au prix de ta puissance, de ta grandeur, de tes trésors ; il ne te restera que les dons de la nature. Nos jours seront en sûreté.

Riches de la possession de nos cœurs, grands par nos vertus, puissans par notre modération, nous irons dans une cabane jouir du ciel, de la terre & de notre tendresse. Tu seras plus Roi en regnant sur mon ame, qu'en doutant de l'affection d'un peuple innombrable : ma soumission à tes volontés te fera jouir sans tyrannie du beau droit de commander. En t'obéïssant je ferai retentir ton Empire de mes chants d'allégresse ; ton Diadême[17] sera toujours l'ouvrage de mes mains, tu ne perdras de ta Royauté que les soins & les fatigues.

Combien de fois, cher ame de ma vie, tu t'es plaint des devoirs de ton rang ? Combien les cérémonies, dont tes visites étoient accompagnées, t'ont fait envier le sort de tes Sujets ? Tu n'aurois voulu vivre que pour moi ; craindrois-tu à présent de perdre tant de contraintes ? Ne suis-je plus cette Zilia, que tu aurois préférée à ton Empire ? Non, je ne puis le croire, mon cœur n'est point changé, pourquoi le tien le seroit-il ?

J'aime, je vois toujours le même Aza, qui regna dans mon ame au premier moment de sa vûe ; je me rappelle ce jour fortuné, où ton Pere, mon souverain Seigneur, te fit partager, pour la premiere fois, le pouvoir réservé à lui seul, d'entrer dans l'intérieur du Temple[18] ; je me représente le spectacle agréable de nos Vierges rassemblées, dont la beauté recevoit un nouveau lustre par l'ordre charmant dans lequel elles étoient rangées, telles que dans un jardin les plus brillantes fleurs tirent un nouvel éclat de la simétrie de leurs compartimens.

Tu parus au milieu de nous comme un Soleil Levant, dont la tendre lumiere prépare la sérénité d'un beau jour : le feu de tes yeux répandoit sur nos joues le coloris de la modestie, un embarras ingénu tenoit nos regards captifs ;

[17] Le Diadême des Incas étoit une espéce de frange. C'étoit l'ouvrage des Vierges du Soleil.

[18] L'Incas regnant avoit seul le droit d'entrer dans le Temple du Soleil.

une joie brillante éclatoit dans les tiens ; tu n'avois jamais rencontré tant de beautés ensemble. Nous n'avions jamais vû que le *Capa-Inca* : l'étonnement & le silence regnoient de toutes parts. Je ne sçais quelles étoient les pensées de mes Compagnes ; mais de quels sentimens mon cœur ne fut-il point assailli ! Pour la premiere fois j'éprouvai du trouble, de l'inquiétude, & cependant du plaisir. Confuse des agitations de mon ame, j'allois me dérober à ta vûe ; mais tu tournas tes pas vers moi, le respect me retint.

Ô, mon cher Aza, le souvenir de ce premier moment de mon bonheur me sera toujours cher ! Le son de ta voix, ainsi que le chant mélodieux de nos Hymnes, porta dans mes veines le doux frémissement & le saint respect que nous inspire la présence de la Divinité.

Tremblante, interdite, la timidité m'avoit ravi jusqu'à l'usage de la voix ; enhardie enfin par la douceur de tes paroles, j'osai élever mes regards jusqu'à toi, je rencontrai les tiens. Non, la mort même n'effacera pas de ma mémoire les tendres mouvemens de nos ames qui se rencontrerent, & se confondirent dans un instant.

Si nous pouvions douter de notre origine, mon cher Aza, ce trait de lumiere confondroit notre incertitude. Quel autre, que le principe du feu, auroit pû nous transmettre cette vive intelligence des cœurs, communiquée, répanduë & sentie, avec une rapidité inexplicable ?

J'étois trop ignorante sur les effets de l'amour pour ne pas m'y tromper. L'imagination remplie de la sublime Théologie de nos *Cucipatas*[a], je pris le feu qui m'animoit pour une agitation divine, je crus que le Soleil me manifestoit sa volonté par ton organe, qu'il me choisissoit pour son épouse d'élite[b] : j'en soupirai, mais après ton départ, j'examinai mon cœur, & je n'y trouvai que ton image.

Quel changement, mon cher Aza, ta présence avoit fait sur moi ! tous les objets me parurent nouveaux ; je crus voir mes Compagnes pour la premiere fois. Qu'elles me parurent belles ! je ne pus soutenir leur présence ; retirée à l'écart, je me livrois au trouble de mon ame, lorsqu'une d'entre-elles, vint me tirer de ma rêverie, en me donnant de nouveaux sujets de m'y livrer. Elle m'apprit qu'étant ta plus proche parente, j'étois destinée à être ton épouse, dès que mon âge permettroit cette union.

[a] Prêtres du Soleil.

[b] Il y avoit une Vierge choisie pour le Soleil, qui ne devoit jamais être mariée.

[19] Les loix des Indiens obligeoient les Incas d'épouser leurs sœurs, & quand ils n'en avoient point, de prendre pour femme la premiere Princesse du Sang des Incas, qui étoit Vierge du Soleil.

J'ignorois les loix de ton Empire[19], mais depuis que je t'avois vû, mon cœur étoit trop éclairé pour ne pas saisir l'idée du bonheur d'être à toi. Cependant loin d'en connoître toute l'étendue ; accoutumée au nom sacré d'épouse du Soleil, je bornois mon espérance à te voir tous les jours, à t'adorer, à t'offrir des vœux comme à lui.

C'est toi, mon cher Aza, c'est toi qui dans la suite comblas mon ame de délices en m'apprenant que l'auguste rang de ton épouse m'associeroit à ton cœur, à ton trône, à ta gloire, à tes vertus ; que je jouirois sans cesse de ces entretiens si rares & si courts au gré de nos désirs, de ces entretiens qui ornoient mon esprit des perfections de ton ame, & qui ajoutoient à mon bonheur la délicieuse espérance de faire un jour le tien.

Ô, mon cher Aza, combien ton impatience contre mon extrême jeunesse, qui retardoit notre union, étoit flatteuse pour mon cœur ! Combien les deux années qui se sont écoulées t'ont paru longues, & cependant que leur durée a été courte ! Hélas, le moment fortuné étoit arrivé. Quelle fatalité l'a rendu si funeste ? Quel Dieu poursuit ainsi l'innocence & la vertu ? Ou quelle Puissance infernale nous a séparés de nous-mêmes ? L'horreur me saisit, mon cœur se déchire, mes larmes inondent mon ouvrage. Aza ! mon cher Aza ! . . .

LETTRE TROISIÉME.

C'est toi, chere lumiere de mes jours ; c'est toi qui me rappelles à la vie ; voudrois-je la conserver, si je n'étois assurée que la mort auroit moissonné d'un seul coup tes jours & les miens ! Je touchois au moment où l'étincelle du feu divin, dont le Soleil anime notre être, alloit s'éteindre : la nature laborieuse se préparoit déja à donner une autre forme à la portion de matiere qui lui appartient en moi, je mourois ; tu perdois pour jamais la moitié de toi-même, lorsque mon amour m'a rendu la vie, & je t'en fais un sacrifice. Mais comment pourrai-je t'instruire des choses surprenantes qui me sont arrivées ? Comment me rappeller des idées déja confuses au moment où je les ai reçues, & que le tems qui s'est écoulé depuis, rend encore moins intelligibles ?

À peine, mon cher Aza, avois-je confié à notre fidéle *Chaqui* le dernier tissu de mes pensées, que j'entendis un grand mouvement dans notre habitation : vers le milieu de la nuit deux de mes ravisseurs vinrent m'enlever de ma sombre retraite, avec autant de violence qu'ils en avoient employée à m'arracher du Temple du Soleil.

Je ne sçais par quel chemin on me conduisit ; on ne marchoit que la nuit, & le jour on s'arrêtoit dans des déserts arides, sans chercher aucune retraite.

Bientôt succombant à la fatigue, on me fit porter par je ne sçais quels *Hamas*, dont les mouvemens me fatiguoient presqu'autant que si j'eusse marché moi-même. Enfin arrivés apparemment où l'on vouloit aller, une nuit ces Barbares me porterent sur leurs bras dans une maison dont les approches, malgré l'obscurité, me parurent extrêmement difficiles. Je fus placée dans un lieu plus étroit & plus incommode que n'avoit jamais été ma premiere prison. Mais, mon cher Aza ! pourrois-je te persuader ce que je ne comprends pas moi-même, si tu n'étois assuré que le mensonge n'a jamais souillé les lévres d'un enfant du Soleil[20] ! Cette maison, que j'ai jugé être fort grande par la quantité de monde qu'elle contenoit ; cette maison comme suspendue, & ne tenant point à la terre, étoit dans un balancement continuel.

Il faudroit, ô lumiere de mon esprit, que *Ticaiviracocha* eût comblé mon ame comme la tienne de sa divine science, pour pouvoir comprendre ce prodige. Toute la connoissance que j'en ai, est que cette demeure n'a pas été construite par un être ami des hommes : car quelques momens après que j'y fus entrée, son mouvement continuel, joint à une odeur malfaisante, me causerent un mal si violent, que je suis étonnée de n'y avoir pas succombé : ce n'étoit que le commencement de mes peines.

Un tems assez long s'étoit écoulé, je ne souffrois presque plus, lorsqu'un matin je fus arrachée au sommeil par un bruit plus affreux que celui d'*Yalpor* : notre habitation en recevoit des ébranlemens tels que la terre en éprouvera, lorsque la Lune en tombant, réduira l'univers en poussiere[21]. Des cris, qui se joignirent à ce fracas, le rendoient encore plus épouvantable ; mes sens saisis d'une horreur secrete, ne portoient à mon ame, que l'idée de la destruction de la nature entiere. Je croyois le péril universel ; je tremblois pour tes jours : ma frayeur s'accrut enfin jusqu'au dernier excès, à la vûe d'une troupe d'hommes en fureur, le visage & les habits ensanglantés, qui se jetterent en tumulte dans ma chambre. Je ne soutins pas cet horrible spectacle, la force & la connoissance m'abandonnerent : j'ignore encore la suite de ce terrible événement. Revenue à moi-même, je me trouvai dans un lit assez propre, entourée de plusieurs Sauvages, qui n'étoient plus les cruels Espagnols, mais qui ne m'étoient pas moins inconnus.

Peux-tu te représenter ma surprise, en me trouvant dans une demeure nouvelle, parmi des hommes nouveaux, sans pouvoir comprendre comment ce changement avoit pû se faire ? Je refermai promptement les yeux, afin que

[20] Il passoit pour constant qu'un Peruvien n'avoit jamais menti.

[21] Les Indiens croyoient que la fin du monde arriveroit par la Lune qui se laisseroit tomber sur la terre.

plus recueillie en moi-même, je pusse m'assurer si je vivois, ou si mon ame n'avoit point abandonné mon corps pour passer dans les régions inconnues[22].

Te l'avouerai-je, chere Idole de mon cœur ; fatiguée d'une vie odieuse, rebutée de souffrir des tourmens de toute espéce ; accablée sous le poids de mon horrible destinée, je regardai avec indifférence la fin de ma vie que je sentois approcher : je refusai constamment tous les secours que l'on m'offroit ; en peu de jours je touchai au terme fatal, & j'y touchai sans regret.

L'épuisement des forces anéantit le sentiment ; déja mon imagination affoiblie ne recevoit plus d'images que comme un léger dessein tracé par une main tremblante ; déja les objets qui m'avoient le plus affectée n'excitoient en moi que cette sensation vague, que nous éprouvons en nous laissant aller à une rêverie indéterminée ; je n'étois presque plus. Cet état, mon cher Aza, n'est pas si fâcheux que l'on croit : de loin il nous effraye, parce que nous y pensons de toutes nos forces ; quand il est arrivé, affoibli par les gradations de douleurs qui nous y conduisent, le moment décisif ne paroît que celui du repos. Cependant j'éprouvai que le penchant naturel qui nous porte durant la vie à pénétrer dans l'avenir, & même dans celui qui ne sera plus pour nous, semble reprendre de nouvelles forces au moment de la perdre. On cesse de vivre pour soi ; on veut sçavoir comment on vivra dans ce qu'on aime. Ce fut dans un de ces délires de mon ame que je me crus transportée dans l'intérieur de ton Palais, j'y arrivois dans le moment où l'on venoit de t'apprendre ma mort. Mon imagination me peignit si vivement ce qui devoit se passer, que la vérité même n'auroit pas eu plus de pouvoir : je te vis, mon cher Aza, pâle, défiguré, privé de sentimens, tel qu'un Lys desséché par la brûlante ardeur du Midi. L'amour est-il donc quelquefois barbare ? Je jouissois de ta douleur, je l'excitois par de tristes adieux ; je trouvois de la douceur, peut-être du plaisir à répandre sur tes jours le poison des regrets ; & ce même amour qui me rendoit féroce, déchiroit mon cœur par l'horreur de tes peines. Enfin, reveillée comme d'un profond sommeil, pénétrée de ta propre douleur, tremblante pour ta vie, je demandai des secours, je revis la lumière.

Te reverrai-je, toi, cher Arbitre de mon existence ? Hélas ! qui pourra m'en assurer ? Je ne sçais plus où je suis, peut-être est-ce loin de toi. Mais dussions-nous être séparés par les espaces immenses qu'habitent les enfans du Soleil, le nuage leger de mes pensées volera sans cesse autour de toi.

[22] Les Indiens croyoient qu'après la mort, l'ame alloit dans des lieux inconnus pour y être récompensée ou punie selon son mérite.



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne

Le livre continue à la page suivante.

LETTRE QUATRIÉME.

Quel que soit l'amour de la vie, mon cher Aza, les peines le diminuent, le désespoir l'éteint. Le mépris que la nature semble faire de notre être, en l'abandonnant à la douleur, nous révolte d'abord ; ensuite l'impossibilité de nous en délivrer, nous prouve une insuffisance si humiliante, qu'elle nous conduit jusqu'au dégoût de nous-mêmes.

Je ne vis plus en moi ni pour moi ; chaque instant où je respire, est un sacrifice que je fais à ton amour, & de jour en jour il devient plus pénible ; si le tems apporte quelque soulagement à la violence du mal qui me dévore, il redouble les souffrances de mon esprit. Loin d'éclaircir mon sort, il semble le rendre encore plus obscur. Tout ce qui m'environne m'est inconnu, tout m'est nouveau, tout intéresse ma curiosité, & rien ne peut la satisfaire. En vain, j'employe mon attention & mes efforts pour entendre, ou pour être entendue ; l'un & l'autre me sont également impossibles. Fatiguée de tant de peines inutiles, je crus en tarir la source, en dérobant à mes yeux l'impression qu'ils recevoient des objets : je m'obstinai quelque tems à les tenir fermés ; efforts infructueux ! les ténébres volontaires ausquelles je m'étois condamnée, ne soulageoient que ma modestie toujours blessée de la vûe de ces hommes, dont les services & les secours sont autant de supplices ; mais mon ame n'en étoit pas moins agitée. Renfermée en moi-même, mes inquiétudes n'en étoient que plus vives, & le désir de les exprimer plus violent. L'impossibilité de me faire entendre, répand encore jusques sur mes organes un tourment non moins insupportable que des douleurs qui auroient une réalité plus apparente. Que cette situation est cruelle !

Hélas ! je croyois déja entendre quelques mots des Sauvages Espagnols, j'y trouvois des rapports avec notre auguste langage ; je me flattois qu'en peu de tems je pourrois m'expliquer avec eux : loin de trouver le même avantage avec mes nouveaux tyrans, ils s'expriment avec tant de rapidité, que je ne distingue pas même les inflexions de leur voix. Tout me fait juger qu'ils ne sont pas de la même Nation ; & à la différence de leur maniere, & de leur caractere apparent, on devine sans peine que *Pachacamac* leur a distribué dans une grande disproportion les élemens dont il a formé les humains. L'air grave & farouche des premiers fait voir qu'ils sont composés de la matiere des plus durs métaux ; ceux-ci semblent s'être échappés des mains du Créateur au moment où il n'avoit encore assemblé pour leur formation que l'air & le feu : les yeux fiers, la mine sombre & tranquille de ceux-là, montroient assez qu'ils étoient cruels de sang froid ; l'inhumanité de leurs actions ne l'a que trop prouvé. Le

visage riant de ceux-ci, la douceur de leurs regards, un certain empressement répandu sur leurs actions, & qui paroît être de la bienveillance, prévient en leur faveur ; mais je remarque des contradictions dans leur conduite, qui suspendent mon jugement.

Deux de ces Sauvages ne quittent presque pas le chevet de mon lit : l'un que j'ai jugé être le *Cacique*[23] à son air de grandeur, me rend, je crois, à sa façon beaucoup de respect : l'autre me donne une partie des secours qu'exige ma maladie ; mais sa bonté est dure, ses secours sont cruels, & sa familiarité impérieuse.

Dès le premier moment, où revenue de ma foiblesse, je me trouvai en leur puissance, celui-ci, car je l'ai bien remarqué, plus hardi que les autres, voulut prendre ma main, que je retirai avec une confusion inexprimable ; il parut surpris de ma résistance, & sans aucun égard pour la modestie, il la reprit à l'instant : foible, mourante, & ne prononçant que des paroles qui n'étoient point entendues, pouvois-je l'en empêcher ? Il la garda, mon cher Aza, tout autant qu'il voulut, & depuis ce tems, il faut que je la lui donne moi-même plusieurs fois par jour, si je veux éviter des débats qui tournent toujours à mon désavantage.

Cette espéce de cérémonie[24] me paroît une superstition de ces peuples : j'ai crû remarquer que l'on y trouvoit des rapports avec mon mal ; mais il faut apparemment être de leur Nation pour en sentir les effets ; car je n'en éprouve que très-peu, je souffre toujours d'un feu intérieur qui me consume ; à peine me reste-t'il assez de force pour nouer mes *Quipos*. J'employe à cette occupation autant de tems que ma foiblesse peut me le permettre : ces nœuds qui frappent mes sens, semblent donner plus de réalité à mes pensées ; la sorte de ressemblance que je m'imagine qu'ils ont avec les paroles, me fait une illusion qui trompe ma douleur : je crois te parler, te dire que je t'aime, t'assurer de mes vœux, de ma tendresse ; cette douce erreur est mon bien & ma vie. Si l'excès d'accablement m'oblige d'interrompre mon Ouvrage, je gémis de ton absence ; ainsi toute entiere à ma tendresse, il n'y a pas un de mes momens qui ne t'appartienne.

Hélas ! Quel autre usage pourrois-je en faire ? Ô, mon cher Aza ! quand tu ne serois pas le maître de mon ame : quand les chaînes de l'amour ne m'attacheroient pas inséparablement à toi ; plongée dans un abîme d'obscurité, pourrois-je détourner mes pensées de la lumiere de ma vie ? Tu

[23] *Cacique* est une espéce de Gouverneur de Province.

[24] Les Indiens n'avoient aucune connoissance de la Médecine.

es le Soleil de mes jours, tu les éclaires, tu les prolonges, ils sont à toi. Tu me chéris ; je consens à vivre. Que feras-tu pour moi ? Tu m'aimeras, je suis récompensée.

LETTRE CINQUIÉME.

Que j'ai souffert, mon cher Aza, depuis les derniers nœuds que je t'ai consacrés ! La privation de mes *Quipos* manquoit au comble de mes peines ; dès que mes officieux Persécuteurs se sont apperçus que ce travail augmentoit mon accablement, ils m'en ont ôté l'usage.

On m'a enfin rendu le trésor de ma tendresse, mais je l'ai acheté par bien des larmes. Il ne me reste que cette expression de mes sentimens ; il ne me reste que la triste consolation de te peindre mes douleurs, pouvois-je la perdre sans désespoir ?

Mon étrange destinée m'a ravi jusqu'à la douceur que trouvent les malheureux à parler de leurs peines : on croit être plaint quand on est écouté, une partie de notre chagrin passe sur le visage de ceux qui nous écoutent ; quel qu'en soit le motif il semble nous soulager. Je ne puis me faire entendre, & la gayeté m'environne.

Je ne puis même jouir paisiblement de la nouvelle espéce de désert où me réduit l'impuissance de communiquer mes pensées. Entourée d'objets importuns, leurs regards attentifs troublent la solitude de mon ame, contraignent les attitudes de mon corps, & portent la gêne jusques dans mes pensées : il m'arrive souvent d'oublier cette heureuse liberté que la nature nous a donnée de rendre nos sentimens impénétrables, & je crains quelquefois que ces Sauvages curieux ne devinent les réflexions désavantageuses que m'inspire la bisarerie de leur conduite, je me fais une étude gênante d'arranger mes pensées comme s'ils pouvoient les pénétrer malgré moi.

Un moment détruit l'opinion qu'un autre moment m'avoit donnée de leur caractere & de leur façon de penser à mon égard.

Sans compter un nombre infini de petites contradictions, ils me refusent, mon cher Aza, jusqu'aux alimens nécessaires au soutien de la vie, jusqu'à la liberté de choisir la place où je veux être, ils me retiennent par une espéce de violence dans ce lit, qui m'est devenu insupportable : je dois donc croire qu'ils me regardent comme leur esclave, & que leur pouvoir est tyrannique.

D'un autre côté, si je réfléchis sur l'envie extrême qu'ils témoignent de conserver mes jours, sur le respect dont ils accompagnent les services qu'ils

me rendent, je suis tentée de penser qu'ils me prennent pour un être d'une espéce supérieure à l'humanité.

Aucun d'eux ne paroît devant moi, sans courber son corps plus ou moins, comme nous avons coutume de faire en adorant le Soleil. *Le Cacique* semble vouloir imiter le cérémonial des Incas au jour du *Raymi*[25] : Il se met sur ses genoux fort près de mon lit, il reste un tems considérable dans cette posture gênante : tantôt il garde le silence, & les yeux baissés, il semble rêver profondement : je vois sur son visage cet embarras respectueux que nous inspire *le grand Nom*[a] prononcé à haute voix. S'il trouve l'occasion de saisir ma main, il y porte sa bouche avec la même vénération que nous avons pour le sacré Diadême[b]. Quelquefois il prononce un grand nombre de mots qui ne ressemblent point au langage ordinaire de sa Nation. Le son en est plus doux, plus distinct, plus mesuré ; il y joint cet air touché qui précéde les larmes ; ces soupirs qui expriment les besoins de l'ame ; ces accens qui sont presque des plaintes ; enfin tout ce qui accompagne le désir d'obtenir des graces. Hélas ! mon cher Aza, s'il me connoissoit bien, s'il n'étoit pas dans quelque erreur sur mon être, quelle priere auroit-il à me faire ?

Cette Nation ne seroit-elle point idolâtre ? Je n'ai encore vû faire aucune adoration au Soleil ; peut-être prennent-ils les femmes pour l'objet de leur culte. Avant que le Grand *Manco-Capac*[26] eût apporté sur la terre les volontés du Soleil ; nos Ancêtres divinisoient tout ce qui les frappoit de crainte ou de plaisir : peut-être ces Sauvages n'éprouvent-ils ces deux sentimens que pour les femmes.

Mais, s'ils m'adoroient, ajouteroient-ils à mes malheurs l'affreuse contrainte où ils me retiennent ? Non, ils chercheroient à me plaire, ils obéiroient aux signes de mes volontés ; je serois libre, je sortirois de cette odieuse demeure ; j'irois chercher le maître de mon ame ; un seul de ses regards effaceroit le souvenir de tant d'infortunes.

[25] Le *Raymi* principale fête du Soleil, l'Incas & les Prêtres l'adoroient à genoux.

[a] Le grand Nom étoit *Pachacamac*, on ne le prononçoit que rarement, & avec beaucoup de signes d'adoration.

[b] On baisoit le Diadême de *Manco-Capac*, comme nous baisons les Reliques de nos Saints.

[26] Premier Législateur des Indiens. *Voyez*, l'Histoire des Incas.

LETTRE SIXIÉME.

QUELLE horrible surprise, mon cher Aza ! Que nos malheurs sont augmentés ! Que nous sommes à plaindre ! Nos maux sont sans reméde, il ne me reste qu'à te l'apprendre & à mourir.

On m'a enfin permis de me lever, j'ai profité avec empressement de cette liberté ; je me suis traînée à une petite fenêtre, qui depuis long-tems étoit l'objet de mes désirs curieux ; je l'ai ouverte avec précipitation : Qu'ai-je vû ! Cher Amour de ma vie ! Je ne trouverai point d'expressions pour te peindre l'excès de mon étonnement, & le mortel désespoir qui m'a saisie en ne découvrant autour de moi que ce terrible élément dont la vûe seule fait frémir.

Mon premier coup d'œil ne m'a que trop éclairée sur le mouvement incommode de notre demeure. Je suis dans une de ces maisons flottantes, dont les Espagnols se sont servis pour atteindre jusqu'à nos malheureuses Contrées, & dont on ne m'avoit fait qu'une description très-imparfaite.

Conçois-tu, cher Aza, quelles idées funestes sont entrées dans mon ame avec cette affreuse connoissance ? Je suis certaine que l'on m'éloigne de toi, je ne respire plus le même air, je n'habite plus le même élément : tu ignoreras toujours où je suis, si je t'aime, si j'existe ; la destruction de mon être ne paroîtra pas même un événement assez considérable pour être porté jusqu'à toi. Cher Arbitre de mes jours, de quel prix te peut être désormais ma vie infortunée ? Souffre que je rende à la Divinité un bienfait insupportable dont je ne veux plus jouir ; je ne te verrai plus, je ne veux plus vivre.

Je perds ce que j'aime ; l'univers est anéanti pour moi ; il n'est plus qu'un vaste desert que je remplis des cris de mon amour ; entends-les, cher objet de ma tendresse, sois-en touché, permets que je meure....

Quelle erreur me séduit ! Non, mon cher Aza, non, ce n'est pas toi qui m'ordonnes de vivre, c'est la timide nature, qui, en frémissant d'horreur, emprunte ta voix plus puissante que la sienne pour retarder une fin toujours redoutable pour elle ; mais ç'en est fait, le moyen le plus prompt me délivrera de ses regrets....

Que la Mer abîme à jamais dans ses flots ma tendresse malheureuse, ma vie & mon désespoir.

Reçois, trop malheureux Aza, reçois les derniers sentimens de mon cœur, il n'a reçu que ton image, il ne vouloit vivre que pour toi, il meurt rempli de ton amour. Je t'aime, je le pense, je le sens encore, je le dis pour la derniere fois.....

LETTRE SEPTIÉME.

AZA, tu n'as pas tout perdu, tu régnes encore sur un cœur ; je respire. La vigilance de mes Surveillans a rompu mon funeste dessein, il ne me reste que la honte d'en avoir tenté l'exécution. Je ne t'apprendrai point les circonstances d'un projet aussi-tôt détruit que formé. Oserois-je jamais lever les yeux jusqu'à toi, si tu avois été témoin de mon emportement ?

Ma raison anéantie par le désespoir, ne m'étoit plus d'aucun secours ; ma vie ne me paroissoit d'aucun prix, j'avois oublié ton amour.

Que le sang-froid est cruel après la fureur ! Que les points de vûe sont différens sur les mêmes objets ! Dans l'horreur du désespoir on prend la férocité pour du courage, & la crainte des souffrances pour de la fermeté. Qu'un mot, un regard, une surprise nous rappelle à nous-mêmes, nous ne trouvons que de la foiblesse pour principe de notre Héroïsme ; pour fruit, que le répentir, & que le mépris pour récompense.

La connoissance de ma faute en est la plus sévére punition. Abandonnée à l'amertume des remords, ensevelie sous le voile de la honte, je me tiens à l'écart ; je crains que mon corps n'occupe trop de place : je voudrois le dérober à la lumiere ; mes pleurs coulent en abondance, ma douleur est calme, nul son ne l'exhale ; mais je suis toute à elle. Puis-je trop expier mon crime ? Il étoit contre toi.

En vain, depuis deux jours ces Sauvages bienfaisans voudroient me faire partager la joye qui les transporte ; je ne fais qu'en soupçonner la cause ; mais quand elle me seroit plus connue, je ne me trouverois pas digne de me mêler à leurs fêtes. Leurs danses, leurs cris de joye, une liqueur rouge semblable au Mays[27], dont ils boivent abondamment, leur empressement à contempler le Soleil par tous les endroits d'où ils peuvent l'appercevoir, ne me laisseroient pas douter que cette réjouissance ne se fît en l'honneur de l'Astre Divin, si la conduite du *Cacique* étoit conforme à celle des autres.

Mais, loin de prendre part à la joye publique, depuis la faute que j'ai commise, il n'en prend qu'à ma douleur. Son zèle est plus respectueux, ses soins plus assidus, son attention plus pénétrante.

Il a deviné que la présence continuelle des Sauvages de sa suite ajoutoit la contrainte à mon affliction ; il m'a délivrée de leurs regards importuns, je n'ai presque plus que les siens à supporter.

[27] Le *Mays* est une plante dont les Indiens font une boisson forte & salutaire ; ils en présentent au Soleil les jours de ses fêtes, & ils en boivent jusqu'à l'yvresse après le Sacrifice. *Voyez l'Hist. des Incas*, t. 2. p. 151.

Le croirois-tu, mon cher Aza ? Il y a des momens, où je trouve de la douceur dans ces entretiens muets ; le feu de ses yeux me rappelle l'image de celui que j'ai vû dans les tiens ; j'y trouve des rapports qui séduisent mon cœur. Hélas que cette illusion est passagere, & que les regrets qui la suivent sont durables ! ils ne finiront qu'avec ma vie, puisque je ne vis que pour toi.

LETTRE HUITIÉME.

QUAND un seul objet réunit toutes nos pensées, mon cher Aza, les événemens ne nous intéressent que par les rapports que nous y trouvons avec lui. Si tu n'étois le seul mobile de mon ame, aurois-je passé, comme je viens de faire, de l'horreur du désespoir à l'espérance la plus douce ? Le *Cacique* avoit déja essayé plusieurs fois inutilement de me faire approcher de cette fenêtre, que je ne regarde plus sans frémir. Enfin pressée par de nouvelles instances, je m'y suis laissée conduire. Ah ! mon cher Aza, que j'ai été bien récompensée de ma complaisance !

Par un prodige incompréhensible, en me faisant regarder à travers une espéce de canne percée, il m'a fait voir la terre dans un éloignement, où sans le secours de cette merveilleuse machine, mes yeux n'auroient pû atteindre.

En même tems, il m'a fait entendre par des signes, qui commencent à me devenir familiers, que nous allons à cette terre, & que sa vûe étoit l'unique objet des réjouissances que j'ai prises pour un sacrifice au Soleil.

J'ai senti d'abord tout l'avantage de cette découverte ; l'espérance, comme un trait de lumiere, a porté sa clarté jusqu'au fond de mon cœur.

Il est certain que l'on me conduit à cette terre que l'on m'a fait voir, il est évident qu'elle est une portion de ton Empire, puisque le Soleil y répand ses rayons bienfaisans[28]. Je ne suis plus dans les fers des cruels Espagnols. Qui pourroit donc m'empêcher de rentrer sous tes Loix ?

Oui, cher Aza, je vais me réunir à ce que j'aime. Mon amour, ma raison, mes désirs, tout m'en assure. Je vole dans tes bras, un torrent de joye se répand dans mon ame, le passé s'évanouit, mes malheurs sont finis ; ils sont oubliés, l'avenir seul m'occupe, c'est mon unique bien.

Aza, mon cher espoir, je ne t'ai pas perdu, je verrai ton visage, tes habits, ton ombre ; je t'aimerai, je te le dirai à toi-même, est-il des tourmens qu'un tel bonheur n'efface ?

[28] Les Indiens ne connoissoient pas notre Hemisphere, & croyoient que le Soleil n'éclairoit que la terre de ses enfans.

LETTRE NEUVIÉME.

Que les jours sont longs, quand on les compte, mon cher Aza ! le tems ainsi que l'espace n'est connu que par ses limites. Nos idées & notre vûe se perdent également par la constante uniformité de l'un & de l'autre, si les objets marquent les bornes de l'espace, il me semble que nos espérances marquent celles du tems ; & que si elles nous abandonnent ou qu'elles ne soient pas sensiblement marquées, nous n'appercevons pas plus la durée du tems que l'air qui remplit l'espace.

Depuis l'instant fatal de notre séparation, mon ame & mon cœur également flétris par l'infortune, restoient ensevelis dans cet abandon total, horreur de la nature, image du néant, les jours s'écouloient sans que j'y prisse garde ; aucun espoir ne fixoit mon attention sur leur longueur : à présent que l'espérance en marque tous les instans, leur durée me paroît infinie, & je goûte le plaisir en recouvrant la tranquilité de mon esprit, de recouvrer la facilité de penser.

Depuis que mon imagination est ouverte à la joye, une foule de pensées qui s'y présentent, l'occupent jusqu'à la fatiguer. Des projets de plaisirs & de bonheur s'y succédent alternativement ; les idées nouvelles y sont reçues avec facilité, celles mêmes dont je ne m'étois point apperçue s'y retracent sans les chercher.

Depuis deux jours, j'entens plusieurs mots de la langue du *Cacique*, que je ne croyois pas sçavoir. Ce ne sont encore que les noms des objets, ils n'expriment point mes pensées & ne me font point entendre celles des autres ; cependant ils me fournissent déja quelques éclaircissemens qui m'étoient nécessaires.

Je sçais que le nom du *Cacique* est *Déterville*, celui de notre maison flottante *Vaisseau*, & celui de la terre où nous allons, *France*.

Ce dernier m'a d'abord effrayé : je ne me souviens pas d'avoir entendu nommer ainsi aucune Contrée de ton Royaume ; mais faisant réflexion au nombre infini de celles qui le composent, dont les noms me sont échappés, ce mouvement de crainte s'est bien-tôt évanoui ; pouvoit-il subsister long-tems avec la solide confiance que me donne sans cesse la vûe du Soleil ? Non, mon cher Aza, cet Astre divin n'éclaire que ses enfans ; le seul doute me rendroit criminelle ; je vais rentrer sous ton Empire, je touche au moment de te voir, je cours à mon bonheur.

Au milieu des transports de ma joye, la reconnoissance me prépare un plaisir délicieux, tu combleras d'honneur & de richesses le *Cacique*[29] bienfai-

[29] Les *Caciques* étoient des Gouverneurs de Province tributaires des *Incas*.

sant qui nous rendra l'un à l'autre, il portera dans sa Province le souvenir de Zilia ; la récompense de sa vertu le rendra plus vertueux encore, & son bonheur fera ta gloire.

Rien ne peut se comparer, mon cher Aza, aux bontés qu'il a pour moi ; loin de me traiter en esclave, il semble être le mien ; j'éprouve à présent autant de complaisances de sa part que j'en éprouvois de contradictions durant ma maladie : occupé de moi, de mes inquiétudes, de mes amusemens, il paroît n'avoir plus d'autres soins. Je les reçois avec un peu moins d'embarras, depuis qu'éclairée par l'habitude & par la réflexion, je vois que j'étois dans l'erreur sur l'idolâtrie dont je le soupçonnois.

Ce n'est pas qu'il ne repéte souvent à peu près les mêmes démonstrations que je prenois pour un culte ; mais le ton, l'air & la forme qu'il y employe, me persuadent que ce n'est qu'un jeu à l'usage de sa Nation.

Il commence par me faire prononcer distinctement des mots de sa Langue. Dès que j'ai répeté après lui, *oui, je vous aime*, ou bien, *je vous promets d'être à vous*, la joye se répand sur son visage, il me baise les mains avec transport, & avec un air de gayeté tout contraire au sérieux qui accompagne le culte Divin.

Tranquille sur sa Religion, je ne le suis pas entierement sur le pays d'où il tire son origine. Son langage & ses habillemens sont si différens des nôtres, que souvent ma confiance en est ébranlée. De fâcheuses réflexions couvrent quelquefois de nuages ma plus chere espérance : je passe successivement de la crainte à la joye, & de la joye à l'inquiétude.

Fatiguée de la confusion de mes idées, rebutée des incertitudes qui me déchirent, j'avois résolu de ne plus penser ; mais comment rallentir le mouvement d'une ame privée de toute communication, qui n'agit que sur elle-même, & que de si grands intérêts excitent à réfléchir ? Je ne le puis, mon cher Aza, je cherche des lumieres avec une agitation qui me dévore, & je me trouve sans cesse dans la plus profonde obscurité. Je sçavois que la privation d'un sens peut tromper à quelques égards, & je vois, avec surprise, que l'usage des miens m'entraîne d'erreurs en erreurs. L'intelligence des Langues seroit-elle celle de l'ame ? Ô, cher Aza ! que mes malheurs me font entrevoir de fâcheuses vérités ! mais que ces tristes pensées s'éloignent de moi ; nous touchons à la terre. La lumiere de mes jours dissipera en un moment les ténébres qui m'environnent.

LETTRE DIXIÉME.

Je suis enfin arrivée à cette Terre, l'objet de mes désirs, mon cher Aza, mais je n'y vois encore rien qui m'annonce le bonheur que je m'en étois promis,

tout ce qui s'offre à mes yeux me frappe, me surprend, m'étonne & ne me laisse qu'une impression vague, une perplexité stupide, dont je ne cherche pas même à me délivrer ; mes erreurs répriment mes jugemens, je demeure incertaine, je doute presque de ce que je vois.

À peine étions-nous sortis de la maison flottante, que nous sommes entrés dans une ville bâtie sur le rivage de la Mer. Le peuple qui nous suivoit en foule, me paroît être de la même Nation que le *Cacique*, mais les maisons n'ont aucune ressemblance avec celles des villes du Soleil : si celles-là les surpassent en beauté par la richesse de leurs ornemens, celles-ci sont fort au-dessus par les prodiges dont elles sont remplies.

En entrant dans la chambre où Déterville m'a logée, mon cœur a tressailli ; j'ai vû dans l'enfoncement une jeune personne habillée comme une Vierge du Soleil ; j'ai couru à elle les bras ouverts. Quelle surprise, mon cher Aza, quelle surprise extrême, de ne trouver qu'une resistance impénétrable, où je voyois une figure humaine se mouvoir dans un espace fort étendu !

L'étonnement me tenoit immobile les yeux attachés sur cette ombre, quand Déterville m'a fait remarquer sa propre figure à côté de celle qui occupoit toute mon attention : je le touchois, je lui parlois, & je le voyois en même-tems fort près & fort loin de moi.

Ces prodiges troublent la raison, ils offusquent le jugement ; que faut-il penser des habitans de ce pays ? Faut-il les craindre, faut-il les aimer ? Je me garderai bien de rien déterminer là-dessus.

Le *Cacique* m'a fait comprendre que la figure que je voyois, étoit la mienne ; mais de quoi cela m'instruit-il ? Le prodige en est-il moins grand ? Suis-je moins mortifiée de ne trouver dans mon esprit que des erreurs ou des ignorances ? Je le vois avec douleur, mon cher Aza ; les moins habiles de cette Contrée sont plus savans que tous nos *Anautas*.

Le *Cacique* m'a donné une *China*[30] jeune & fort vive ; c'est une grande douceur pour moi que celle de revoir des femmes & d'en être servie : plusieurs autres s'empressent à me rendre des soins, & j'aimerois autant qu'elles ne le fissent pas, leur présence reveille mes craintes. À la façon dont elles me regardent, je vois bien qu'elles n'ont point été à *Cuzco*[31]. Cependant je ne puis encore juger de rien, mon esprit flotte toujours dans une mer d'incertitudes ; mon cœur seul inébranlable ne désire, n'espére, & n'attend qu'un bonheur sans lequel tout ne peut être que peines.

[30] Servante ou femme de chambre.

[31] Capitale du Perou.



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

LETTRE ONZIÉME.

Quoique j'aye pris tous les soins qui sont en mon pouvoir pour acquerir quelque lumiere sur mon sort, mon cher Aza, je n'en suis pas mieux instruite que je l'étois il y a trois jours. Tout ce que j'ai pû remarquer, c'est que les Sauvages de cette Contrée paroissent aussi bons, aussi humains que le *Cacique* ; ils chantent & dansent, comme s'ils avoient tous les jours des terres à cultiver[32]. Si je m'en rapportois à l'opposition de leurs usages à ceux de notre Nation, je n'aurois plus d'espoir ; mais je me souviens que ton auguste Pere a soumis à son obéissance des Provinces fort éloignées, & dont les Peuples n'avoient pas plus de rapport avec les nôtres : pourquoi celle-ci n'en seroit-elle pas une ? Le Soleil paroît se plaire à l'éclairer, il est plus beau, plus pur que je ne l'ai jamais vû, & j'aime à me livrer à la confiance qu'il m'inspire : il ne me reste d'inquiétude que sur la longueur du tems qu'il faudra passer avant de pouvoir m'éclaircir tout-à-fait sur nos intérêts ; car, mon cher Aza, je n'en puis plus douter, le seul usage de la Langue du pays pourra m'apprendre la vérité & finir mes inquiétudes.

Je ne laisse échapper aucune occasion de m'en instruire, je profite de tous les momens où Déterville me laisse en liberté pour prendre des leçons de ma *China* ; c'est une foible ressource, ne pouvant lui faire entendre mes pensées, je ne puis former aucun raisonnement avec elle. Les signes du *Cacique* me sont quelquefois plus utiles. L'habitude nous en a fait une espéce de langage, qui nous sert au moins à exprimer nos volontés. Il me mena hier dans une maison, où, sans cette intelligence, je me serois fort mal conduite.

Nous entrâmes dans une chambre plus grande & plus ornée que celle que j'habite ; beaucoup de monde y étoit assemblé. L'étonnement général que l'on témoigna à ma vûe me déplut, les ris excessifs que plusieurs jeunes filles s'efforçoient d'étouffer & qui recommençoient, lorsqu'elles levoient les yeux sur moi, exciterent dans mon cœur un sentiment si fâcheux, que je l'aurois pris pour de la honte, si je me fusse sentie coupable de quelque faute. Mais ne me trouvant qu'une grande répugnance à demeurer avec elles, j'allois retourner sur mes pas, quand un signe de Déterville me retint.

Je compris que je commettois une faute, si je sortois, & je me gardai bien de rien faire qui méritât le blâme que l'on me donnoit sans sujet ; je restai donc, & portant toute mon attention sur ces femmes, je crus démêler que la singularité de mes habits causoit seule la surprise des unes & les ris offensans des autres, j'eus pitié de leur foiblesse ; je ne pensai plus qu'à leur persuader

[32] Les terres se cultivoient en commun au Perou, & les jours de ce travail étoient des jours de réjouissances.

par ma contenance, que mon ame ne différoit pas tant de la leur, que mes habillemens de leurs parures.

Un homme que j'aurois pris pour un *Curacas*[33] s'il n'eût été vêtu de noir, vint me prendre par la main d'un air affable, & me conduisit auprès d'une femme, qu'à son air fier, je pris pour la *Pallas*[34] de la Contrée. Il lui dit plusieurs paroles que je sçais pour les avoir entendues prononcer mille fois à Déterville. *Qu'elle est belle ! les beaux yeux !* .... un autre homme lui répondit.

Des graces, une taille de Nymphe !.... Hors les femmes qui ne dirent rien, tous répéterent à peu près les mêmes mots ; je ne sçais pas encore leur signification, mais ils expriment sûrement des idées agréables ; car en les prononçant, le visage est toujours riant.

Le *Cacique* paroissoit extrêmement satisfait de ce que l'on disoit ; il se tint toujours à côté de moi, ou s'il s'en éloignoit pour parler à quelqu'un, ses yeux ne me perdoient pas de vûe, & ses signes m'avertissoient de ce que je devois faire : de mon côté j'étois fort attentive à l'observer pour ne point blesser les usages d'une Nation si peu instruite des nôtres.

Je ne sçais, mon cher Aza, si je pourrai te faire comprendre combien les manieres de ces Sauvages m'ont paru extraordinaires.

Ils ont une vivacité si impatiente, que les paroles ne leur suffisant pas pour s'exprimer, ils parlent autant par le mouvement de leur corps que par le son de leur voix ; ce que j'ai vû de leur agitation continuelle, m'a pleinement persuadée du peu d'importance des démonstrations du *Cacique* qui m'ont tant causé d'embarras & sur lesquelles j'ai fait tant de fausses conjectures.

Il baisa hier les mains de la *Pallas*, & celles de toutes les autres femmes, il les baisa même au visage, ce que je n'avois pas encore vû : les hommes venoient l'embrasser ; les uns le prenoient par une main, les autres le tiroient par son habit, & tout cela avec une promptitude dont nous n'avons point d'idées.

À juger de leur esprit par la vivacité de leurs gestes, je suis sûre que nos expressions mesurées, que les sublimes comparaisons qui expriment si naturellement nos tendres sentimens & nos pensées affectueuses, leur paroîtroient insipides ; ils prendroient notre air sérieux & modeste pour de la stupidité ; & la gravité de notre démarche pour un engourdissement. Le croirois-tu, mon cher Aza, malgré leurs imperfections, si tu étois ici, je me plairois avec eux ? Un certain air d'affabilité répandu sur tout ce qu'ils font, les rend aimables ; & si mon ame étoit plus heureuse, je trouverois du plaisir dans la diversité des

[33] Les *Curacas* étoient des petits Souverains d'une Contrée ; ils avoient le privilége de porter le même habit que les Incas.

[34] Nom générique des Princesses.

objets qui se présentent successivement à mes yeux ; mais le peu de rapport qu'ils ont avec toi, efface les agrémens de leur nouveauté ; toi seul fais mon bien & mes plaisirs.

LETTRE DOUZIÉME.

J'ai passé bien du tems, mon cher Aza, sans pouvoir donner un moment à ma plus chere occupation ; j'ai cependant un grand nombre de choses extraordinaires à t'apprendre ; je profite d'un peu de loisir pour essayer de t'en instruire.

Le lendemain de ma visite chez la *Pallas*, Déterville me fit apporter un fort bel habillement à l'usage du pays. Après que ma petite *China* l'eut arrangé sur moi à sa fantaisie, elle me fit approcher de cette ingénieuse machine qui double les objets : quoique je dûsse être accoutumée à ses effets, je ne pûs encore me garantir de la surprise, en me voyant comme si j'étois vis-à-vis de moi-même.

Mon nouvel ajustement ne me déplut pas ; peut-être je regretterois d'avantage celui que je quitte, s'il ne m'avoit fait regarder par-tout avec une attention incommode.

Le *Cacique* entra dans ma chambre au moment que la jeune fille ajoutoit encore plusieurs bagatelles à ma parure ; il s'arrêta à l'entrée de la porte & nous regarda long-tems sans parler : sa rêverie étoit si profonde, qu'il se détourna pour laisser sortir la *China*, & se remit à sa place sans s'en appercevoir ; les yeux attachés sur moi, il parcouroit toute ma personne avec une attention sérieuse dont j'étois embarrassée, sans en sçavoir la raison.

Cependant afin de lui marquer ma reconnoissance pour ses nouveaux bienfaits, je lui tendis la main, & ne pouvant exprimer mes sentimens, je crûs ne pouvoir lui rien dire de plus agréable que quelques-uns des mots qu'il se plaît à me faire répéter ; je tâchai même d'y mettre le ton qu'il y donne.

Je ne sçais quel effet ils firent dans ce moment-là sur lui ; mais ses yeux s'animerent, son visage s'enflamma, il vint à moi d'un air agité, il parut vouloir me prendre dans ses bras ; puis s'arrêtant tout-à-coup, il me serra fortement la main en prononçant d'une voix émuë. *Non..... le respect... sa vertu...* & plusieurs autres mots que je n'entends pas mieux, & puis il courut se jetter sur son siége à l'autre côté de la chambre, où il demeura la tête appuyée dans ses mains avec tous les signes d'une profonde douleur.

Je fus allarmée de son état, ne doutant pas que je ne lui eusse causé quelques peines ; je m'approchai de lui pour lui en témoigner mon repentir ; mais

il me repoussa doucement sans me regarder, & je n'osai plus lui rien dire : j'étois dans le plus grand embarras, quand les domestiques entrerent pour nous apporter à manger ; il se leva, nous mangeâmes ensemble à la maniere accoutumée, sans qu'il parût d'autre suite à sa douleur qu'un peu de tristesse ; mais il n'en avoit ni moins de bonté, ni moins de douceur ; tout cela me paroît inconcevable.

Je n'osois lever les yeux sur lui ni me servir des signes, qui ordinairement nous tenoient lieu d'entretien ; cependant nous mangions dans un tems si différent de l'heure ordinaire des repas, que je ne pus m'empêcher de lui en témoigner ma surprise. Tout ce que je compris à sa réponse, fut que nous allions changer de demeure. En effet, le *Cacique* après être sorti & rentré plusieurs fois, vint me prendre par la main ; je me laissai conduire, en rêvant toujours à ce qui s'étoit passé, & en cherchant à démêler si le changement de lieu n'en étoit pas une suite.

À peine eumes-nous passé la derniere porte de la maison, qu'il m'aida à monter un pas assez haut, & je me trouvai dans une petite chambre où l'on ne peut se tenir debout sans incommodité ; où il n'y a pas assez d'espace pour marcher ; mais où nous fûmes assis fort à l'aise, le *Cacique*, la *China* & moi ; ce petit endroit est agréablement meublé, une fenêtre de chaque côté l'éclaire suffisamment.

Tandis que je le considérois avec surprise, & que je tâchois de deviner pourquoi Déterville nous enfermoit si étroitement, ô, mon cher Aza ! que les prodiges sont familiers dans ce pays ! je sentis cette machine ou cabane, je ne sçais comment la nommer, je la sentis se mouvoir & changer de place ; ce mouvement me fit penser à la maison flottante : la frayeur me saisit ; le *Cacique* attentif à mes moindres inquiétudes me rassura en me faisant voir par une des fenêtres, que cette machine suspendue assez près de la terre, se mouvoit par un secret que je ne comprenois pas.

Déterville me fit aussi voir que plusieurs *Hamas*[35] d'une espéce qui nous est inconnue, marchoient devant nous & nous traînoient après eux ; il faut, ô lumiere de mes jours, un génie plus qu'humain pour inventer des choses si utiles & si singulieres ; mais il faut aussi qu'il y ait dans cette Nation quelques grands défauts qui modérent sa puissance, puisqu'elle n'est pas la maîtresse du monde entier.

Il y a quatre jours qu'enfermés dans cette merveilleuse machine, nous n'en sortons que la nuit pour reprendre du repos dans la premiere habitation qui

[35] Nom générique des bêtes.

se rencontre, & je n'en sors jamais sans regret. Je te l'avoue, mon cher Aza, malgré mes tendres inquiétudes j'ai goûté pendant ce voyage des plaisirs qui m'étoient inconnus. Renfermée dans le Temple dès ma plus tendre enfance, je ne connoissois pas les beautés de l'univers ; quel bien j'avois perdu !

Il faut, ô l'ami de mon cœur, que la nature ait placé dans ses ouvrages un attrait inconnu que l'art le plus adroit ne peut imiter. Ce que j'ai vû des prodiges inventés par les hommes ne m'a point causé le ravissement que j'éprouve dans l'admiration de l'univers. Les Campagnes immenses, qui se changent & se renouvellent sans cesse à nos regards, emportent mon ame avec autant de rapidité que nous les traversons.

Les yeux parcourent, embrassent & se réposent tout-à-la fois sur une infinité d'objets aussi variés qu'agréables. On croit ne trouver des bornes à sa vûe que celles du monde entier. Cette erreur nous flatte ; elle nous donne une idée satisfaisante de notre propre grandeur, & semble nous rapprocher du Créateur de tant de merveilles.

À la fin d'un beau jour, le Ciel présente des images, dont la pompe & la magnificence surpassent de beaucoup celles de la terre.

D'un côté des nuées transparantes assemblées autour du Soleil couchant, offrent à nos yeux des montagnes d'ombres & de lumiere, dont le majestueux désordre attire notre admiration jusqu'à l'oubli de nous-mêmes : de l'autre un astre moins brillant s'éleve, reçoit & répand une lumiere moins vive sur les objets, qui perdant leur activité par l'absence du Soleil ne frappent plus nos sens que d'une maniere douce, paisible & parfaitement armonique avec le silence qui regne sur la terre. Alors revenant à nous-mêmes, un calme délicieux pénetre dans notre ame, nous jouissons de l'univers comme le possédant seul, nous n'y voyons rien qui ne nous appartienne : une sérénité douce nous conduit à des réflexions agréables : & si quelques regrets viennent les troubler ils ne naissent que de la nécessité de s'arracher à cette douce reverie pour nous renfermer dans les folles prisons que les hommes se sont faites, & que toute leur industrie ne pourra jamais rendre que méprisables en les comparans aux ouvrages de la nature.

Le *Cacique* a eu la complaisance de me faire sortir tous les jours de la cabane roulante pour me laisser contempler à loisir ce qu'il me voyoit admirer avec tant de satisfaction.

Si les beautés du ciel & de la terre ont un attrait si puissant sur notre ame, celles des forêts, plus simples & plus touchans, ne m'ont causé ni moins de plaisir ni moins d'étonnement.

Que les bois sont délicieux, mon cher Aza ! en y entrant un charme universel se répand sur tous les sens & confond leur usage. On croit voir la fraîcheur avant de la sentir ; les différentes nuances de la couleur des feuilles adoucissent la lumiere qui les pénétre, & semblent frapper le sentiment aussi-tôt que les yeux. Une odeur agréable, mais indéterminée, laisse à peine discerner si elle affecte le goût ou l'odorat ; l'air même sans être apperçu, porte dans tout notre être une volupté pure qui semble nous donner un sens de plus, sans pouvoir en désigner l'organe.

Ô, mon cher Aza ! que ta présence embelliroit des plaisirs si purs ! Que j'ai désiré de les partager avec toi ! Témoin de mes tendres pensées, je t'aurois fait trouver dans les sentimens de mon cœur des charmes encore plus touchans que ceux des beautés de l'univers.

LETTRE TREIZIÉME.

Me voici, enfin, mon cher Aza, dans une ville nommée Paris, c'est le terme de notre voyage, mais selon les apparences, ce ne sera pas celui de mes chagrins.

Depuis que je suis arrivée, plus attentive que jamais sur tout ce qui se passe, mes découvertes ne produisent que du tourment & ne me présagent que des malheurs : je trouve ton idée dans le moindre de mes désirs curieux, & je ne la rencontre dans aucun des objets qui s'offrent à ma vûe.

Autant que j'en puis juger par le tems que nous avons employé à traverser cette ville, & par le grand nombre d'habitans dont les rues sont remplies, elle contient plus de monde que n'en pourroient rassembler deux ou trois de nos Contrées.

Je me rappelle les merveilles que l'on m'a racontées *de Quitu* ; je cherche à trouver ici quelques traits de la peinture que l'on m'a fait de cette grande ville ; mais, hélas ! quelle différence !

Celle-ci contient des ponts, des rivieres, des arbres, des campagnes ; elle me paroît un univers plutôt qu'une habitation particuliere. J'essayerois en vain de te donner une idée juste de la hauteur des maisons ; elles sont si prodigieusement élevées, qu'il est plus facile de croire que la nature les a produites telles qu'elles sont, que de comprendre comment des hommes ont pû les construire.

C'est ici que la famille du *Cacique* fait sa résidence. La maison qu'elle habite est presque aussi magnifique que celle du Soleil ; les meubles & quelques endroits des murs sont d'or ; le reste est orné d'un tissu varié des plus belles couleurs qui représentent assez bien les beautés de la nature.

En arrivant, Déterville me fit entendre qu'il me conduisoit dans la chambre de sa mere. Nous la trouvâmes à demi couchée sur un lit à peu près de la même forme que celui des *Incas* & de même métal[36]. Après avoir présenté sa main au *Cacique*, qui la baisa en se prosternant presque jusqu'à terre, elle l'embrassa ; mais avec une bonté si froide, une joie si contrainte, que si je n'eusse été avertie, je n'aurois pas reconnu les sentimens de la nature dans les caresses de cette mere.

Après s'être entretenu un moment, le *Cacique* me fit approcher ; elle jetta sur moi un regard dédaigneux, & sans répondre à ce que son fils lui disoit, elle continua d'entourer gravement ses doigts d'un cordon qui pendoit à un petit morceau d'or.

Déterville nous quitta pour aller au-devant d'un grand homme de bonne mine qui avoit fait quelques pas vers lui ; il l'embrassa aussi-bien qu'une autre femme qui étoit occupée de la même maniere que la *Pallas*.

Dès que le *Cacique* avoit paru dans cette chambre, une jeune fille à peu près de mon âge étoit accourue ; elle le suivoit avec un empressement timide qui étoit remarquable. La joie éclatoit sur son visage sans en bannir un fond de tristesse intéressant. Déterville l'embrassa la derniere ; mais avec une tendresse si naturelle que mon cœur s'en émut. Hélas ! mon cher Aza, quels seroient nos transports, si après tant de malheurs le sort nous réunissoit !

Pendant ce tems, j'étois restée auprès de la *Pallas* par respect[37], je n'osois m'en éloigner, ni lever les yeux sur elle. Quelques regards sévéres qu'elle jettoit de tems en tems sur moi, achevoient de m'intimider & me donnoient une contrainte qui gênoit jusqu'à mes pensées.

Enfin, comme si la jeune fille eût deviné mon embarras, après avoir quitté Déterville, elle vint me prendre par la main & me conduisit près d'une fenêtre où nous nous assimes. Quoique je n'entendisse rien de ce qu'elle me disoit, ses yeux pleins de bonté me parloient le langage universel des cœurs bienfaisans ; ils m'inspiroient la confiance & l'amitié : j'aurois voulu lui témoigner mes sentimens ; mais ne pouvant m'exprimer selon mes désirs, je prononçai tout ce que je sçavois de sa Langue.

Elle en sourit plus d'une fois en regardant Déterville d'un air fin & doux. Je trouvois du plaisir dans cette espéce d'entretien, quand la *Pallas* prononça quelques paroles assez haut en regardant la jeune fille, qui baissa les yeux, repoussa ma main qu'elle tenoit dans les siennes, & ne me regarda plus.

[36] Les lits, les chaises, les tables des Incas étoient d'or massif.

[37] Les filles, quoique du sang Royal, portoient un grand respect aux femmes mariées.

À quelque tems de-là, une vieille femme d'une phisionomie farouche entra, s'approcha de la *Pallas*, vint ensuite me prendre par le bras, me conduisit presque malgré moi dans une chambre au plus haut de la maison & m'y laissa seule.

Quoique ce moment ne dût pas être le plus malheureux de ma vie, mon cher Aza, il n'a pas été un des moins fâcheux. J'attendois de la fin de mon voyage quelques soulagemens à mes inquiétudes ; je comptois du moins trouver dans la famille du *Cacique* les mêmes bontés qu'il m'avoit témoignées. Le froid accueil de la *Pallas*, le changement subit des manieres de la jeune fille, la rudesse de cette femme qui m'avoit arrachée d'un lieu où j'avois intérêt de rester, l'inattention de Déterville qui ne s'étoit point opposé à l'espéce de violence qu'on m'avoit faite ; enfin toutes les circonstances dont une ame malheureuse sçait augmenter ses peines, se présenterent à la fois sous les plus tristes aspects ; je me croyois abandonnée de tout le monde, je déplorois amerement mon affreuse destinée, quand je vis entrer ma *China*. Dans la situation où j'étois, sa vûe me parut un bonheur ; je courus à elle, je l'embrassai en versant des larmes, elle en fut touchée, son attendrissement me fut cher. Quand on se croit réduit à la pitié de soi-même, celle des autres nous est bien précieuse. Les marques d'affection de cette jeune fille adoucirent ma peine : je lui comptois mes chagrins comme si elle eût pû m'entendre, je lui faisois mille questions, comme si elle eût pû y répondre ; ses larmes parloient à mon cœur, les miennes continuoient à couler, mais elles avoient moins d'amertume.

J'espérois encore revoir Déterville à l'heure du repas ; mais on me servit à manger, & je ne le vis point. Depuis que je t'ai perdu, chere idole de mon cœur, ce *Cacique* est le seul humain qui ait eu pour moi de la bonté sans interruption ; l'habitude de le voir s'est tournée en besoin. Son absence redoubla ma tristesse : après l'avoir attendu vainement, je me couchai ; mais le sommeil n'avoit point encore tari mes larmes, quand je le vis entrer dans ma chambre, suivi de la jeune personne dont le brusque dédain m'avoit été si sensible.

Elle se jetta sur mon lit ; & par mille caresses elle sembloit vouloir réparer le mauvais traitement qu'elle m'avoit fait.

Le *Cacique* s'assit à côté du lit ; il paroissoit avoir autant de plaisir à me revoir que j'en sentois de n'en être point abandonnée ; ils se parloient en me regardant, & m'accabloient des plus tendres marques d'affection.

Insensiblement leur entretien devint plus sérieux. Sans entendre leurs discours, il m'étoit aisé de juger qu'ils étoient fondés sur la confiance & l'amitié ; je me gardai bien de les interrompre ; mais si-tôt qu'ils revinrent à moi, je

tâchai de tirer du *Cacique* des éclaircissemens sur ce qui m'avoit paru de plus extraordinaire depuis mon arrivée.

Tout ce que je pus comprendre à ses réponses, fut que la jeune fille que je voyois, se nommoit Céline, qu'elle étoit sa sœur, que le grand homme que j'avois vû dans la chambre de la *Pallas*, étoit son frere aîné, & l'autre jeune femme l'épouse de ce frere.

Céline me devint plus chere, en apprenant qu'elle étoit sœur du *Cacique* ; la compagnie de l'un & de l'autre m'étoit si agréable que je ne m'apperçus point qu'il étoit jour avant qu'ils me quittassent.

Après leur départ, j'ai passé le reste du tems, destiné au repos, à m'entretenir avec toi, c'est tout mon bien, c'est toute ma joie, c'est à toi seul, chere ame de mes pensées, que je développe mon cœur, tu seras à jamais le seul dépositaire de mes secrets, de ma tendresse & de mes sentimens.

LETTRE QUATORZIÉME.

Si je continuois, mon cher Aza, à prendre sur mon sommeil le tems que je te donne, je ne jouirois plus de ces momens délicieux où je n'existe que pour toi. On m'a fait reprendre mes habits de Vierge, & l'on m'oblige de rester tout le jour dans une chambre remplie d'une foule de monde qui se change & se renouvelle à tout moment sans presque diminuer.

Cette dissipation involontaire m'arrache souvent malgré moi à mes tendres pensées ; mais si je perds pour quelques instans cette attention vive qui unit sans cesse mon ame à la tienne, je te retrouve bien-tôt dans les comparaisons avantageuses que je fais de toi avec tout ce qui m'environne.

Dans les différentes Contrées que j'ai parcourues, je n'ai point vû des Sauvages si orgueilleusement familiers que ceux-ci. Les femmes sur-tout me paroissent avoir une bonté méprisante qui révolte l'humanité & qui m'inspireroit peut-être autant de mépris pour elles qu'elles en témoignent pour les autres, si je les connoissois mieux.

Une d'entr'elles m'occasionna hier un affront, qui m'afflige encore aujourd'hui. Dans le tems que l'assemblée étoit la plus nombreuse, elle avoit déja parlé à plusieurs personnes sans m'appercevoir ; soit que le hazard, ou que quelqu'un m'ait fait remarquer, elle fit un éclat de rire, en jettant les yeux sur moi, quitta précipitamment sa place, vint à moi, me fit lever, & après m'avoir tournée & retournée autant de fois que sa vivacité le lui suggera, après avoir touché tous les morceaux de mon habit avec une attention scrupuleuse, elle

fit signe à un jeune homme de s'approcher & recommença avec lui l'examen de ma figure.

Quoique je répugnasse à la liberté que l'un & l'autre se donnoient, la richesse des habits de la femme, me la faisant prendre pour une *Pallas*, & la magnificence de ceux du jeune homme tout couvert de plaques d'or, pour un *Anqui*[38] ; je n'osois m'opposer à leur volonté ; mais ce Sauvage téméraire enhardi par la familiarité de la *Pallas*, & peut-être par ma retenue, ayant eu l'audace de porter la main sur ma gorge, je le repoussai avec une surprise & une indignation qui lui firent connoître que j'étois mieux instruite que lui des loix de l'honnêteté.

Au cri que je fis, Déterville accourut : il n'eut pas plûtôt dit quelques paroles au jeune *Sauvage*, que celui-ci s'appuyant d'une main sur son épaule, fit des ris si violens, que sa figure en étoit contrefaite.

Le *Cacique* s'en débarassa, & lui dit, en rougissant, des mots d'un ton si froid, que la gayeté du jeune homme s'évanouit, & n'ayant apparemment plus rien à répondre, il s'éloigna sans répliquer & ne revint plus.

Ô, mon cher Aza, que les mœurs de ces pays me rendent respectables celles des enfans du Soleil ! Que la témérité du jeune *Anqui* rappelle cherement à mon souvenir ton tendre respect, ta sage retenue & les charmes de l'honnêteté qui régnoient dans nos entretiens ! Je l'ai senti au premier moment de ta vûe, cheres délices de mon ame, & je le penserai toute ma vie. Toi seul réunis toutes les perfections que la nature a répandues séparément sur les humains, comme elle a rassemblé dans mon cœur tous les sentimens de tendresse & d'admiration qui m'attachent à toi jusqu'à la mort.

LETTRE QUINZIÉME.

Plus je vis avec le *Cacique* & sa sœur, mon cher Aza, plus j'ai de peine à me persuader qu'ils soient de cette Nation : eux seuls connoissent & respectent la vertu.

Les manieres simples, la bonté naïve, la modeste gayeté de Céline feroient volontiers penser qu'elle a été élevée parmi nos Vierges. La douceur honnête, le tendre sérieux de son frere, persuaderoient facilement qu'il est né du sang des *Incas*. L'un & l'autre me traitent avec autant d'humanité que nous en exercerions à leur égard, si des malheurs les eussent conduits parmi nous. Je

[38] Prince du Sang : il falloit une permission de l'Inca pour porter de l'or sur les habits, & il ne le permettoit qu'aux Princes du Sang Royal.

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne

Le livre continue à la page suivante.

ne doute même plus que le *Cacique* ne soit ton tributaire[39].

Il n'entre jamais dans ma chambre, sans m'offrir un présent de quelques-unes des choses merveilleuses dont cette Contrée abonde : tantôt ce sont des morceaux de la machine qui double les objets, renfermés dans de petits coffres d'une matiere admirable. Une autre-fois ce sont des pierres légeres & d'un éclat surprenant, dont on orne ici presque toutes les parties du corps ; on en passe aux oreilles, on en met sur l'estomac, au col, sur la chaussure, & cela est très-agréable à voir.

Mais ce que je trouve de plus amusant, ce sont de petits outils d'un métal fort dur, & d'une commodité singuliere ; les uns servent à composer des ouvrages que Céline m'apprend à faire ; d'autres d'une forme tranchante servent à diviser toutes sortes d'étoffes, dont on fait tant de morceaux que l'on veut sans effort, & d'une maniere fort divertissante.

J'ai une infinité d'autres raretés plus extraordinaires encore, mais n'étant point à notre usage, je ne trouve dans notre langue aucuns termes qui puissent t'en donner l'idée.

Je te garde soigneusement tous ces dons, mon cher Aza ; outre le plaisir que j'aurai de ta surprise, lorsque tu les verras, c'est qu'assurément ils sont à toi. Si le *Cacique* n'étoit soumis à ton obéissance, me payeroit-il un tribut qu'il sçait n'être dû qu'à ton rang suprême ? Les respects qu'il m'a toujours rendus m'ont fait penser que ma naissance lui étoit connue. Les présens dont il m'honore me persuadent sans aucun doute, qu'il n'ignore pas que je dois être ton Épouse, puisqu'il me traite d'avance en *Mama-Oella*[40].

Cette conviction me rassure & calme une partie de mes inquiétudes ; je comprends qu'il ne me manque que la liberté de m'exprimer pour sçavoir du *Cacique* les raisons qui l'engagent à me retenir chez lui, & pour le déterminer à me remettre en ton pouvoir ; mais jusques-là j'aurai encore bien des peines à souffrir.

Il s'en faut beaucoup que l'humeur de *Madame*, c'est le nom de la mere de Déterville, ne soit aussi aimable que celle de ses enfans. Loin de me traiter avec autant de bonté, elle me marque en toutes occasions une froideur & un dédain qui me mortifient, sans que je puisse en découvrir la cause ; & par une opposition de sentimens que je comprends encore moins, elle exige que je sois continuellement avec elle.

---

[39] Les *Caciques* & les *Curacas* étoient obligés de fournir les habits & l'entretien de l'*Inca* & de la Reine. Ils ne se présentoient jamais devant l'un & l'autre sans leur offrir un tribut des curiosités que produisoit la Province où ils commandoient.

[40] C'est le nom que prenoient les Reines en montant sur le Trône.

C'est pour moi une gêne insupportable ; la contrainte regne par tout où elle est : ce n'est qu'à la dérobée que Céline & son frere me font des signes d'amitié. Eux-mêmes n'osent se parler librement devant elle. Aussi continuent-ils à passer une partie des nuits dans ma chambre ; c'est le seul tems où nous jouissons en paix du plaisir de nous voir. Et quoique je ne participe gueres à leurs entretiens, leur présence m'est toujours agréable. Il ne tient pas aux soins de l'un & de l'autre que je ne sois heureuse. Hélas ! mon cher Aza, ils ignorent que je ne puis l'être loin de toi, & que je ne crois vivre qu'autant que ton souvenir & ma tendresse m'occupent toute entière.

LETTRE SEIZIÉME.

Il me reste si peu *de Quipos*, mon cher Aza, qu'à peine j'ose en faire usage. Quand je veux les nouer, la crainte de les voir finir m'arrête, comme si en les épargnant je pouvois les multiplier. Je vais perdre le plaisir de mon ame, le soutien de ma vie, rien ne soulagera le poids de ton absence, j'en serai accablée.

Je goûtois une volupté délicate à conserver le souvenir des plus secrets mouvemens de mon cœur pour t'en offrir l'hommage. Je voulois conserver la mémoire des principaux usages de cette Nation singuliere pour amuser ton loisir dans des jours plus heureux. Hélas ! il me reste bien peu d'espérance de pouvoir exécuter mes projets.

Si je trouve à présent tant de difficultés à mettre de l'ordre dans mes idées, comment pourrai-je dans la suite me les rappeller sans un secours étranger ? On m'en offre un, il est vrai, mais l'exécution en est si difficile, que je la crois impossible.

Le *Cacique* m'a amené un Sauvage de cette Contrée qui vient tous les jours me donner des leçons de sa langue, & de la méthode dont on se sert ici pour donner une sorte d'existence aux pensées. Cela se fait en traçant avec une plume, des petites figures que l'on appelle *Lettres*, sur une matiere blanche & mince que l'on nomme *Papier* ; ces figures ont des noms, ces noms mêlés ensemble représentent les sons des paroles ; mais ces noms & ces sons me paroissent si peu distincts les uns des autres, que si je réussis un jour à les entendre, je suis bien assurée que ce ne sera pas sans beaucoup de peines. Ce pauvre Sauvage s'en donne d'incroyables pour m'instruire, je m'en donne bien davantage pour apprendre ; cependant je fais si peu de progrès que je renoncerois à l'entreprise, si je savois qu'une autre voie pût m'éclaircir de ton sort & du mien.

Il n'en est point, mon cher Aza ! Aussi ne trouvai-je plus de plaisir que dans cette nouvelle & singuliere étude. Je voudrois vivre seule, afin de m'y livrer sans relache ; & la nécessité que l'on m'impose d'être toujours dans la chambre de *Madame*, me devient un supplice.

Dans les commencemens, en excitant la curiosité des autres, j'amusois la mienne ; mais quand on ne peut faire usage que des yeux, ils sont bien-tôt satisfaits. Toutes les femmes se peignent le visage de la même couleur : elles ont toujours les mêmes manieres, & je crois qu'elles disent toujours les mêmes choses. Les apparences sont plus variées dans les hommes. Quelques-uns ont l'air de penser ; mais en général je soupçonne cette Nation de n'être point telle qu'elle paroît ; l'affectation me paroît son caractere dominant.

Si les démonstrations de zèle & d'empressement, dont on décore ici les moindres devoirs de la societé, étoient naturels, il faudroit, mon cher Aza, que ces peuples eussent dans le cœur plus de bonté, plus d'humanité que les nôtres, cela se peut-il penser ?

S'ils avoient autant de sérénité dans l'ame que sur le visage, si le penchant à la joie, que je remarque dans toutes leurs actions, étoit sincere, choisiroient-ils pour leurs amusemens des spectacles, tels que celui que l'on m'a fait voir ?

On m'a conduite dans un endroit, où l'on représente à peu près comme dans ton Palais, les actions des hommes qui ne sont plus[41] ; avec cette différence que si nous ne rappellons que la mémoire des plus sages & des plus vertueux, je crois qu'ici on ne célébre que les insensés & les méchans. Ceux qui les représentent, crient & s'agitent comme des furieux ; j'en ai vû un pousser sa rage jusqu'à se tuer lui-même. De belles femmes, qu'apparemment ils persécutent, pleurent sans cesse, & font des gestes de désespoir, qui n'ont pas besoin des paroles dont ils sont accompagnés, pour faire connoître l'excès de leur douleur.

Pourroit-on croire, mon cher Aza, qu'un peuple entier, dont les dehors sont si humains, se plaise à la représentation des malheurs ou des crimes qui ont autrefois avili, ou accablé leurs semblables ?

Mais, peut-être a-t'on besoin ici de l'horreur du vice pour conduire à la vertu ; cette pensée me vient sans la chercher, si elle étoit juste, que je plaindrois cette Nation ! La nôtre plus favorisée de la nature, chérit le bien par ses propres attraits ; il ne nous faut que des modèles de vertu pour devenir vertueux, comme il ne faut que t'aimer pour devenir aimable.

[41] Les Incas faisoient représenter des espéces de Comédies, dont les sujets étoient tirés des meilleures actions de leurs prédécesseurs.

LETTRE DIX-SEPTIÉME.

Je ne sçais plus que penser du génie de cette Nation, mon cher Aza. Il parcourt les extrêmes avec tant de rapidité, qu'il faudroit être plus habile que je ne le suis pour asseoir un jugement sur son caractère.

On m'a fait voir un spectacle totalement opposé au premier. Celui-là cruel, effrayant, révolte la raison, & humilie l'humanité. Celui-ci amusant, agréable, imite la nature, & fait honneur au bon sens. Il est composé d'un bien plus grand nombre d'hommes & de femmes que le premier. On y représente aussi quelques actions de la vie humaine ; mais soit que l'on exprime la peine ou le plaisir, la joie ou la tristesse, c'est toujours par des chants & des danses.

Il faut, mon cher Aza, que l'intelligence des sons soit universelle, car il ne m'a pas été plus difficile de m'affecter des différentes passions que l'on a représentées, que si elles eussent été exprimées dans notre langue, & cela me paroît bien naturel.

Le langage humain est sans doute de l'invention des hommes, puisqu'il differe suivant les differentes nations. La nature plus puissante & plus attentive aux besoins & aux plaisirs de ses créatures leur a donné des moyens généraux de les exprimer, qui sont fort bien imités par les chants que j'ai entendus.

S'il est vrai que des sons aigus expriment mieux le besoin de secours dans une crainte violente ou dans une douleur vive, que des paroles entendues dans une partie du monde, & qui n'ont aucune signification dans l'autre, il n'est pas moins certain que de tendres gémissemens frappent nos cœurs d'une compassion bien plus efficace que des mots dont l'arrangement bizarre fait souvent un effet contraire.

Les sons vifs & légers ne portent-ils pas inévitablement dans notre ame le plaisir gai, que le récit d'une histoire divertissante, ou une plaisanterie adroite n'y fait jamais naître qu'imparfaitement ?

Est-il dans aucune langue des expressions qui puissent communiquer le plaisir ingénu avec autant de succès que font les jeux naïfs des animaux ? Il semble que les danses veulent les imiter, du moins inspirent-elles à peu près le même sentiment.

Enfin, mon cher Aza, dans ce spectacle tout est conforme à la nature & à l'humanité. Eh ! quel bien peut-on faire aux hommes, qui égale celui de leur inspirer de la joie ?

J'en ressentis moi-même & j'en emportois presque malgré moi, quand elle fut troublée par un accident qui arriva à Céline.

En sortant, nous nous étions un peu écartées de la foule, & nous nous soutenions l'une & l'autre de crainte de tomber. Déterville étoit quelques pas devant nous avec sa belle-sœur qu'il conduisoit, lorsqu'un jeune Sauvage d'une figure aimable aborda Céline, lui dit quelques mots fort bas, lui laissa un morceau de papier qu'à peine elle eut la force de recevoir, & s'éloigna.

Céline qui s'étoit effrayée à son abord jusqu'à me faire partager le tremblement qui la saisit, tourna la tête languissamment vers lui lorsqu'il nous quitta. Elle me parut si foible, que la croyant attaquée d'un mal subit, j'allois appeller Déterville pour la secourir ; mais elle m'arrêta & m'imposa silence en me mettant un de ses doigts sur la bouche ; j'aimai mieux garder mon inquiétude, que de lui désobéir.

Le même soir, quand le frere & la sœur se furent rendus dans ma chambre, Céline montra au *Cacique* le papier qu'elle avoit reçû ; sur le peu que je devinai de leur entretien, j'aurois pensé qu'elle aimoit le jeune homme qui le lui avoit donné, s'il étoit possible que l'on s'effrayât de la présence de ce qu'on aime.

Je pourrois encore, mon cher Aza, te faire part de beaucoup d'autres remarques que j'ai faites ; mais hélas ! je vois la fin de mes cordons, j'en touche les derniers fils, j'en noue les derniers nœuds ; ces nœuds, qui me sembloient être une chaîne de communication de mon cœur au tien, ne sont déja plus que les tristes objets de mes regrets. L'illusion me quitte, l'affreuse vérité prend sa place, mes pensées errantes, égarées dans le vuide immense de l'absence, s'anéantiront désormais avec la même rapidité que le tems. Cher Aza, il me semble que l'on nous sépare encore une fois, que l'on m'arrache de nouveau à ton amour. Je te perds, je te quitte, je ne te verrai plus, Aza ! cher espoir de mon cœur, que nous allons être éloignez l'un de l'autre !

LETTRE DIX-HUITIÉME.

COMBIEN de tems effacé de ma vie, mon cher Aza ! Le Soleil a fait la moitié de son cours depuis la derniere fois que j'ai joui du bonheur artificiel que je me faisois en croyant m'entretenir avec toi. Que cette double absence m'a paru longue ! Quel courage ne m'a-t'il pas fallu pour la supporter ? Je ne vivois que dans l'avenir, le présent ne me paroissoit plus digne d'être compté. Toutes mes pensées n'étoient que des désirs, toutes mes réflexions que des projets, tous mes sentimens que des espérances.

À peine puis-je encore former ces figures, que je me hâte d'en faire les interprêtes de ma tendresse.

Je me sens ranimer par cette tendre occupation. Rendue à moi-même, je crois recommencer à vivre. Aza, que tu m'es cher, que j'ai de joie à te le dire, à le peindre, à donner à ce sentiment toutes les sortes d'existences qu'il peut avoir ! Je voudrois le tracer sur le plus dur métal, sur les murs de ma chambre, sur mes habits, sur tout ce qui m'environne, & l'exprimer dans toutes les langues.

Hélas ! que la connoissance de celle dont je me sers à présent m'a été funeste, que l'espérance qui m'a portée à m'en instruire étoit trompeuse ! À mesure que j'en ai acquis l'intelligence, un nouvel univers s'est offert à mes yeux. Les objets ont pris une autre forme, chaque éclaircissement m'a découvert un nouveau malheur.

Mon esprit, mon cœur, mes yeux, tout m'a séduit, le Soleil même m'a trompée. Il éclaire le monde entier dont ton Empire n'occupe qu'une portion, ainsi que bien d'autres Royaumes qui le composent. Ne crois pas, mon cher Aza, que l'on m'ait abusée sur ces faits incroyables : on ne me les a que trop prouvés.

Loin d'être parmi des peuples soumis à ton obéissance, je suis non seulement sous une domination Étrangere, mais si éloignée de ton Empire, que notre Nation y seroit encore ignorée, si la cupidité des Espagnols ne leur avoit fait surmonter des dangers affreux pour pénétrer jusqu'à nous.

L'amour ne fera-t'il pas ce que la soif des richesses a pû faire ? Si tu m'aimes, si tu me désires, si tu penses encore à la malheureuse Zilia, je dois tout attendre de ta tendresse ou de ta générosité. Que l'on m'enseigne les chemins qui peuvent me conduire jusqu'à toi, les périls à surmonter, les fatigues à supporter seront des plaisirs pour mon cœur.

LETTRE DIX-NEUVIÉME.

JE suis encore si peu habile dans l'art d'écrire, mon cher Aza, qu'il me faut un tems infini pour former très-peu de lignes. Il arrive souvent qu'après avoir beaucoup écrit, je ne puis deviner moi-même ce que j'ai cru exprimer. Cet embarras brouille mes idées, me fait oublier ce que j'avois rappellé avec peine à mon souvenir ; je recommence, je ne fais pas mieux, & cependant je continue.

J'y trouverois plus de facilité, si je n'avois à te peindre que les expressions de ma tendresse ; la vivacité de mes sentimens applaniroit toutes les difficultés. Mais je voudrois aussi te rendre compte de tout ce qui s'est passé pendant l'intervalle de mon silence. Je voudrois que tu n'ignorasse aucune de mes actions ; néanmoins elles sont depuis long-tems si peu intéressantes, & si uniformes, qu'il me seroit impossible de les distinguer les unes des autres.

Le principal événement de ma vie a été le départ de Déterville.

Depuis un espace de tems que l'on nomme *six mois*, il est allé faire la guerre pour les intérêts de son Souverain. Lorsqu'il partit, j'ignorois encore l'usage de sa langue ; cependant à la vive douleur qu'il fit paroître en se séparant de sa sœur & de moi, je compris que nous le perdions pour long-tems.

J'en versai bien des larmes ; mille craintes remplirent mon cœur, que les bontés de Céline ne purent effacer. Je perdois en lui la plus solide espérance de te revoir. À qui pourrois-je avoir recours, s'il m'arrivoit de nouveaux malheurs ? Je n'étois entendue de personne.

Je ne tardai pas à ressentir les effets de cette absence. *Madame*, dont je n'avois que trop deviné le dédain, & qui ne m'avoit tant retenue dans sa chambre, que par je ne sçais quelle vanité qu'elle tiroit, dit-on, de ma naissance & du pouvoir qu'elle a sur moi, me fit enfermer avec Céline dans une maison de Vierges, où nous sommes encore.

Cette retraite ne me déplairoit pas, si au moment où je suis en état de tout entendre, elle ne me privoit des instructions dont j'ai besoin sur le dessein que je forme d'aller te rejoindre. Les Vierges qui l'habitent sont d'une ignorance si profonde, qu'elles ne peuvent satisfaire à mes moindres curiosités.

Le culte qu'elles rendent à la Divinité du pays, exige qu'elles renoncent à tous ses bienfaits, aux connoissances de l'esprit, aux sentimens du cœur, & je crois même à la raison, du moins leurs discours le font-ils penser.

Enfermées comme les nôtres, elles ont un avantage que l'on n'a pas dans les Temples du Soleil : ici les murs ouverts en quelques endroits, & seulement fermés par des morceaux de fer croisés, assez près l'un de l'autre, pour empêcher de sortir, laissent la liberté de voir & d'entretenir les gens du dehors, c'est ce qu'on appelle des Parloirs.

C'est à la faveur de cette commodité, que je continue à prendre des leçons d'écriture. Je ne parle qu'au maître qui me les donne ; son ignorance à tous autres égards qu'à celui de son art, ne peut me tirer de la mienne. Céline ne me paroît pas mieux instruite ; je remarque dans les réponses qu'elle fait à mes questions, un certain embarras qui ne peut partir que d'une dissimulation mal-adroite ou d'une ignorance honteuse. Quoiqu'il en soit, son entretien est toujours borné aux intérêts de son cœur & à ceux de sa famille.

Le jeune François qui lui parla un jour en sortant du Spectacle, où l'on chante, est son Amant, comme j'avois cru le deviner. Mais Madame Déterville, qui ne veut pas les unir, lui défend de le voir, & pour l'en empêcher plus surement, elle ne veut pas même qu'elle parle à qui que ce soit.

Ce n'est pas que son choix soit indigne d'elle, c'est que cette mere glorieuse & dénaturée, profite d'un usage barbare, établi parmi les Grands Seigneurs du pays, pour obliger Céline à prendre l'habit de Vierge, afin de rendre son fils aîné plus riche. Par le même motif, elle a déja obligé Déterville à choisir un certain Ordre, dont il ne pourra plus sortir, dès qu'il aura prononcé des paroles que l'on appelle *Vœux*.

Céline résiste de tout son pouvoir au sacrifice que l'on exige d'elle ; son courage est soutenu par des Lettres de son Amant, que je reçois de mon Maître à écrire, & que je lui rends ; cependant son chagrin apporte tant d'altération dans son caractère, que loin d'avoir pour moi les mêmes bontés qu'elle avoit avant que je parlasse sa langue, elle répand sur notre commerce une amertume qui aigrit mes peines.

Confidente perpétuelle des siennes, je l'écoute sans ennui, je la plains sans effort, je la console avec amitié ; & si ma tendresse réveillée par la peinture de la sienne, me fait chercher à soulager l'oppression de mon cœur, en prononçant seulement ton nom, l'impatience & le mépris se peignent sur son visage, elle me conteste ton esprit, tes vertus, & jusqu'à ton amour.

Ma *China* même, je ne lui sçai point d'autre nom, celui-là a paru plaisant, on le lui a laissé, ma *China*, qui sembloit m'aimer, qui m'obéit en toutes autres occasions, se donne la hardiesse de m'exhorter à ne plus penser à toi, ou si je lui impose silence, elle sort : Céline arrive, il faut renfermer mon chagrin. Cette contrainte tyrannique met le comble à mes maux. Il ne me reste que la seule & pénible satisfaction de couvrir ce papier des expressions de ma tendresse, puisqu'il est le seul témoin docile des sentimens de mon cœur.

Hélas ! je prends peut-être des peines inutiles, peut-être ne sauras-tu jamais que je n'ai vécu que pour toi. Cette horrible pensée affoiblit mon courage, sans rompre le dessein que j'ai de continuer à t'écrire. Je conserve mon illusion pour te conserver ma vie, j'écarte la raison barbare qui voudroit m'éclairer : si je n'espérois te revoir, je périrois, mon cher Aza, j'en suis certaine ; sans toi la vie m'est un supplice.

LETTRE VINGTIÉME.

JUSQU'ICI, mon cher Aza, toute occupée des peines de mon cœur, je ne t'ai point parlé de celles de mon esprit ; cependant elles ne sont guéres moins cruelles. J'en éprouve une d'un genre inconnu parmi nous, causée par les usages généraux de cette Nation, si différens des nôtres, qu'à moins de t'en donner quelques idées tu ne pourrois compatir à mon inquiétude.

Le gouvernement de cet Empire, entierement opposé à celui du tien, ne peut manquer d'être defectueux. Au lieu que le *Capa-Inca* est obligé de pourvoir à la subsistance de ses peuples, en Europe les Souverains ne tirent la leur que des travaux de leurs sujets ; aussi les crimes & les malheurs viennent-ils presque tous des besoins malsatisfaits.

Les malheurs des Nobles en général naît des difficultés qu'ils trouvent à concilier leur magnificence apparente avec leur misere réelle.

Le commun des hommes ne soutient son état que par ce qu'on appelle commerce, ou industrie, la mauvaise foi est le moindre des crimes qui en résultent.

Une partie du peuple est obligée pour vivre, de s'en rapporter à l'humanité des autres, les effets en sont si bornés, qu'à peine ces malheureux ont-ils suffisamment de quoi s'empêcher de mourir.

Sans avoir de l'or, il est impossible d'acquérir une portion de cette terre que la nature a donnée à tous les hommes. Sans posséder ce qu'on appelle du bien, il est impossible d'avoir de l'or, & par une inconséquence qui blesse les lumieres naturelles, & qui impatiente la raison, cette Nation orgueilleuse suivant les loix d'un faux honneur qu'elle a inventé, attache de la honte à recevoir de tout autre que du Souverain, ce qui est nécessaire au soutien de sa vie & de son état : ce Souverain répand ses libéralités sur un si petit nombre de ses sujets, en comparaison de la quantité des malheureux, qu'il y auroit autant de folie à prétendre y avoir part, que d'ignominie à se délivrer par la mort de l'impossibilité de vivre sans honte.

La connoissance de ces tristes vérités n'excita d'abord dans mon cœur que de la pitié pour les misérables, & de l'indignation contre les Loix. Mais hélas ! que la maniere méprisante dont j'entendis parler de ceux qui ne sont pas riches, me fit faire des cruelles réflexions sur moi-même ! je n'ai ni or, ni terres, ni industrie, je fais nécessairement partie des citoyens de cette ville. Ô ciel ! dans quelle classe dois-je me ranger ?

Quoique tout sentiment de honte qui ne vient pas d'une faute commise me soit étranger, quoique je sente combien il est insensé d'en recevoir par des causes indépendantes de mon pouvoir ou de ma volonté, je ne puis me défendre de souffrir de l'idée que les autres ont de moi : cette peine me seroit insupportable, si je n'espérois qu'un jour ta générosité me mettra en état de récompenser ceux qui m'humilient malgré moi par des bienfaits dont je me croiois honorée.

Ce n'est pas que Céline ne mette tout en œuvre pour calmer mes inquiétudes à cet égard ; mais ce que je vois, ce que j'apprends des gens de ce pays me

donne en général de la défiance de leurs paroles ; leurs vertus, mon cher Aza, n'ont pas plus de réalité que leurs richesses. Les meubles que je croiois d'or, n'en ont que la superficie, leur véritable substance est de bois ; de même ce qu'ils appellent politesse cache légerement leurs défauts sous les déhors de la vertu ; mais avec un peu d'attention, on en découvre aussi aisément l'artifice que celui de leurs fausses richesses.

Je dois une partie de ces connoissances à une sorte d'écriture que l'on appelle *Livre* ; quoique je trouve encore beaucoup de difficultés à comprendre ce qu'ils contiennent, ils me sont fort utiles, j'en tire des notions, Céline m'explique ce qu'elle en sçait, & j'en compose des idées que je crois justes.

Quelques-uns de ces Livres apprennent ce que les hommes ont fait, & d'autres ce qu'ils ont pensé. Je ne puis t'exprimer, mon cher Aza, l'excellence du plaisir que je trouverois à les lire, si je les entendois mieux, ni le désir extrême que j'ai de connoître quelques-uns des hommes divins qui les composent. Je comprens qu'ils sont à l'ame ce que le Soleil est à la terre, & que je trouverois avec eux toutes les lumieres, tous les secours dont j'ai besoin, mais je ne vois nul espoir d'avoir jamais cette satisfaction. Quoique Céline lise assez souvent, elle n'est pas assez instruite pour me satisfaire ; à peine avoit-elle pensé que les Livres fussent faits par des hommes, elle en ignore les noms, & même s'ils vivent encore.

Je te porterai, mon cher Aza, tout ce que je pourrai amasser de ces merveilleux ouvrages, je te les expliquerai dans notre langue, je goûterai la suprême félicité de donner un plaisir nouveau à ce que j'aime. Hélas ! le pourrai-je jamais ?

LETTRE VINGT-UNIÉME.

Je ne manquerai plus de matiere pour t'entretenir, mon cher Aza ; on m'a fait parler à un *Cusipata*, que l'on nomme ici *Religieux*, instruit de tout, il m'a promis de ne me rien laisser ignorer. Poli comme un Grand Seigneur, sçavant comme un *Amatas*, il sçait aussi parfaitement les usages du monde que les dogmes de sa Religion, Son entretien plus utile qu'un Livre, m'a donné une satisfaction que je n'avois pas goutée depuis que mes malheurs m'ont séparée de toi.

Il venoit pour m'instruire de la Religion de France, & m'exhorter à l'embrasser.

De la façon dont il m'a parlé des vertus qu'elle prescrit, elles sont tirées de la Loi naturelle, & en vérité aussi pures que les nôtres ; mais je n'ai pas



Lettres d’une Péruvienne est au programme.

D’autres œuvres du programme
se lisent aussi sur Classiques.app.

Bac général 2027
Bac technologique 2027

Voir les œuvres du programme

classiques.app/programmes/bac-general-francais-2027

Le livre continue à la page suivante.

l'esprit assez subtil pour appercevoir le rapport que devroient avoir avec elle les mœurs & les usages de la nation, j'y trouve au contraire une inconséquence si remarquable, que ma raison refuse absolument de s'y prêter.

À l'égard de l'origine & des principes de cette Religion, ils ne m'ont pas paru plus incroyables que l'histoire de *Mancorapa*, & du marais *Tisicaca*[42] ; & la morale en est si belle que j'aurai écouté le *Cusipata* avec plus de complaisance s'il n'eut parlé avec mépris du culte sacré que nous rendons au Soleil ; toute partialité détruit la confiance. J'aurois pû appliquer à ses raisonnemens ce qu'il opposoit aux miens : mais si les loix de l'humanité défendent de frapper son semblable, parce que c'est lui faire un mal, à plus forte raison ne doit-on pas blesser son ame par le mépris de ses opinions. Je me contentai de lui expliquer mes sentimens sans contrarier les siens.

D'ailleurs un intérêt plus cher me pressoit de changer le sujet de notre entretien : je l'interrompis dès qu'il me fut possible, pour faire des questions sur l'éloignement de la ville de Paris à celle de *Cuzco*, & sur la possibilité d'en faire le trajet. Le *Cusipata* y satisfit avec bonté, & quoiqu'il me désignât la distance de ces deux villes d'une façon désespérante, quoiqu'il me fît regarder comme insurmontable la difficulté d'en faire le voyage, il me suffit de sçavoir que la chose étoit possible pour affermir mon courage, & me donner la confiance de communiquer mon dessein au bon Religieux.

Il en parut étonné, il s'efforça de me détourner d'une telle entreprise avec des mots si doux, qu'il m'attendrit moi-même sur les périls ausquels je m'exposerois ; cependant ma résolution n'en fut point ébranlée, je priai le *Cusipata* avec les plus vives instances de m'enseigner les moyens de retourner dans ma patrie. Il ne voulut entrer dans aucun détail, il me dit seulement, que Déterville, par sa haute naissance & par son mérite personnel, étant dans une grande considération, pourroit tout ce qu'il voudroit ; & qu'ayant un Oncle tout-puissant à la Cour d'Espagne, il pouvoit plus aisément que personne me procurer des nouvelles de nos malheureuses contrées.

Pour achever de me déterminer à attendre son retour, qu'il m'assura être prochain, il ajouta qu'après les obligations que j'avois à ce généreux ami, je ne pouvois avec honneur disposer de moi sans son consentement. J'en tombai d'accord, & j'écoutai avec plaisir l'éloge qu'il me fit des rares qualités qui distinguent Déterville des personnes de son rang. Le poids de la reconnoissance est bien léger, mon cher Aza, quand on ne le reçoit que des mains de la vertu.

[42] Voyez l'Histoire des Incas.

Le sçavant homme m'apprit aussi comment le hazard avoit conduit les Espagnols jusqu'à ton malheureux Empire, & que la soif de l'or étoit la seule cause de leur cruauté. Il m'expliqua ensuite de quelle façon le droit de la guerre m'avoit fait tomber entre les mains de Déterville par un combat dont il étoit sorti victorieux, après avoir pris plusieurs Vaisseaux aux Espagnols, entre lesquels étoit celui qui me portoit.

Enfin, mon cher Aza, s'il a confirmé mes malheurs, il m'a du moins tirée de la cruelle obscurité où je vivois sur tant d'événemens funestes, & ce n'est pas un petit soulagement à mes peines, j'attens le reste du retour de Déterville ; il est humain, noble, vertueux, je dois compter sur sa générosité. S'il me rend à toi, quel bienfait ! Quelle joie ! Quel bonheur !

LETTRE VINGT-DEUX.

J'avois compté, mon cher Aza, me faire un ami du sçavant *Cusipata*, mais une seconde visite qu'il m'a faite a détruit la bonne opinion que j'avois prise de lui, dans la premiere.

Si d'abord il m'avoit paru doux & sincère, cette fois je n'ai trouvé que de la rudesse & de la fausseté dans tout ce qu'il m'a dit.

L'esprit tranquille sur les intérêts de ma tendresse, je voulus satisfaire ma curiosité sur les hommes merveilleux qui font des Livres ; je commençai par m'informer du rang qu'ils tiennent dans le monde, de la vénération que l'on a pour eux ; enfin des honneurs ou des triomphes qu'on leur décerne pour tant de bienfaits qu'ils répandent dans la société.

Je ne sçai ce que le *Cusipata* trouva de plaisant dans mes questions, mais il sourit à chacune, & n'y répondit que par des discours si peu mesurés, qu'il ne me fut pas difficile de voir qu'il me trompoit.

En effet, si je l'en crois, ces hommes sans contredit au-dessus des autres, par la noblesse & l'utilité de leur travail, restent souvent sans récompense & sont obligés pour l'entretien de leur vie de vendre leurs pensées, ainsi que le peuple vend pour subsister les plus viles productions de la terre. Cela peut-il être !

La tromperie, mon cher Aza, ne me déplaît guères moins sous le masque transparent de la plaisanterie, que sous le voile épais de la séduction, celle du Religieux m'indigna, & je ne daignai pas y répondre.

Ne pouvant me satisfaire, je remis la conversation sur le projet de mon voyage, mais au lieu de m'en détourner avec la même douceur que la premiere fois, il m'opposa des raisonnemens si forts & si convainquans, que je ne trouvai

que ma tendresse pour toi qui pût les combattre, je ne balançai pas à lui en faire l'aveu.

D'abord il prit une mine gaye, & paroissant douter de la vérité de mes paroles, il ne me répondit que par des railleries, qui toutes insipides qu'elles étoient, ne laissérent pas de m'offenser ; je m'efforçai de le convaincre de la vérité, mais à mesure que les expressions de mon cœur en prouvoient les sentimens, son visage & ses paroles devinrent sévères ; il osa me dire que mon amour pour toi étoit incompatible avec la vertu, qu'il falloit renoncer à l'une ou à l'autre, enfin que je ne pouvois t'aimer sans crime.

À ces paroles insensées, la plus vive colere s'empara de mon ame, j'oubliai la modération que je m'étois prescrite, je l'accablai de reproches, je lui appris ce que je pensois de la fausseté de ses paroles, je lui protestai mille fois de t'aimer toujours, & sans attendre ses excuses, je le quittai, & je courus m'enfermer dans ma chambre, où j'étois sûre qu'il ne pourroit me suivre.

Ô mon cher Aza, que la raison de ce pays est bizarre ! Elle convient en général que la premiere des vertus est de faire du bien ; d'être fidelle à ses engagemens ; elle défend en particulier de tenir ceux que le sentiment le plus pur a formé. Elle ordonne la reconnoissance & semble prescrire l'ingratitude.

Je serois louable si je te rétablissois sur le Trône de tes Peres, je suis criminelle en te conservant un bien plus précieux que tous les Empires du monde.

On m'approuveroit si je récompensois tes bienfaits par les trésors du Perou. Dépourvue de tout, dépendante de tout, je ne posséde que ma tendresse, on veut que je te la ravisse, il faut être ingrate pour avoir de la vertu. Ah mon cher Aza ! je les trahirois toutes, si je cessois un moment de t'aimer. Fidelle à leurs Loix, je le serai à mon amour ; je ne vivrai que pour toi.

LETTRE VINGT-TROIS.

Je crois, mon cher Aza, qu'il n'y a que la joie de te voir qui pourroit l'emporter sur celle que m'a causé le retour de Déterville ; mais comme s'il ne m'étois plus permis d'en goûter sans mélange, elle a été bientôt suivie d'une tristesse qui dure encore.

Céline étoit hier matin dans ma chambre quand on vint mystérieusement l'appeller, il n'y avoit pas long-tems qu'elle m'avoit quittée, lorsqu'elle me fit dire de me rendre au Parloir ; j'y courus : Quelle fut ma surprise d'y trouver son frere avec elle !

Je ne dissimulai point le plaisir que j'eus de le voir, je lui dois de l'estime & de l'amitié ; ces sentimens sont presque des vertus, je les exprimai avec autant de vérité que je les sentois.

Je voyois mon Libérateur, le seul appui de mes espérances ; j'allois parler sans contrainte de toi, de ma tendresse, de mes desseins, ma joie alloit jusqu'au transport.

Je ne parlois pas encore François lorsque Déterville partit ; combien de choses n'avois-je pas à lui apprendre ? combien d'éclaircissemens à lui demander, combien de reconnoissances à lui témoigner ? Je voulois tout dire à la fois, je disois mal, & cependant je parlois beaucoup.

Je m'apperçus pendant ce tems-là que la tristesse qu'en entrant j'avois remarquée sur le visage de Déterville, se dissipoit & faisoit place à la joie : je m'en applaudissois, elle m'animoit à l'exciter encore. Hélas ! devois-je craindre d'en donner trop à un ami à qui je dois tout, & de qui j'attens tout ! cependant ma sincérité le jetta dans une erreur qui me coûte à présent bien des larmes.

Céline étoit sortie en même tems que j'étois entrée, peut-être sa présence auroit-elle épargné une explication si cruelle.

Déterville attentif à mes paroles, paroissoit se plaire à les entendre sans songer à m'interrompre : je ne sçais quel trouble me saisit, lorsque je voulus lui demander des instructions sur mon voyage, & lui en expliquer le motif ; mais les expressions me manquerent, je les cherchois ; il profita d'un moment de silence, & mettant un genouil en terre devant la grille à laquelle ses deux mains étoient attachées, il me dit d'une voix émue, À quel sentiment, divine Zilia, dois-je attribuer le plaisir que je vois aussi naïvement exprimé dans vos beaux yeux que dans vos discours ? Suis-je le plus heureux des hommes au moment même où ma sœur vient de me faire entendre que j'étois le plus à plaindre ? Je ne sçais, lui répondis-je, quel chagrin Céline a pû vous donner ; mais je suis bien assurée que vous n'en recevrez jamais de ma part. Cependant, répliqua-t'il, elle m'a dit que je ne devois pas espérer d'être aimé de vous. Moi ! m'écriai-je, en l'interrompant, moi je ne vous aime point !

Ah, Déterville ! comment votre sœur peut-elle me noircir d'un tel crime ? L'ingratitude me fait horreur, je me haïrois moi-même si je croiois pouvoir cesser de vous aimer.

Pendant que je prononçois ce peu de mots, il sembloit à l'avidité de ses regards qu'il vouloit lire dans mon ame.

Vous m'aimez, Zilia, me dit-il, vous m'aimez, & vous me le dites ! Je donnerois ma vie pour entendre ce charmant aveu ; je ne puis le croire, lors même que je l'entends. Zilia, ma chere Zilia, est-il bien vrai que vous m'aimez ?

ne vous trompez-vous pas vous-même ? votre ton, vos yeux, mon cœur, tout me séduit. Peut-être n'est-ce que pour me replonger plus cruellement dans le désespoir dont je sors.

Vous m'étonnez, repris-je ; d'où naît votre défiance ? Depuis que je vous connois, si je n'ai pû me faire entendre par des paroles, toutes mes actions n'ont-elles pas dû vous prouver que je vous aime ? Non, répliqua-t'il, je ne puis encore me flatter, vous ne parlez pas assez bien le François pour détruire mes justes craintes ; vous ne cherchez point à me tromper, je le sçais. Mais expliquez-moi quel sens vous attachez à ces mots adorables *Je vous aime*. Que mon sort soit décidé, que je meure à vos pieds, de douleur ou de plaisir.

Ces mots, lui dis-je, un peu intimidée par la vivacité avec laquelle il prononça ces dernieres paroles, ces mots doivent, je crois, vous faire entendre que vous m'êtes cher, que votre sort m'intéresse, que l'amitié & la reconnoissance m'attachent à vous ; ces sentimens plaisent à mon cœur, & doivent satisfaire le vôtre.

Ah, Zilia ! me répondit-il ; que vos termes s'affoiblissent, que votre ton se refroidit ! Céline m'auroit-elle dit la vérité ? N'est-ce point pour Aza que vous sentez tout ce que vous dites ? Non, lui dis-je, le sentiment que j'ai pour Aza est tout différent de ceux que j'ai pour vous, c'est ce que vous appellez l'amour..... Quelle peine cela peut-il vous faire, ajoutai-je, en le voyant pâlir, abandonner la grille, & jetter au Ciel des regards remplis de douleur, j'ai de l'amour pour Aza, parce qu'il en a pour moi, & que nous devions être unis. Il n'y a là-dedans nul rapport avec vous. Les mêmes, s'écria-t'il, que vous trouvez entre vous & lui, puisque j'ai mille fois plus d'amour qu'il n'en ressentit jamais.

Comment cela se pourroit-il, repris-je ? vous n'êtes point de ma Nation ; loin que vous m'ayez choisie pour votre épouse, le hazard seul nous a joints, & ce n'est même que d'aujourd'hui que nous pouvons librement nous communiquer nos idées. Par quelle raison auriez-vous pour moi les sentimens dont vous parlez ?

En faut-il d'autres que vos charmes & mon caractère, me répliqua-t'il, pour m'attacher à vous jusqu'à la mort ? Né tendre, paresseux, ennemi de l'artifice, les peines qu'il auroit fallu me donner pour pénétrer le cœur des femmes, & la crainte de n'y pas trouver la franchise que j'y désirois, ne m'ont laissé pour elles qu'un goût vague ou passager ; j'ai vêcu sans passion jusqu'au moment où je vous ai vûe ; votre beauté me frappa, mais son impression auroit peut-être été aussi légère que celle de beaucoup d'autres, si la douceur & la naïveté de votre caractère ne m'avoient présenté l'objet que mon imagination m'avoit si souvent composé. Vous sçavez, Zilia, si je l'ai respecté cet objet

de mon adoration ? Que ne m'en a-t'il pas couté pour résister aux occasions séduisantes que m'offroit la familiarité d'une longue navigation. Combien de fois votre innocence vous auroit-elle livrée à mes transports, si je les eusse écoutés ? Mais loin de vous offenser, j'ai poussé la discrétion jusqu'au silence ; j'ai même exigé de ma sœur qu'elle ne vous parleroit pas de mon amour ; je n'ai rien voulu devoir qu'à vous-même. Ah, Zilia ! si vous n'êtes point touchée d'un respect si tendre, je vous fuirai ; mais je le sens, ma mort sera le prix du sacrifice.

Votre mort ! m'écriai-je, pénétrée de la douleur sincère dont je le voyois accablé, hélas ! quel sacrifice ! Je ne sçais si celui de ma vie ne me seroit pas moins affreux.

Eh bien, Zilia, me dit-il, si ma vie vous est chere, ordonnez donc que je vive ? Que faut-il faire ? lui dis-je. M'aimer, répondit-il, comme vous aimiez Aza. Je l'aime toujours de même, lui répliquai-je, & je l'aimerai jusqu'à la mort : je ne sçais, ajoutai-je, si vos Loix vous permettent d'aimer deux objets de la même maniere, mais nos usages & mon cœur me le défendent. Contentez-vous des sentimens que je vous promets, je ne puis en avoir d'autres, la vérité m'est chère, je vous la dis sans détour.

De quel sang froid vous m'assassinez, s'écria-t'il ! Ah Zilia ! que je vous aime, puisque j'adore jusqu'à votre cruelle franchise. Eh bien, continua-t'il après avoir gardé quelques momens le silence, mon amour surpassera votre cruauté. Votre bonheur m'est plus cher que le mien. Parlez-moi avec cette sincérité qui me déchire sans ménagement. Quelle est votre espérance sur l'amour que vous conservez pour Aza ?

Hélas ! lui dis-je, je n'en ai qu'en vous seul. Je lui expliquai ensuite comment j'avois appris que la communication aux Indes n'étoit pas impossible ; je lui dis que je m'étois flattée qu'il me procureroit les moyens d'y retourner, ou tout au moins, qu'il auroit assez de bonté pour faire passer jusqu'à toi des nœuds qui t'instruiroient de mon sort, & pour m'en faire avoir les réponses, afin qu'instruite de ta destinée, elle serve de régle à la mienne.

Je vais prendre, me dit-il, avec un sang froid affecté, les mesures nécessaires pour découvrir le sort de votre Amant, vous serez satisfaite à cet égard ; cependant vous vous flatteriez en vain de revoir l'heureux Aza, des obstacles invincibles vous séparent.

Ces mots, mon cher Aza, furent un coup mortel pour mon cœur, mes larmes coulerent en abondance, elles m'empêcherent long-tems de répondre à Déterville, qui de son côté gardoit un morne silence. Eh bien, lui dis-je enfin, je ne le verrai plus, mais je n'en vivrai pas moins pour lui : si votre

amitié est assez généreuse pour nous procurer quelque correspondance, cette satisfaction suffira pour me rendre la vie moins insupportable, & je mourrai contente, pourvû que vous me promettiez de lui faire sçavoir que je suis morte en l'aimant.

Ah ! c'en est trop, s'écria-t'il, en se levant brusquement : oui, s'il est possible. Je serai le seul malheureux. Vous connoîtrez ce cœur que vous dédaignez ; vous verrez de quels efforts est capable un amour tel que le mien, & je vous forcerai au moins à me plaindre. En disant ces mots, il sortit & me laissa dans un état que je ne comprends pas encore ; j'étois demeurée debout, les yeux attachés sur la porte par où Déterville venoit de sortir, abîmée dans une confusion de pensées que je ne cherchois pas même à démêler : j'y serois restée long-tems, si Céline ne fût entrée dans le Parloir.

Elle me demanda vivement pourquoi Déterville étoit sorti si-tôt. Je ne lui cachai pas ce qui s'étoit passé entre nous. D'abord elle s'affligea de ce qu'elle appelloit le malheur de son frere. Ensuite tournant sa douleur en colere, elle m'accabla des plus durs reproches, sans que j'osasse y opposer un seul mot. Qu'aurois-je pû lui dire ? mon trouble me laissoit à peine la liberté de penser ; je sortis, elle ne me suivit point. Retirée dans ma chambre, j'y suis restée un jour sans oser paroître, sans avoir eu de nouvelles de personne, & dans un désordre d'esprit qui ne me permettoit pas même de t'écrire.

La colere de Céline, le désespoir de son frere, ses dernieres paroles ausquelles je voulois, & ausquelles je n'osai donner un sens favorable, livrerent mon ame tour à tour aux plus cruelles inquiétudes.

J'ai cru enfin que le seul moyen de les adoucir étoit de te les peindre, de t'en faire part, de chercher dans ta tendresse les conseils dont j'ai besoin ; cette erreur m'a soutenue pendant que j'écrivois, mais qu'elle a peu duré ! Ma lettre est finie, & les caracteres n'en sont tracés que pour moi.

Tu ignores ce que je souffre, tu ne sçais pas même si j'existe, si je t'aime. Aza, mon cher Aza, ne le sçauras-tu jamais !

LETTRE VINGT-QUATRE.

Je pourrois encore appeller une absence le tems qui s'est écoulé, mon cher Aza, depuis la derniere fois que je t'ai écrit.

Quelques jours après l'entretien que j'eus avec Déterville, je tombai dans une maladie, que l'on nomme la *fiévre*. Si, comme je le crois, elle a été causée par les passions douloureuses qui m'agiterent alors, je ne doute pas qu'elle

n'ait été prolongée par les tristes réflexions dont je suis occupée, & par le regret d'avoir perdu l'amitié de Céline.

Quoiqu'elle ait paru s'intéresser à ma maladie, qu'elle m'ait rendu tous les soins qui dépendoient d'elle, c'étoit d'un air si froid, elle a eu si peu de ménagement pour mon ame, que je ne puis douter de l'altération de ses sentimens. L'extrême amitié qu'elle a pour son frere l'indispose contre moi, elle me reproche sans cesse de le rendre malheureux ; la honte de paroître ingrate m'intimide, les bontés affectées de Céline me gênent, mon embarras la contraint, la douceur & l'agrément sont bannis de notre commerce.

Malgré tant de contrariété & de peine de la part du frere & de la sœur, je ne suis pas insensible aux événemens qui changent leurs destinées.

La mere de Déterville est morte. Cette mere dénaturée n'a point démenti son caractère, elle a donné tout son bien à son fils aîné. On espére que les gens de Loi empêcheront l'effet de cette injustice. Déterville désintéressé par lui-même, se donne des peines infinies pour tirer Céline de l'oppression. Il semble que son malheur redouble son amitié pour elle ; outre qu'il vient la voir tous les jours, il lui écrit soir & matin ; ses Lettres sont remplies de plaintes si tendres contre moi, d'inquiétudes si vives sur ma santé, que quoique Céline affecte, en me les lisant, de ne vouloir que m'instruire du progrès de leurs affaires, je démêle aisément son véritable motif.

Je ne doute pas que Déterville ne les écrive, afin qu'elles me soient lûes ; néanmoins je suis persuadée qu'il s'en abstiendroit, s'il étoit instruit des reproches dont cette lecture est suivie. Ils font leur impression sur mon cœur. La tristesse me consume.

Jusqu'ici, au milieu des orages, je jouissois de la foible satisfaction de vivre en paix avec moi-même : aucune tache ne souilloit la pureté de mon ame, aucun remords ne la troubloit ; à présent je ne puis penser, sans une sorte de mépris pour moi-même, que je rends malheureuses deux personnes ausquelles je dois la vie ; que je trouble le repos dont elles jouiroient sans moi, que je leur fais tout le mal qui est en mon pouvoir, & cependant je ne puis ni ne veux cesser d'être criminelle. Ma tendresse pour toi triomphe de mes remords. Aza, que je t'aime !

LETTRE VINGT-CINQ.

Que la prudence est quelquefois nuisible, mon cher Aza ! j'ai resisté long-tems aux pressantes instances que Déterville m'a fait faire de lui accorder un moment d'entretien. Hélas ! je fuyois mon bonheur. Enfin, moins par complai-

sance que par lassitude de disputer avec Céline, je me suis laissée conduire au Parloir. À la vûe du changement affreux qui rend Déterville presque méconnoissable, je suis restée interdite, je me répentois déja de ma démarche, j'attendois, en tremblant, les reproches qu'il me paroissoit en droit de me faire. Pouvois-je deviner qu'il alloit combler mon ame de plaisir ?

Pardonnez-moi, Zilia, m'a-t'il dit, la violence que je vous fais ; je ne vous aurois pas obligée à me voir, si je ne vous apportois autant de joie que vous me causez de douleurs. Est-ce trop exiger, qu'un moment de votre vûe, pour récompense du cruel sacrifice que je vous fais ? Et sans me donner le tems de répondre, Voici, continua-t'il, une Lettre de ce parent dont on vous a parlé : en vous apprenant le sort d'Aza, elle vous prouvera mieux que tous mes sermens, quel est l'excès de mon amour, & tout de suite il me fit la lecture de cette Lettre. Ah ! mon cher Aza, ai-je pû l'entendre sans mourir de joie ? Elle m'apprend que tes jours sont conservés, que tu es libre, que tu vis sans péril à la Cour d'Espagne. Quel bonheur inespéré !

Cette admirable Lettre est écrite par un homme qui te connoît, qui te voit, qui te parle ; peut-être tes regards ont-ils été attachés un moment sur ce précieux papier ? Je ne pouvois en arracher les miens ; je n'ai retenu qu'à peine des cris de joie prêts à m'échapper ; les larmes de l'amour inondoient mon visage.

Si j'avois suivi les mouvemens de mon cœur, cent fois j'aurois interrompu Déterville pour lui dire tout ce que la reconnoissance m'inspiroit ; mais je n'oubliois point que mon bonheur devoit augmenter ses peines ; je lui cachai mes transports, il ne vit que mes larmes.

Eh bien, Zilia, me dit-il, après avoir cessé de lire, j'ai tenu ma parole, vous êtes instruite du sort d'Aza ; si ce n'est point assez, que faut-il faire de plus ? Ordonnez sans contrainte, il n'est rien que vous ne soyez en droit d'exiger de mon amour, pourvu qu'il contribue à votre bonheur.

Quoique je dusse m'attendre à cet excès de bonté, elle me surprit & me toucha.

Je fus quelques momens embarassée de ma réponse, je craignois d'irriter la douleur d'un homme si généreux. Je cherchois des termes qui exprimassent la vérité de mon cœur sans offenser la sensibilité du sien, je ne les trouvois pas, il falloit parler.

Mon bonheur, lui dis-je, ne sera jamais sans mélange, puisque je ne puis concilier les devoirs de l'amour avec ceux de l'amitié ; je voudrois regagner la vôtre & celle de Céline, je voudrois ne vous point quitter, admirer sans cesse vos vertus, payer tous les jours de ma vie le tribut de reconnoissance

que je dois à vos bontés. Je sens qu'en m'éloignant de deux personnes si cheres, j'emporterai des regrets éternels. Mais..... Quoi ! Zilia, s'écria-t'il, vous voulez nous quitter ! Ah ! je n'étois point préparé à cette funeste résolution, je manque de courage pour la soutenir. J'en avois assez pour vous voir ici dans les bras de mon Rival. L'effort de ma raison, la délicatesse de mon amour m'avoient affermi contre ce coup mortel ; je l'aurois préparé moi-même, mais je ne puis me séparer de vous, je ne puis renoncer à vous voir ; non, vous ne partirez point, continua-t'il avec emportement, n'y comptez pas, vous abusez de ma tendresse, vous déchirez sans pitié un cœur perdu d'amour. Zilia, cruelle Zilia, voyez mon désespoir, c'est votre ouvrage. Hélas ! de quel prix payez-vous l'amour le plus pur !

C'est vous, lui dis-je, effrayée de sa résolution, c'est vous que je devrois accuser. Vous flétrissez mon ame en la forçant d'être ingrate ; vous désolez mon cœur par une sensibilité infructueuse. Au nom de l'amitié, ne ternissez pas une générosité sans exemple par un désespoir qui seroit l'amertume de ma vie sans vous rendre heureux. Ne condamnez point en moi le même sentiment que vous ne pouvez surmonter, ne me forcez pas à me plaindre de vous, laissez-moi chérir votre nom, le porter au bout du monde, & le faire révérer à des peuples adorateurs de la vertu.

Je ne sçais comment je prononçai ces paroles, mais Déterville fixant ses yeux sur moi, sembloit ne me point regarder ; renfermé en lui-même, il demeura long-tems dans une profonde méditation ; de mon côté je n'osois l'interrompre : nous observions un égal silence, quand il reprit la parole & me dit avec une espéce de tranquillité : Oui, Zilia, je connois, je sens toute mon injustice, mais renonce-t'on de sang froid à la vûe de tant de charmes ! Vous le voulez, vous serez obéie. Quel sacrifice, ô ciel ! Mes tristes jours s'écouleront, finiront sans vous voir. Au moins si la mort.... N'en parlons plus, ajouta-t'il en s'interrompant ; ma foiblesse me trahiroit, donnez-moi deux jours pour m'assurer de moi-même, je reviendrai vous voir, il est nécessaire que nous prenions ensemble des mesures pour votre voyage. Adieu, Zilia. Puisse l'heureux Aza, sentir tout son bonheur ! En même-tems il sortit.

Je te l'avoue, mon cher Aza, quoique Déterville me soit cher, quoique je fusse pénétrée de sa douleur, j'avois trop d'impatience de jouir en paix de ma félicité, pour n'être pas bien-aise qu'il se retirât.

Qu'il est doux, après tant de peines, de s'abandonner à la joie ! Je passai le reste de la journée dans les plus tendres ravissemens. Je ne t'écrivis point, une Lettre étoit trop peu pour mon cœur, elle m'auroit rappellée ton absence. Je te voyois, je te parlois, cher Aza ! Que manqueroit-il à mon bonheur, si tu



Classiques.app retient la ligne où vous vous arrêtez.

Commencez sur l'ordinateur, continuez sur le téléphone, à la même ligne. Il suffit d'un compte.

Reprendre ici, en ligne

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne

Le livre continue à la page suivante.

avois joint à la précieuse Lettre que j'ai reçue quelques gages de ta tendresse ! Pourquoi ne l'as-tu pas fait ? On t'a parlé de moi, tu es instruit de mon sort, & rien ne me parle de ton amour. Mais puis-je douter de ton cœur ? Le mien m'en répond. Tu m'aimes, ta joie est égale à la mienne, tu brûles des mêmes feux, la même impatience te dévore ; que la crainte s'éloigne de mon ame, que la joie y domine sans mélange. Cependant tu as embrassé la Religion de ce peuple féroce. Quelle est-elle ? Exige-t'elle que tu renonce à ma tendresse, comme celle de France voudroit que je renonçasse à la tienne ; non tu l'aurois rejettée.

Quoiqu'il en soit, mon cœur est sous tes Loix ; soumise à tes lumieres, j'adopterai aveuglement tout ce qui pourra nous rendre inséparables. Que puis-je craindre ! bien-tôt réunie à mon bien, à mon être, à mon tout, je ne penserai plus que par toi, je ne vivrai que pour t'aimer.

LETTRE VINGT-SIX.

C'est ici, mon cher Aza, que je te reverrai ; mon bonheur s'accroît chaque jour par ses propres circonstances. Je sors de l'entrevûe que Déterville m'avoit assignée ; quelque plaisir que je me sois fait de surmonter les difficultés du voyage, de te prévenir, de courir au-devant de tes pas, je le sacrifie sans regret au bonheur de te voir plûtôt.

Déterville m'a prouvé avec tant d'évidence que tu peux être ici en moins de tems qu'il ne m'en faudroit pour aller en Espagne, que quoiqu'il m'ait généreusement laissé le choix, je n'ai pas balancé à t'attendre, le tems est trop cher pour le prodiguer sans nécessité.

Peut-être avant de me déterminer, aurois-je examiné cet avantage avec plus de soin, si je n'eusse tiré des éclaircissemens sur mon voyage, qui m'ont décidée en secret, sur le parti que je prends, & ce secret je ne puis le confier qu'à toi.

Je me suis souvenue que pendant la longue route qui m'a conduite à Paris, Déterville donnoit des piéces d'argent & quelquefois d'or dans tous les endroits où nous nous arrêtions. J'ai voulu sçavoir si c'étoit par obligation, ou par simple libéralité. J'ai appris qu'en France, non-seulement on fait payer la nourriture aux voyageurs, mais encore le repos[43]. Hélas ! je n'ai pas la moindre partie de ce qui seroit nécessaire pour contenter l'avidité de ce peuple intéressé ; il faudroit le recevoir des mains de Déterville. Mais pourrois-je me

[43] Les Incas avoient établi sur les chemins de grandes maisons où l'on recevoit les Voyageurs sans aucuns frais,

résoudre à contracter volontairement un genre d'obligation, dont la honte va presque jusqu'à l'ignominie ! Je ne le puis, mon cher Aza, cette raison seule m'auroit déterminée à demeurer ici ; le plaisir de te voir plus promptement n'a fait que confirmer ma résolution.

Déterville a écrit devant moi au Ministre d'Espagne. Il le presse de te faire partir, avec une générosité qui me pénétre de reconnoissance & d'admiration.

Quels doux momens j'ai passé, pendant que Déterville écrivoit ! Quel plaisir d'être occupée des arrangemens de ton voyage, de voir les aprêts de mon bonheur, de n'en plus douter !

Si d'abord il m'en a coûté pour renoncer au dessein que j'avois de te prévenir, je l'avoue, mon cher Aza, j'y trouve à présent mille sources de plaisirs, que je n'y avois pas apperçues.

Plusieurs circonstances, qui ne me paroissoient d'aucune valeur pour avancer ou retarder mon départ, me deviennent intéressantes & agréables. Je suivois aveuglement le penchant de mon cœur, j'oubliois que j'allois te chercher au milieu de ces barbares Espagnols dont la seule idée me saisit d'horreur ; je trouve une satisfaction infinie dans la certitude de ne les revoir jamais : la voix de l'amour éteignoit celle de l'amitié. Je goûte sans remords la douceur de les réunir. D'un autre côté, Déterville m'a assuré qu'il nous étoit à jamais impossible de revoir la ville du Soleil. Après le séjour de notre patrie, en est-il un plus agréable que celui de la France ? Il te plaira, mon cher Aza, quoique la sincerité en soit bannie ; on y trouve tant d'agrémens, qu'ils font oublier les dangers de la société.

Après ce que je t'ai dit de l'or, il n'est pas nécessaire de t'avertir d'en apporter, tu n'as que faire d'autre mérite ; la moindre partie de tes trésors suffit pour te faire admirer & confondre l'orgueil des magnifiques indigens de ce Royaume ; tes vertus & tes sentimens ne seront estimés que de Déterville & de moi ; il m'a promis de te faire rendre mes nœuds & mes Lettres ; il m'a assurée que tu trouverois des Interprêtes pour t'expliquer les dernières. On vient me demander le paquet, il faut que je te quitte : adieu, cher espoir de ma vie ; je continuerai à t'écrire : si je ne puis te faire passer mes Lettres, je te les garderai.

Comment supporterois-je la longueur de ton voyage, si je me privois du seul moyen que j'ai de m'entretenir de ma joie, de mes transports, de mon bonheur !

LETTRE VINGT-SEPT.

Depuis que je sçais mes Lettres en chemin, mon cher Aza, je jouis d'une tranquillité que je ne connoissois plus. Je pense sans cesse au plaisir que tu auras à les recevoir, je vois tes transports, je les partage, mon ame ne reçoit de toute part que des idées agréables, & pour comble de joie, la paix est rétablie dans notre petite société.

Les Juges ont rendu à Céline les biens dont sa mere l'avoit privée. Elle voit son amant tous les jours, son mariage n'est retardé que par les aprêts qui y sont nécessaires. Au comble de ses vœux, elle ne pense plus à me quereller, & je lui en ai autant d'obligation que si je devois à son amitié les bontés qu'elle recommence à me témoigner. Quel qu'en soit le motif, nous sommes toujours redevables à ceux qui nous font éprouver un sentiment doux.

Ce matin elle m'en a fait sentir tout le prix, par une complaisance qui m'a fait passer d'un trouble fâcheux à une tranquillité agréable.

On lui a apporté une quantité prodigieuse d'étoffes, d'habits, de bijoux de toutes espéces ; elle est accourue dans ma chambre, m'a emmenée dans la sienne, & après m'avoir consultée sur les différentes beautés de tant d'ajustemens, elle a fait elle-même un tas de ce qui avoit le plus attiré mon attention, & d'un air empressé elle commandoit déja à nos *Chinas* de le porter chez moi, quand je m'y suis opposée de toutes mes forces. Mes instances n'ont d'abord servi qu'à la divertir ; mais voyant que son obstination augmentoit avec mes refus, je n'ai pu dissimuler davantage mon ressentiment.

Pourquoi, lui ai-je dit les yeux baignés de larmes, pourquoi voulez-vous m'humilier plus que je ne le suis ? Je vous dois la vie, & tout ce que j'ai, c'est plus qu'il n'en faut pour ne point oublier mes malheurs. Je sçais que selon vos Loix, quand les bienfaits ne sont d'aucune utilité à ceux qui les reçoivent, la honte en est effacée. Attendez-donc que je n'en aye plus aucun besoin pour exercer votre générosité. Ce n'est pas sans répugnance, ajoutai-je d'un ton plus modéré, que je me conforme à des sentimens si peu naturels. Nos usages sont plus humains, celui qui reçoit s'honore autant que celui qui donne, vous m'avez appris à penser autrement, n'étoit-ce donc que pour me faire des outrages ?

Cette aimable amie plus touchée de mes larmes qu'irritée de mes reproches, m'a répondu d'un ton d'amitié, nous sommes bien éloignés mon frere & moi, ma chere Zilia, de vouloir blesser votre délicatesse, il nous siéroit mal de faire les magnifiques avec vous, vous le connoîtrez dans peu ; je voulois seulement que vous partageassiez avec moi les présens d'un frere généreux ; c'étoit le

plus sûr moyen de lui en marquer ma reconnoissance : l'usage dans le cas où je suis, m'autorisoit à vous les offrir ; mais puisque vous en êtes offensée, je ne vous en parlerai plus. Vous me le promettez donc ? lui ai-je dit. Oui, m'a-t'elle répondu en sousriant, mais permettez-moi d'écrire un mot à Déterville.

Je l'ai laissé faire, & la gayeté s'est rétablie entre nous, nous avons recommencé à examiner ses parures plus en détail, jusqu'au tems où on l'a demandée au Parloir : elle vouloit m'y mener ; mais, mon cher Aza, est-il pour moi quelques amusemens comparables à celui de t'écrire ! Loin d'en chercher d'autre, j'appréhende ceux que le mariage de Céline me prépare.

Elle prétend que je quitte la Maison Religieuse, pour demeurer dans la sienne quand elle sera mariée ; mais si j'en suis crue..... Aza, mon cher Aza, par quelle agréable surprise ma Lettre fut-elle hier interrompue ? hélas ! je croiois avoir perdu pour jamais ces précieux monumens de notre ancienne splendeur, je n'y comptois plus, je n'y pensois même pas, j'en suis environnée, je les vois, je les touche, & j'en crois à peine mes yeux & mes mains.

Au moment où je t'écrivois, je vis entrer Céline suivie de quatre hommes accablés sous le poids de gros coffres qu'ils portoient ; ils les poserent à terre & se retirerent ; je pensai que ce pouvoit être de nouveaux dons de Déterville. Je murmurois déja en secret, lorsque Céline me dit, en me présentant des clefs : ouvrez, Zilia, ouvrez sans vous effaroucher, c'est de la part d'Aza. Je le crus. À ton nom est-il rien qui puisse arrêter mon empressement. J'ouvris avec précipitation, & ma surprise confirma mon erreur, en reconnoissant tout ce qui s'offrit à ma vûe pour des ornemens du Temple du Soleil.

Un sentiment confus, mêlé de tristesse & de joie, de plaisir & de regret, remplit tout mon cœur. Je me prosternai devant ces restes sacrés de notre culte & de nos Autels ; je les couvris de respectueux baisers, je les arrosai de mes larmes, je ne pouvois m'en arracher, j'avois oublié jusqu'à la présence de Céline ; elle me tira de mon yvresse, en me donnant une Lettre qu'elle me pria de lire.

Toujours remplie de mon erreur, je la crus de toi, mes transports redoublerent ; mais quoique je la déchifrasse avec peine, je connus bien-tôt qu'elle étoit de Déterville.

Il me sera plus aisé, mon cher Aza, de te la copier, que de t'en expliquer le sens.

Billet de Déterville.

« Ces trésors sont à vous, belle Zilia, puisque je les ai trouvés sur le Vaisseau qui vous portoit. Quelques discussions arrivées entre les gens de l'Équipage m'ont empêché jusqu'ici d'en disposer librement. Je voulois vous les présenter

moi-même, mais les inquiétudes que vous avez témoignées ce matin à ma sœur, ne me laissent plus le choix du moment. Je ne sçaurois trop tôt dissiper vos craintes, je préférerai toute ma vie votre satisfaction à la mienne. »

Je l'avoue en rougissant, mon cher Aza, je sentis moins alors la générosité de Déterville, que le plaisir de lui donner des preuves de la mienne.

Je mis promptement à part un vase, que le hazard plus que la cupidité a fait tomber dans les mains des Espagnols. C'est le même, mon cœur l'a reconnu, que tes lévres toucherent le jour où tu voulus bien goûter du *Aca*[44] préparé de ma main. Plus riche de ce trésor que de tous ceux qu'on me rendoit, j'appellai les gens qui les avoient apportés ; je voulois les leur faire reprendre pour les renvoyer à Déterville ; mais Céline s'opposa à mon dessein.

Que vous êtes injuste, Zilia, me dit-elle ! Quoi ! vous voulez faire accepter des richesses immenses à mon frere, vous que l'offre d'une bagatelle offense ; rappellez votre équité si vous voulez en inspirer aux autres.

Ces paroles me frapperent. Je craignis qu'il n'y eut dans mon action plus d'orgueil & de vengeance que de générosité. Que les vices sont près des vertus ! J'avouai ma faute, j'en demandai pardon à Céline ; mais je souffrois trop de la contrainte qu'elle vouloit m'imposer pour n'y pas chercher de l'adoucissement. Ne me punissez pas autant que je le mérite, lui dis-je d'un air timide, ne dédaignez pas quelques modèles du travail de nos malheureuses contrées ; vous n'en avez aucun besoin, ma priere ne doit point vous offenser.

Tandis que je parlois, je remarquai que Céline regardoit attentivement deux Arbustes d'or chargés d'oiseaux & d'insectes d'un travail excellent ; je me hâtai de les lui présenter avec une petite corbeille d'argent, que je remplis de Coquillages de Poissons & de fleurs les mieux imitées : elle les accepta avec une bonté qui me ravit.

Je choisis ensuite plusieurs Idoles des nations vaincues[45] par tes ancêtres, & une petite Statue[46] qui représentoit une Vierge du Soleil, j'y joignis un Tigre, un Lion & d'autres Animaux courageux, & je la priai de les envoyer à Déterville. Écrivez-lui donc, me dit-elle, en souriant, sans une Lettre de votre part, les présens seroient mal reçus.

J'étois trop satisfaite pour rien refuser, j'écrivis tout ce que me dicta ma reconnoissance, & lorsque Céline fut sortie, je distribuai des petits présens à

[44] Boisson des Indiens.

[45] Les Incas faisoient déposer dans le Temple du Soleil les Idoles des peuples qu'ils soumettoient, après leur avoir fait accepter le culte du Soleil. Ils en avoient eux-mêmes, puisque l'Inca *Huayna* consulta l'Idole de Rimace. *Histoire des Incas Tom.* 1. *pag.* 350.

[46] Les Incas ornoient leurs maisons de Statues d'or de toute grandeur, & même de gigantesques.

sa *China*, & à la mienne, j'en mis à part pour mon Maître à écrire. Je goûtai enfin le délicieux plaisir de donner.

Ce n'a pas été sans choix, mon cher Aza ; tout ce qui vient de toi, tout ce qui a des rapports intimes avec ton souvenir, n'est point sorti de mes mains.

La chaise d'or[47] que l'on conservoit dans le Temple pour le jour des visites du *Capa-Inca* ton auguste Pere, placée d'un côté de ma chambre en forme de trône, me représente ta grandeur & la majesté de ton rang. La grande figure du Soleil, que je vis moi-même arracher du Temple par les perfides Espagnols, suspendue au-dessus, excite ma vénération, je me prosterne devant elle, mon esprit l'adore, & mon cœur est tout à toi. Les deux Palmiers que tu donnas au Soleil pour offrande & pour gage de la foi que tu m'avois jurée, placés aux deux côtés du trône, me rappellent sans cesse tes tendres sermens.

Des fleurs[48], des oiseaux répandus avec simétrie dans tous les coins de ma chambre, forment en racourci l'image de ces magnifiques jardins, où je me suis si souvent entretenue de ton idée. Mes yeux satisfaits ne s'arrêtent nulle part sans me rappeller ton amour, ma joie, mon bonheur, enfin tout ce qui fera jamais la vie de ma vie.
Fin de la premiere Partie.

[47] Les Incas ne s'assoyent que sur des siéges d'or massif.

[48] On a déja dit que les jardins du Temple & ceux des Maisons Royales étoient remplis de toutes sortes d'imitations en or & en argent. Les Peruviens imitoient jusqu'à l'herbe appellée *Mays*, dont ils faisoient des champs tout entiers.

Seconde Partie

LETTRE VINGT-HUIT.

Je n'ai pû résister, mon cher Aza, aux instances de Céline ; il a fallu la suivre, & nous sommes depuis deux jours à sa Maison de Campagne, où son mariage fut célébré en arrivant.

Avec quelle violence & quels regrets, ne me suis-je pas arrachée à ma solitude ! À peine ai-je eu le tems de jouir de la vûe des ornemens précieux qui me la rendoient si chere, que j'ai été forcée de les abandonner ; & pour combien de tems ? Je l'ignore.

La joie & les plaisirs dont tout le monde paroît être enyvré, me rappellent avec plus de regret les jours paisibles que je passois à t'écrire, ou du moins à penser à toi : Cependant je ne vis jamais des objets si nouveaux pour moi, si merveilleux, & si propres à me distraire : & avec l'usage passable que j'ai à présent de la langue du pays, je pourrois tirer des éclaircissemens aussi amusans qu'utiles, sur tout ce qui se passe sous mes yeux, si le bruit & le tumulte laissoit à quelqu'un assez de sang froid pour répondre à mes questions ; mais jusqu'ici je n'ai trouvé personne qui en eût la complaisance ; & je ne suis guère moins embarrassée que je l'étois en arrivant en France.

La parure des hommes & des femmes est si brillante, si chargée d'ornemens inutiles : les uns & les autres prononcent si rapidement ce qu'ils disent, que mon attention à les écouter, m'empêche de les voir ; & celle que j'employe à les regarder, m'empêche de les entendre. Je reste dans une espéce de stupidité qui fourniroit sans doute beaucoup à leur plaisanterie, s'ils avoient le loisir de s'en appercevoir ; mais ils sont si occupés d'eux-mêmes, que mon étonnement leur échappe. Il n'est que trop fondé, mon cher Aza, je vois ici des prodiges, dont les ressorts sont impénétrables à mon imagination.

Je ne te parlerai pas de la beauté de cette maison, presque aussi grande qu'une ville ; ornée comme un Temple, & remplie d'un grand nombre de bagatelles agréables, dont je vois faire si peu d'usage que je ne puis me défendre de penser que les François ont choisi le superflu pour l'objet de leur culte : on lui consacre les Arts, qui sont ici tant au-dessus de la nature : ils semblent ne vouloir que l'imiter, ils la surpassent ; & la maniere dont ils font usage de ses productions paroît souvent supérieure à la sienne. Ils rassemblent dans les jardins, & presque dans un point de vûe les beautés qu'elle distribue avec

économie sur la surface de la terre, & les élémens soumis semblent n'apporter d'obstacle à leurs entreprises, que pour rendre leurs triomphes plus éclatans.

On voit la terre étonnée, nourrir, & élever dans son sein les plantes des climats les plus éloignés, sans besoin, sans nécessités apparentes, que celles d'obéïr aux Arts & d'orner l'Idole du superflu. L'eau si facile à diviser, qui semble n'avoir de consistance que par les vaisseaux qui la contiennent, & dont la direction naturelle est de suivre toutes sortes de pentes, se trouve forcée ici à s'élancer rapidement dans les airs, sans guide, sans soutien, par sa propre force, & sans autre utilité que le plaisir des yeux.

Le feu, mon cher Aza, le feu, ce terrible élément, je l'ai vû rénonçant à son pouvoir déstructeur, dirigé docilement par une puissance supérieure, prendre toutes les formes qu'on lui préscrit ; tantôt dessinant un vaste tableau de lumiere sur un Ciel obscurci par l'absence du Soleil, & tantôt nous montrant cet Astre Divin descendu sur la terre avec ses feux, son activité, sa lumiere éblouissante ; enfin dans un éclat qui trompe les yeux & le jugement. Quel art, mon cher Aza ! Quels hommes ! Quel génie ! J'oublie tout ce que j'ai entendu, tout ce que j'ai vû de leur petitesse ; je retombe malgré moi dans mon ancienne admiration.

LETTRE VINGT-NEUF.

Ce n'est pas sans un véritable regret, mon cher Aza, que je passe de l'admiration du génie des François au mépris de l'usage qu'ils en font. Je me plaisois de bonne foi à estimer cette Nation charmante, mais je ne puis me réfuser à l'évidence de ses défauts.

Le tumulte s'est enfin appaisé, j'ai pû faire des questions ; on m'a répondu ; il n'en faut pas davantage ici pour être instruite au-delà même de ce qu'on veut sçavoir. C'est avec une bonne foi & une legereté hors de toute croyance, que les François dévoilent les secrets de la perversité de leurs mœurs. Pour peu qu'on les interroge il ne faut ni finesse, ni pénétration pour demêler, que leur goût effrené pour le superflu a corrompu leur raison, leur cœur, & leur esprit ; qu'il a établi des richesses chimeriques sur les ruines du nécessaire ; qu'il a substitué une politesse superficielle aux bonnes mœurs, & qu'il remplace le bon sens & la raison, par le faux brillant de l'esprit.

La vanité dominante des François, est celle de paroître opulens. Le Génie, les Arts, & peut-être les Sciences, tout se rapporte au faste ; tout concourt à la ruine des fortunes, & comme si la fécondité de leur génie, ne suffisoit pas pour en multiplier les objets, je sçais d'eux-mêmes, qu'au mépris des biens solides

& agréables, que la France produit en abondance, ils tirent, à grand frais, de toutes les parties du Monde, les Meubles fragiles & sans usage, qui sont l'ornement de leurs Maisons ; les parures éblouissantes dont ils sont couverts, & jusqu'aux mêts & aux liqueurs, qui composent leurs répas.

Peut-être, mon cher Aza, ne trouverai-je rien de condamnable dans l'excès de ces superfluités, si les François avoient des trésors pour y satisfaire, ou qu'ils n'employassent à contenter leur goût, que ce qui leur resteroit après avoir établi leurs Maisons sur une aisance honnête.

Nos Loix, les plus sages qui ayent été données aux hommes, permettent de certaines décorations dans chaque état qui caractèrisent la naissance ou les richesses, & qu'à la rigueur on pourroit nommer du superflu ; aussi n'est-ce que celui qui naît du deréglement de l'imagination, celui qu'on ne peut soutenir sans manquer à l'humanité & à la justice, qui me paroît un crime ; en un mot, c'est celui dont les François sont idolâtres, & auquel ils sacrifient leur repos & leur honneur.

Il n'y a parmi eux qu'une classe de Citoyens en état de porter le culte de l'Idole à son plus haut dégré de splendeur, sans manquer au devoir du nécessaire. Les Grands ont voulu les imiter, mais ils ne sont que les martyrs de cette Religion. Quelle peine ! Quel embarras ! Quel travail, pour soutenir leur dépense au-delà de leurs revenus ! Il y a peu de Seigneurs qui ne mettent en usage plus d'industrie, de finesse & de supercherie pour se distinguer par de frivoles sumptuosités, que leurs ancêtres n'ont employé de prudence, de valeur, & de talens utiles à l'État pour illustrer leur propre nom. Et ne crois pas que je t'en impose, mon cher Aza, j'entends tous les jours avec indignation des jeunes gens se disputer entr'eux la gloire d'avoir mis le plus de subtilité & d'adresse, dans les manœuvres qu'ils employent pour tirer les superfluités dont ils se parent, des mains de ceux qui ne travaillent que pour ne pas manquer du nécessaire.

Quels mépris de tels hommes ne m'inspireroient-ils pas pour toute la Nation, si je ne sçavois d'ailleurs que les François pêchent plus communement faute d'avoir une idée juste des choses, que faute de droiture : leur legereté exclut presque toujours le raisonnement. Parmi eux rien n'est grave, rien n'a de poids ; peut-être aucun n'a jamais reflechi sur les conséquences deshonorantes de sa conduite. Il faut paroître riche, c'est une mode, une habitude, on la suit ; un inconvenient se présente ; on le surmonte par une injustice ; on ne croit que triompher d'une difficulté ; mais l'illusion va plus loin.

Dans la plûpart des maisons, l'indigence & le superflu, ne sont séparés que par un appartement. L'un & l'autre partagent les occupations de la journée,

mais d'une maniere bien différente. Le matin dans l'intérieur du cabinet, la voix de la pauvreté se fait entendre par la bouche d'un homme payé, pour trouver les moyens de les concilier avec la fausse opulence : Le chagrin & l'humeur président à ces entretiens, qui finissent ordinairement par le sacrifice du nécessaire, que l'on immole au superflu. Le reste du jour, après avoir pris un autre habit, un autre appartement, & presque un autre être, ébloui de sa propre magnificence, on est gai, on se dit heureux : on va même jusqu'à se croire riche.

J'ai cependant remarqué que quelqu'un de ceux qui étalent leur faste avec le plus d'affectation, n'osent pas toujours croire qu'ils en imposent. Alors ils se plaisantent eux-mêmes sur leur propre indigence ; ils insultent gayement à la mémoire de leurs ancêtres, dont la sage économie se contentoit de vêtemens commodes, de parures & d'ameublemens proportionnés à leurs revenus plus qu'à leur naissance. Leur famille, dit-on, & leurs domestiques jouissoient d'une abondance frugale & honnête. Ils dottoient leurs filles & ils établissoient sur des fondemens solides la fortune du successeur de leur nom, & tenoient en réserve de quoi réparer l'infortune d'un ami, ou d'un malheureux.

Te le dirai-je, mon cher Aza, malgré l'aspect ridicule sous lequel on me présentoit les mœurs de ces tems reculés, elles me plaisoient tellement ; j'y trouvois tant de rapport avec la naïveté des nôtres, que me laissant entraîner à l'illusion, mon cœur tressailloit à chaque circonstance, comme si j'eusse dû à la fin du recit, me trouver au milieu de nos chers Citoyens. Mais aux premiers applaudissemens que j'ai donné à ces coûtumes si sages, les éclats de rire, que je me suis attirée, ont dissipé mon erreur ; & je n'ai trouvé autour de moi que les François insensés de ce tems-ci, qui font gloire du déréglement de leur imagination.

La même dépravation qui a transformé les biens solides des François en bagatelles inutiles, n'a pas rendu moins superficiels les liens de leur société. Les plus sensés d'entr'eux qui gémissent de cette dépravation, m'ont assuré qu'autrefois, ainsi que parmi nous, l'honnêté étoit dans l'ame & l'humanité dans le cœur : cela peut être. Mais à présent, ce qu'ils appellent politesse, leur tient lieu de sentiment : Elle consiste dans une infinité de paroles sans signification, d'égards sans estime, & de soins sans affection.

Dans les grandes maisons, un domestique est chargé de remplir les devoirs de la société : Il fait chaque jour un chemin considérable, pour aller dire à l'un que l'on est en peine de sa santé, à l'autre que l'on s'afflige de son chagrin, ou que l'on se réjouit de son plaisir. À son retour, on n'écoute point les réponses



Aidez-nous à construire Classiques.app.

Vous êtes élève, professeur, grand lecteur ? Dites-nous ce qui vous manque. Trois questions, moins d'une minute.

Répondre aux trois questions

Le livre continue à la page suivante.

qu'il rapporte. On est convenu réciproquement, de s'en tenir à la forme, de n'y mettre aucun intérêt ; & ces attentions tiennent lieu d'amitié.

Les égards se rendent personnellement ; on les pousse jusqu'à la puerilité : j'aurois honte à t'en rapporter quelqu'un, s'il ne falloit tout sçavoir d'une nation si singuliere. On manqueroit d'égards pour ses supérieurs, & même pour ses égaux, si après l'heure du répas que l'on vient de prendre familierement avec eux, on satisfaisoit aux besoins d'une soif pressante, sans avoir demandé autant d'excuses que de permissions. On ne doit pas non plus laisser toucher son habit à celui d'une personne considérable ; & ce seroit lui manquer que de la regarder attentivement ; mais ce seroit bien pis si on manquoit à la voir. Il me faudroit plus d'intelligence & plus de mémoire que je n'en ai pour te rapporter toutes les frivolités que l'on donne & que l'on reçoit pour des marques de considération, qui veut presque dire de l'estime.

À l'égard de l'abondance des paroles, tu entendras un jour, mon cher Aza, que l'exageration aussi-tôt desavouée que prononcée, est le fonds inépuisable de la conversation des François. Ils manquent rarement d'ajouter un compliment superflu à celui qui l'étoit déja, dans l'intention de persuader, qu'ils n'en font point. C'est avec des flateries outrées qu'ils protestent de la sincérité, des louanges qu'ils prodiguent ; & ils appuyent leurs protestations d'amour & d'amitié de tant de termes inutiles, que l'on n'y reconnoît point le sentiment.

Ô, mon cher Aza, que mon peu d'empressement à parler, que la simplicité de mes expressions doivent leur paroître insipides ! Je ne crois pas que mon esprit leur inspire plus d'estime. Pour mériter quelque réputation à cet égard, il faut avoir fait preuve d'une grande sagacité, à saisir les différentes significations des mots & à deplacer leur usage. Il faut exercer l'attention de ceux qui écoutent par la subtilité des pensées, souvent impénétrables, ou bien en dérober l'obscurité, sous l'abondance des expressions frivoles. J'ai lû dans un de leurs meilleurs Livres : *Que l'Esprit du Beau Monde, consiste à dire agréablement des riens, à ne se pas permettre le moindre propos sensé, si on ne le fait excuser par les graces du discours ; à voiler enfin la raison quand on est obligé de la produire.*

Que pourrois-je te dire, qui put te prouver mieux que le bon sens & la raison, qui sont regardés comme le nécessaire de l'esprit, sont méprisés ici, comme tout ce qui est utile ? Enfin, mon cher Aza, sois assuré que le superflu domine si souverainement en France, que qui n'a qu'une fortune honnête est pauvre, qui n'a que des vertus est plat, & qui n'a que du bon sens est sot.

LETTRE TRENTIÉME.

LE penchant des François le porte si naturellement aux extrêmes, mon cher Aza, que Déterville, quoiqu'exemt de la plus grande partie des défauts de sa Nation, participe néanmoins à celui-là. Non content de tenir la promesse qu'il m'a faite de ne plus me parler de ses sentimens, il évite avec une attention marquée de se rencontrer auprès de moi. Obligés de nous voir sans cesse, je n'ai pas encore trouvé l'occasion de lui parler.

Quoique la compagnie soit toujours fort nombreuse & fort gaye, la tristesse regne sur son visage. Il est aisé de deviner que ce n'est pas sans violence, qu'il subit la loi qu'il s'est imposée. Je devrois peut-être lui en tenir compte ; mais j'ai tant de questions à lui faire sur les intérêts de mon cœur, que je ne puis lui pardonner son affectation à me fuir.

Je voudrois l'interroger sur la Lettre qu'il a écrite en Espagne & sçavoir si elle peut être arrivée à présent ; je voudrois avoir une idée juste du tems de ton départ, de celui que tu employeras à faire ton voyage, afin de fixer celui de mon bonheur. Une espérance fondée est un bien réel, mais, mon cher Aza, elle est bien plus chere quand on en voit le terme.

Aucun des plaisirs, qui occupe la Campagne, ne m'affectent ; ils sont trop bruyans pour mon ame ; je ne jouis plus de l'entretien de Céline. Toute occupée de son nouvel Epoux, à peine puis-je trouver quelques momens pour lui rendre des devoirs d'amitié. Le reste de la compagnie ne m'est agréable qu'autant que je puis en tirer des lumieres sur les différens objets de ma curiosité. Et je n'en trouve pas toujours l'occasion. Ainsi souvent seule au milieu du monde, je n'ai d'amusemens que mes pensées : elles sont toutes à toi, cher ami de mon cœur, tu seras à jamais le seul confident de mon ame, de mes plaisirs, & de mes peines.

LETTRE TRENTE-UNE.

J'AVOIS grand tort, mon cher Aza, de désirer si vivement un entretien avec Déterville. Hélas ! il ne m'a que trop parlé ; quoique je désavoue le trouble qu'il a excité dans mon ame, il n'est point encore effacé.

Je ne sçais quelle sorte d'impatience se joignit hier à l'ennui que j'éprouve souvent. Le monde & le bruit me devinrent plus importuns qu'à l'ordinaire : jusqu'à la tendre satisfaction de Céline & de son Epoux, tout ce que je voyois, m'inspiroit une indignation approchante du mépris. Honteuse de trouver

des sentimens si injustes dans mon cœur, j'allai cacher l'embarras qu'ils me causoient dans l'endroit le plus reculé du jardin.

À peine m'étois-je assise au pied d'un arbre, que des larmes involontaires coulerent de mes yeux. Le visage caché dans mes mains, j'étois ensevelie dans une rêverie si profonde, que Déterville étoit à genoux à côté de moi, avant que je l'eusse apperçu.

Ne vous offensez pas, Zilia, me dit-il, c'est le hazard qui m'a conduit à vos pieds, je ne vous cherchois pas. Importuné du tumulte, je venois jouir en paix de ma douleur. Je vous ai apperçue, j'ai combattu avec moi-même pour m'éloigner de vous, mais je suis trop malheureux pour l'être sans relâche ; par pitié pour moi je me suis approché, j'ai vû couler vos larmes, je n'ai plus été le maître de mon cœur, cependant si vous m'ordonnez de vous fuir, je vous obéïrai. Le pourrez-vous, Zilia ? Vous suis-je odieux ? Non, lui dis-je, au contraire, asseyez-vous, je suis bien aise de trouver une occasion de m'expliquer. Depuis vos derniers bienfaits.... N'en parlons point, interrompit-il vivement. Attendez, repris-je, en l'interrompant à mon tour, pour être tout-à-fait généreux, il faut se prêter à la reconnoissance ; je ne vous ai point parlé depuis que vous m'avez rendu les précieux ornemens du Temple où j'ai été enlevée. Peut-être en vous écrivant, ai-je mal exprimé les sentimens qu'un tel excès de bonté m'inspiroit, je veux..... Hélas ! interrompit-il encore, que la reconnoissance est peu flateuse pour un cœur malheureux ! Compagne de l'indifférence, elle ne s'allie que trop souvent avec la haine.

Qu'osez-vous penser ! m'écriai-je : ah, Déterville ! combien j'aurois de reproches à vous faire, si vous n'étiez pas tant à plaindre ! bien loin de vous haïr, dès le premier moment où je vous ai vû, j'ai senti moins de répugnance à dépendre de vous que des Espagnols. Votre douceur & votre bonté me firent désirer dès-lors de gagner votre amitié. À mesure que j'ai démêlé votre caractère, je me suis confirmée dans l'idée que vous méritiez toute la mienne, & sans parler des extrêmes obligations que je vous ai, puisque ma reconnoissance vous blesse, comment aurois-je pû me défendre des sentimens qui vous sont dûs ?

Je n'ai trouvé que vos vertus dignes de la simplicité des nôtres. Un fils du Soleil s'honoreroit de vos sentimens ; votre raison est presque celle de la nature ; combien de motifs pour vous chérir ! jusqu'à la noblesse de votre figure, tout me plaît en vous ; l'amitié a des yeux aussi-bien que l'amour. Autrefois après un moment d'absence, je ne vous voyois pas revenir sans qu'une sorte de sérénité ne se répandît dans mon cœur ; pourquoi avez-vous changé ces innocens plaisirs en peines & en contraintes ?

Votre raison ne paroît plus qu'avec effort. J'en crains sans cesse les écarts. Les sentimens dont vous m'entretenez, gênent l'expression des miens, ils me privent du plaisir de vous peindre sans détour les charmes que je goûterois dans votre amitié, si vous n'en troubliez la douceur. Vous m'ôtez jusqu'à la volupté délicate de regarder mon bienfaiteur, vos yeux embarrassent les miens, je n'y remarque plus cette agréable tranquillité qui passoit quelquefois jusqu'à mon ame : je n'y trouve qu'une morne douleur qui me reproche sans cesse d'en être la cause. Ah, Déterville ! que vous êtes injuste, si vous croyez souffrir seul !

Ma chere Zilia, s'écria-t'il, en me baisant la main avec ardeur, que vos bontés & votre franchise redoublent mes regrets ! Quel trésor que la possession d'un cœur tel que le vôtre ! Mais avec quel désespoir vous m'en faites sentir la perte ! Puissante Zilia, continua-t'il, quel pouvoir est le vôtre ! N'étoit-ce point assez de me faire passer de la profonde indifférence à l'amour excessif, de l'indolence à la fureur, faut-il encore vaincre des sentimens que vous avez fait naître ? Le pourrai-je ? Oui, lui dis-je, cet effort est digne de vous, de votre cœur. Cette action juste, vous éléve au-dessus des mortels. Mais pourrai-je y survivre ? reprit-il douloureusement ; n'espérez pas au moins que je serve de victime au triomphe de votre amant ; j'irai loin de vous, adorer votre idée ; elle sera la nourriture amere de mon cœur ; je vous aimerai, & je ne vous verrai plus ! Ah ! du moins n'oubliez pas.....

Les sanglots étoufferent sa voix, il se hâta de cacher les larmes qui couvroient son visage ; j'en répandois moi-même : aussi touchée de sa générosité que de sa douleur, je pris une de ses mains que je serrai dans les miennes ; non, lui dis-je, vous ne partirez point. Laissez-moi mon ami, contentez-vous des sentimens que j'aurai toute ma vie pour vous ; je vous aime presqu'autant que j'aime Aza, mais je ne puis jamais vous aimer comme lui.

Cruelle Zilia ! s'écria-t'il avec transport, accompagnerez-vous toujours vos bontés des coups les plus sensibles ? Un mortel poison détruira-t'il sans cesse le charme que vous répandez sur vos paroles ? Que je suis insensé de me livrer à leur douceur ! Dans quel honteux abaissement je me plonge ! C'en est fait, je me rends à moi-même, ajouta-t'il d'un ton ferme ; adieu, vous verrez bientôt Aza. Puisse-t'il ne pas vous faire éprouver les tourmens qui me dévorent, puisse-t'il être tel que vous le désirez, & digne de votre cœur.

Quelles allarmes, mon cher Aza, l'air dont il prononça ces dernieres paroles, ne jetta-t'il pas dans mon ame ! Je ne pus me défendre des soupçons qui se présenterent en foule à mon esprit. Je ne doutai pas que Déterville ne fut mieux instruit qu'il ne vouloit le paroître, qu'il ne m'eût caché quelques Lettres qu'il

pouvoit avoir reçues d'Espagne. Enfin, oserois-je le prononcer, que tu ne fus infidéle.

Je lui demandai la vérité avec les dernieres instances, tout ce que je pus tirer de lui, ne fut que des conjectures vagues, aussi propres à confirmer qu'à détruire mes craintes. Cependant les réflexions qu'il fit sur l'inconstance des hommes, sur les dangers de l'absence, & sur la légereté avec laquelle tu avois changé de Religion, jettent quelque trouble dans mon ame.

Pour la premiere fois, ma tendresse me devint un sentiment pénible, pour la premiere fois je craignis de perdre ton cœur. Aza, s'il étoit vrai, si tu ne m'aimois plus, ah ! que jamais un tel soupçon ne souille la pureté de mon cœur ! Non je serois seule coupable, si je m'arrêtois un moment à cette pensée, indigne de ma candeur, de ta vertu, de ta constance. Non, c'est le désespoir qui a suggeré à Déterville ces affreuses idées. Son trouble & son égarement ne devoient-ils pas me rassurer ? L'intérêt qui le faisoit parler, ne devoit-il pas m'être suspect ? Il me le fut, mon cher Aza, mon chagrin se tourna tout entier contre lui, je le traitai durement, il me quitta désespéré. Aza ! je t'aime si tendrement ! Non, jamais tu ne pourras m'oublier.

LETTRE TRENTE-DEUX.

QUE ton voyage est long, mon cher Aza ! Que je désire ardemment ton arrivée ! Le terme m'en paroît plus vague que je ne l'avois encore envisagé ; & je me garde bien de faire là-dessus aucunes questions à Déterville. Je ne puis lui pardonner la mauvaise opinion qu'il a de ton cœur. Celle que je prens du sien, diminue beaucoup la pitié que j'avois de ses peines, & le regret d'être en quelque façon séparée de lui.

Nous sommes à Paris depuis quinze jours ; je demeure avec Céline dans la maison de son mari, assez éloignée de celle de son frere, pour n'être point obligée à le voir à toute heure. Il vient souvent y manger ; mais nous menons une vie si agitée, Céline & moi, qu'il n'a pas le loisir de me parler en particulier.

Depuis notre retour, nous employons une partie de la journée au travail pénible de notre ajustement, & le reste à ce qu'on appelle rendre des devoirs.

Ces deux occupations me paroîtroient aussi infructueuses qu'elles sont fatiguantes, si la derniere ne me procuroit les moyens de m'instruire encore plus particulierement des mœurs du pays. À mon arrivée en France, n'ayant aucune connoissance de la langue, je ne jugeois que sur les apparences. Lorsque je commençai à en faire usage j'étois dans la Maison Religieuse, tu sçais que j'y trouvois peu de secours pour mon instruction ; je n'ai vû à la

Campagne qu'une espece de societé particuliere, c'est à présent que répandue dans ce qu'on appelle le grand monde, je vois la nation entiere, & que je puis l'examiner sans obstacles.

Les devoirs que nous rendons, consistent à entrer en un jour dans le plus grand nombre de maisons qu'il est possible pour y rendre & y recevoir un tribut de louanges réciproques sur la beauté du visage & de la taille, sur l'excellence du goût & du choix des parures, & jamais sur les qualités de l'ame.

Je n'ai pas été long-tems sans m'appercevoir de la raison, qui fait prendre tant de peines, pour acquerir cet hommage frivole ; c'est qu'il faut nécessairement le recevoir en personne, encore n'est-il que bien momentané. Dès que l'on disparoît, il prend une autre forme. Les agrémens que l'on trouvoit à celle qui sort, ne servent plus que de comparaison méprisante pour établir les perfections de celle qui arrive.

La censure est le goût dominant des François, comme l'inconséquence est le caractère de la nation. Leurs Livres sont la critique générale des mœurs, & leur conversation celle de chaque particulier, pourvû néanmoins, qu'ils soient absens, alors on dit librement tout le mal que l'on en pense, & quelquefois celui que l'on ne pense pas. Les plus gens de bien suivent la coûtume ; on les distingue seulement à une certaine formule d'apologie de leur franchise & de leur amour pour la vérité, au moyen de laquelle ils révélent sans scrupule les défauts, les ridicules & jusqu'aux vices de leurs amis.

Si la sincérité dont les François font usage les uns contre les autres, n'a point d'exception, de même leur confiance réciproque est sans bornes. Il ne faut ni éloquence pour se faire écouter, ni probité pour se faire croire. Tout est dit, tout est reçû avec la même légereté.

Ne crois pas pour cela, mon cher Aza, qu'en général les François soient nés méchans, je serois plus injuste qu'eux, si je te laissois dans l'erreur.

Naturellement sensibles, touchés de la vertu, je n'en ai point vû, qui écoutât, sans attendrissement, le recit que l'on m'oblige souvent à faire de la droiture de nos cœurs, de la candeur de nos sentimens & de la simplicité de nos mœurs ; s'ils vivoient parmi nous, ils deviendroient vertueux : l'exemple & la coûtume sont les tyrans de leur conduite.

Tel qui pense bien d'un absent, en médit pour n'être pas méprisé de ceux qui l'écoutent. Tel autre seroit bon, humain, sans orgueil, s'il ne craignoit d'être ridicule, & tel est ridicule par état, qui seroit un modèle de perfections, s'il osoit hautement avoir du mérite.

Enfin, mon cher Aza, dans la plûpart d'entre eux les vices sont artificiels comme les vertus, & la frivolité de leur caractère ne leur permet d'être

qu'imparfaitement ce qu'ils sont. Tels à peu près que certains jouets de leur enfance, imitation informe des êtres pensant. Ils ont du poids aux yeux, de la légéreté au tact, la surface coloriée, un intérieur informe, un prix apparent, aucune valeur réelle. Aussi ne sont-ils guere estimés par les autres nations que comme les jolies bagatelles le sont dans la société. Le bon sens sourit à leurs gentillesses & les remet froidement à leur place.

Heureuse la nation qui n'a que la nature pour guide, la vérité pour principe & la vertu pour mobile.

LETTRE TRENTE-TROIS.

Il n'est pas surprenant, mon cher Aza, que l'inconséquence soit une suite du caractère léger des François ; mais je ne puis assez m'étonner de ce qu'avec autant & plus de lumière qu'aucune autre nation, ils semblent ne pas appercevoir les contradictions choquantes, que les Étrangers remarquent en eux dès la premiere vûe.

Parmi le grand nombre de celles qui me frappent tous les jours, je n'en vois point de plus deshonorante pour leur esprit, que leur façon de penser sur les femmes. Ils les respectent, mon cher Aza, & en même-temps ils les méprisent avec un égal excès.

La premiere loi de leur politesse, ou si tu veux de leur vertu, (car jusqu'ici je ne leur en ai guere découvert d'autres) regarde les femmes. L'homme du plus haut rang doit des égards à celle de la plus vile condition, il se couvriroit de honte, & de ce qu'on appelle ridicule, s'il lui faisoit quelque insulte personnelle. Et cependant l'homme, le moins considérable, le moins estimé, peut tromper, trahir une femme de mérite, noircir sa réputation par des calomnies, sans craindre ni blâme ni punition.

Si je n'étois assurée que bientôt tu pourras en juger par toi-même, oserois-je te peindre des contrastes que la simplicité de nos esprits peut à peine concevoir ? Docile aux notions de la nature, notre génie ne va pas au-delà ; nous avons trouvé que la force & le courage dans un sexe, indiquoit qu'il devoit être le soutien & le défenseur de l'autre, nos Loix y sont conformes[49]. Ici loin de compatir à la foiblesse des femmes, celles du peuple accablées de travail n'en sont soulagées ni par les loix ni par leurs maris ; celles d'un rang plus élevé, jouet de la séduction ou de la méchanceté des hommes, n'ont

[49] Les Loix dispensoient les femmes de tout travail pénible.

pour se dédommager de leurs perfidies, que les dehors d'un respect purement imaginaire, toujours suivi de la plus mordante satyre.

Je m'étois bien apperçue en entrant dans le monde que la censure habituelle de la nation tomboit principalement sur les femmes, & que les hommes, entre eux, ne se méprisoient qu'avec ménagement : j'en cherchois la cause dans leurs bonnes qualités, lorsqu'un accident me l'a fait découvrir parmi leurs défauts.

Dans toutes les maisons où nous sommes entrées depuis deux jours, on a raconté la mort d'un jeune homme tué par un de ses amis, & l'on approuvoit cette action barbare, par la seule raison, que le mort avoit parlé au désavantage du vivant ; cette nouvelle extravagance me parut d'un caractère assez sérieux pour être approfondie. Je m'informai, & j'appris, mon cher Aza, qu'un homme est obligé d'exposer sa vie pour la ravir à un autre, s'il apprend que cet autre a tenu quelques discours contre lui ; ou à se bannir de la société s'il refuse de prendre une vengeance si cruelle. Il n'en fallut pas davantage pour m'ouvrir les yeux sur ce que je cherchois. Il est clair que les hommes naturellement lâches, sans honte & sans remords ne craignent que les punitions corporelles, & que si les femmes étoient autorisées à punir les outrages qu'on leur fait de la même maniere dont ils sont obligés de se venger de la plus légere insulte, tel que l'on voit reçu & accueilli dans la société, ne seroit plus ; ou retiré dans un désert, il y cacheroit sa honte & sa mauvaise foi. L'impudence & l'effronterie dominent entierement les jeunes hommes, sur tout quand ils ne risquent rien. Le motif de leur conduite avec les femmes, n'a pas besoin d'autre éclaircissement, mais je ne vois pas encore le fondement du mépris intérieur que je remarque pour elles, presque dans tous les esprits ; je ferai mes efforts pour le découvrir ; mon propre intérêt m'y engage, ô mon cher Aza ! qu'elle seroit ma douleur si a ton arrivé on te parloit de moi comme j'entends parler des autres.

LETTRE TRENTE-QUATRE.

Il m'a fallu beaucoup de tems, mon cher Aza, pour approfondir la cause du mépris que l'on a presque généralement ici pour les femmes. Enfin je crois l'avoir découvert dans le peu de rapport qu'il y a entre ce qu'elles sont & ce qu'on s'image qu'elles devroient être. On voudroit, comme ailleurs, qu'elles eussent du mérite & de la vertu. Mais il faudroit que la nature les fit ainsi ; car l'éducation qu'on leur donne est si opposée à la fin qu'on se propose, qu'elle me paroît être le chef d'œuvre de l'inconséquence Françoise.

On sçait au Perou, mon cher Aza, que pour préparer les humains à la pratique des vertus, il faut leur inspirer dès l'enfance un courage & une certaine

fermeté d'ame qui leur forment un caractère décidé ; on l'ignore en France. Dans le premier âge les enfans ne paroissent destinés qu'au divertissement des parens & de ceux qui les gouvernent. Il semble que l'on veuille tirer un honteux avantage de leur incapacité à découvrir la vérité. On les trompe sur ce qu'ils ne voyent pas. On leur donne des idées fausses de ce qui se présente à leur sens, & l'on rit inhumainement de leurs erreurs : on augmente leur sensibilité & leur foiblesse naturelle par une puerile compassion pour les petits accidens qui leur arrivent : on oublie qu'ils doivent être des hommes.

Je ne sçais quelles sont les suites de l'éducation qu'un pere donne à son fils : je ne m'en suis pas informée. Mais je sçai que du moment que les filles commencent à être capables de recevoir des instructions, on les enferme dans une Maison Religieuse, pour leur apprendre à vivre dans le monde. Que l'on confie le soin d'éclairer leur esprit à des personnes ausquelles on feroit peut-être un crime d'en avoir, & qui sont incapables de leur former le cœur qu'elles ne connoissent pas.

Les principes de la Religion, si propres à servir de germe à toutes les vertus, ne sont appris que superficiellement & par mémoire. Les devoirs à l'égard de la Divinité, ne sont pas inspirés avec plus de méthode. Ils consistent dans des petites cérémonies d'un culte extérieur, exigées avec tant de sévérité ; pratiquées avec tant d'ennui, que c'est le premier joug dont on se défait en entrant dans le monde : & si l'on en conserve encore quelques usages, à la maniere dont on s'en acquitte, on croiroit volontiers que ce n'est qu'une espéce de politesse que l'on rend par habitude à la Divinité.

D'ailleurs rien ne remplace les premiers fondemens d'une éducation mal dirigée. On ne connoît presque point en France le respect pour soi-même, dont on prend tant de soin de remplir le cœur de nos jeunes Vierges. Ce sentiment généreux qui nous rend le juge le plus severe de nos actions & de nos pensées, qui devient un principe sûr quand il est bien senti, n'est ici d'aucune ressource pour les femmes. Au peu de soin que l'on prend de leur ame on seroit tenté de croire que les François sont dans l'erreur de certains peuples barbares qui leur en réfusent une.

Regler les mouvemens du corps, arranger ceux du visage, composer l'extérieur, sont les points essentiels de l'éducation. C'est sur les attitudes plus ou moins genantes de leurs filles que les parens se glorifient de les avoir bien élevées. Ils leur recommandent de se pénétrer de confusion pour une faute commise contre la bonne grace : ils ne leur disent pas que la contenance honnête, n'est qu'une hypocrisie, si elle n'est l'effet de l'honnêteté de l'ame. On excite sans cesse en elles ce méprisable amour propre, qui n'a d'effets que

sur les agrémens extérieurs. On ne leur fait pas connoître celui qui forme le mérite, & qui n'est satisfait que par l'estime. On borne la seule idée qu'on leur donne de l'honneur à n'avoir point d'amans, en leur présentant sans cesse la certitude de plaire pour récompense de la gêne & de la contrainte qu'on leur impose. Et le tems le plus précieux pour former l'esprit est employé à acquérir des talens imparfaits, dont on fait peu d'usage dans la jeunesse, & qui deviennent des ridicules dans un âge plus avancé.

Mais ce n'est pas tout, mon cher Aza, l'inconséquence des François n'a point de bornes. Avec de tels principes ils attendent de leurs femmes la pratique des vertus qu'ils ne leur font pas connoître, ils ne leur donnent pas même une idée juste des termes qui les désignent. Je tire tous les jours plus d'éclaircissement qu'il ne m'en faut là-dessus, dans les entretiens que j'ai avec de jeunes personnes, dont l'ignorance ne me cause pas moins d'étonnement que tout ce que j'ai vû jusqu'ici.

Si je leur parle de sentimens, elles se défendent d'en avoir, parce qu'elles ne connoissent que celui de l'amour. Elles n'entendent par le mot de bonté, que la compassion naturelle, que l'on éprouve à la vûe d'un être souffrant ; & j'ai même remarqué qu'elles en sont plus affectées pour des animaux que pour des humains ; mais cette bonté tendre réfléchie, qui fait faire le bien avec noblesse & discernement, qui porte à l'indulgence & à l'humanité, leur est totalement inconnue. Elles croient avoir rempli toute l'étendue des devoirs de la discrétion en ne revelant qu'à quelques amies les secrets frivoles qu'elles ont surpris, ou qu'on leur a confiés. Mais elles n'ont aucune idée de cette discrétion circonspecte, délicate & nécessaire pour ne point être à charge, pour ne blesser personne, & pour maintenir la paix dans la société.

Si j'essaye de leur expliquer ce que j'entends par la modération, sans laquelle les vertus mêmes sont presque des vices : si je parle de l'honnêteté des mœurs, de l'équité à l'égard des inférieurs, si peu pratiquée en France, & de la fermeté à mépriser & à fuir les vicieux de qualité, je remarque à leur embarras qu'elles me soupçonnent de parler la langue Peruvienne, & que la seule politesse les engage à feindre de m'entendre.

Elles ne sont pas mieux instruites sur la connoissance du monde, des hommes & de la société. Elles ignorent jusqu'à l'usage de leur langue naturelle ; il est rare qu'elles la parlent correctement, & je ne m'apperçois pas sans une extrême surprise, que je suis à présent plus sçavante qu'elles à cet égard.

C'est dans cette ignorance que l'on marie les filles, à peine sorties de l'enfance. Dès-lors il semble, au peu d'intérêt que les parens prennent à leur conduite, qu'elles ne leur appartiennent plus. La plûpart des maris ne s'en

Gardez les phrases qui vous marquent.

Sur Classiques.app, sélectionnez un passage, puis « Sauver » : il rejoint vos listes de citations. Une liste par thème, par cours, par projet.

Essayer sur ce passage

Gratuit, un compte en dix secondes avec Google.

classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne

Le livre continue à la page suivante.

occupent pas davantage. Il seroit encore tems de réparer les défauts de la premiere éducation ; on n'en prend pas la peine.

Une jeune femme libre dans son appartement, y reçoit sans contrainte les compagnies qui lui plaisent. Ses occupations sont ordinairement pueriles, toujours inutiles, & peut-être au-dessous de l'oisiveté. On entretient son esprit tout au moins de frivolités malignes ou insipides, plus propres à la rendre méprisable que la stupidité même. Sans confiance en elle ; son mari ne cherche point à la former au soin de ses affaires, de sa famille & de sa maison. Elle ne participe au tout de ce petit univers que par la réprésentation. C'est une figure d'ornement, pour amuser les curieux ; aussi pour peu que l'humeur impérieuse se joigne au goût de la dissipation, elle donne dans tous les travers, passe rapidement de l'indépendance à la licence, & bientôt elle arrache le mépris & l'indignation des hommes, malgré leur penchant & leur intérêt à tolerer les vices de la jeunesse en faveur de ses agrémens.

Quoique je te dise la vérité avec toute la sincerité de mon cœur, mon cher Aza, garde toi bien de croire, qu'il n'y ait point ici de femme de mérite. Il en est d'assez heureusement nées pour se donner à elles-mêmes ce que l'éducation leur refuse. L'attachement à leurs devoirs, la descense de leurs mœurs & les agrémens honnêtes de leur esprit attirent sur elles l'estime de tout le monde. Mais le nombre de celles-là est si borné, en comparaison de la multitude, qu'elles sont connues & révérées par leur propre nom. Ne crois pas non plus que le dérangement de la conduite des autres vienne de leur mauvais naturel. En général il me semble que les femmes naissent ici bien plus communement que chez nous, avec toutes les dispositions nécessaires pour égaler les hommes en mérite & en vertus. Mais comme s'ils en convenoient au fond de leur cœur, & que leur orgueuil ne peut supporter cette égalité ; ils contribuent en toute maniere à les rendre méprisables, soit en manquant de considérations pour les leurs, soit en séduisant celles des autres.

Quand tu sçauras qu'ici l'autorité est entierement du côté des hommes, tu ne douteras pas, mon cher Aza, qu'ils ne soient responsables de tous les désordres de la société. Ceux qui par une lâche indifférence laissent suivre à leurs femmes le goût qui les perd, sans être les plus coupables, ne sont pas les moins dignes d'être méprisés ; mais on ne fait pas assez d'attention à ceux qui par l'exemple d'une conduite vicieuse & indécente entraînent leurs femmes dans le déréglement, ou par dépit ou par vengeance.

Et en effet, mon cher Aza, comment ne seroient-elles pas révoltées contre l'injustice des Loix qui tolerent l'impunité des hommes, poussée au même excès que leur autorité. Un mari, sans craindre aucune punition, peut avoir

pour sa femme les manieres les plus rébutantes, il peut dissiper en prodigalités, aussi criminelles qu'excessives, non seulement son bien, celui de ses enfans, mais même celui de la victime, qu'il fait gémir presque dans l'indigence, par une avarice, pour les dépenses honnêtes, qui s'allie très-communement ici avec la prodigalité. Il est autorisé à punir rigoureusement l'apparence d'une legere infidélité, en se livrant sans honte à toutes celles que le libertinage lui suggere. Enfin, mon cher Aza, il semble qu'en France les liens du mariage ne soient réciproques qu'au moment de la célébration, & que dans la suite les femmes seules y doivent être assujetties.

Je pense & je sens que ce seroit les honorer beaucoup que de les croire capables de conserver de l'amour pour leur mari, malgré l'indifférence & les dégoûts, dont la plupart sont accablées. Mais qui peut résister au mépris !

Le premier sentiment que la nature a mis en nous, est le plaisir d'être, & nous le sentons plus vivement & par degré à mesure que nous nous appercevons du cas que l'on fait de nous.

Le bonheur machinal du premier âge est d'être aimé de ses parens, & accueilli des étrangers. Celui du reste de la vie est de sentir l'importance de notre être, à proportion qu'il devient nécessaire au bonheur d'un autre. C'est toi, mon cher Aza, c'est ton amour extrême ; c'est la franchise de nos cœurs, la sincerité de nos sentimens qui m'ont dévoilé les secrets de la nature & ceux de l'amour. L'amitié, ce sage & doux lien devroit peut-être remplir tous nos vœux ; mais elle partage sans crime & sans scrupule son affection entre plusieurs objets ; l'amour qui donne & qui exige une préférence exclusive, nous présente une idée si haute, si satisfaisante de notre être, qu'elle seule peut contenter l'avide ambition de primauté qui naît avec nous, qui se manifeste dans tous les âges, dans tous les tems, dans tous les états, & le goût naturel pour la propriété, acheve de déterminer notre penchant à l'amour.

Si la possession d'un meuble, d'un bijou, d'une terre, est un des sentimens les plus agréables que nous éprouvions, quel doit être celui qui nous assure la possession d'un cœur, d'une ame, d'un être libre, indépendant & qui se donne volontairement en échange du plaisir de posséder en nous les mêmes avantages ?

S'il est donc vrai, mon cher Aza, que le désir dominant de nos cœurs soit celui d'être honoré en général & cheri de quelqu'un en particulier, conçois-tu par quelle inconséquence les François peuvent espérer qu'une jeune femme accablée de l'indifférence offensante de son mari, ne cherche pas à se soustraire à l'espéce d'anéantissement qu'on lui présente sous toutes sortes de formes. Imagines-tu qu'on puisse lui proposer de ne tenir à rien dans l'âge

où les prétentions vont toujours au-delà du mérite ? Pourrois-tu comprendre sur quel fondement on exige d'elle la pratique des vertus, dont les hommes se dispensent en leur réfusant les lumieres & les principes nécessaires pour les pratiquer. Mais ce qui se conçoit encore moins, c'est que les parens & les maris se plaignent réciproquement du mépris que l'on a pour leurs femmes & leurs filles, & qu'ils en perpétuent la cause de race en race avec l'ignorance, l'incapacité & la mauvaise éducation.

Ô, mon cher Aza, que les vices brillans d'une Nation, d'ailleurs si séduisante, ne nous dégoutent point de la naïve simplicité de nos mœurs ! N'oublions jamais, toi l'obligation où tu es d'être mon exemple, mon guide & mon soutien dans le chemin de la vertu ; & moi celle où je suis de conserver ton estime & ton amour, en imitant mon modèle.

LETTRE TRENTE-CINQ.

Nos visites & nos fatigues, mon cher Aza, ne pouvoient se terminer plus agréablement. Quelle journée délicieuse j'ai passé hier ! Combien les nouvelles obligations que j'ai à Déterville & à sa sœur me sont agréables ! Mais combien elles me seront cheres, quand je pourrai les partager avec toi !

Après deux jours de repos, nous partimes hier matin de Paris, Céline, son frere, son mari & moi, pour aller, disoit-elle, rendre une visite à la meilleure de ses amies. Le voyage ne fut pas long, nous arrivâmes de très-bonne heure à une maison de campagne, dont la situation & les approches me parurent admirables ; mais ce qui m'étonna en y entrant, fut d'en trouver toutes les portes ouvertes, & de n'y rencontrer personne.

Cette maison trop belle pour être abandonnée, trop petite pour cacher le monde qui auroit dû l'habiter, me paroissoit un enchantement. Cette pensée me divertit ; je demandai à Céline si nous étions chez une de ces Fées dont elle m'avoit fait lire les histoires, où la maîtresse du logis étoit invisible, ainsi que les domestiques.

Vous la verrez, me répondit-elle, mais comme des affaires importantes l'appellent ailleurs pour toute la journée, elle m'a chargée de vous engager à faire les honneurs de chez elle pendant son absence. Mais avant toutes choses, ajouta-t'elle, il faut que vous signiez le consentement que vous donnez, sans doute, à cette proposition ; ah ! volontiers, lui dis-je, en me prêtant à la plaisanterie.

Je n'eus pas plûtôt prononcé ces paroles, que je vis entrer un homme vêtu de noir, qui tenoit une écritoire & du papier, déja écrit ; il me le présenta, & j'y plaçai mon nom où l'on voulut.

Dans l'instant même, parut un autre homme d'assez bonne mine, qui nous invita selon la coûtume, de passer avec lui dans l'endroit où l'on mange. Nous y trouvâmes une table servie avec autant de propreté que de magnificence ; à peine étions-nous assis, qu'une musique charmante se fit entendre dans la chambre voisine ; rien ne manquoit de tout ce qui peut rendre un repas agréable. Déterville même sembloit avoir oublié son chagrin pour nous exciter à la joie, il me parloit en mille manieres de ses sentimens pour moi, mais toujours d'un ton flateur, sans plaintes ni réproches.

Le jour étoit serein ; d'un commun accord nous résolumes de nous promener en sortant de table. Nous trouvâmes les jardins beaucoup plus étendus que la maison ne sembloit le promettre. L'art & la simétrie ne s'y faisoient admirer que pour rendre plus touchans les charmes de la simple nature.

Nous bornâmes notre course dans un bois qui termine ce beau jardin ; assis tous quatre sur un gazon délicieux, nous vîmes venir à nous d'un côté une troupe de paysans vêtus proprement à leur maniere, précédés de quelques instrumens de musique, & de l'autre une troupe de jeunes filles vêtues de blanc, la tête ornée de fleurs champêtres, qui chantoient d'une façon rustique, mais mélodieuse, des chansons, où j'entendis avec surprise, que mon nom étoit souvent répété.

Mon étonnement fut bien plus fort, lorsque les deux troupes nous ayant jointes, je vis l'homme le plus apparent, quitter la sienne, mettre un genouil en terre, & me présenter dans un grand bassin plusieurs clefs avec un compliment, que mon trouble m'empêcha de bien entendre ; je compris seulement, qu'étant le chef des Villageois de la Contrée, il venoit me rendre hommage en qualité de leur Souveraine, & me présenter les clefs de la maison dont j'étois aussi la maîtresse.

Dès qu'il eut fini sa harangue, il se leva pour faire place à la plus jolie d'entre les jeunes filles. Elle vint me présenter une gerbe de fleurs, ornée de rubans, qu'elle accompagna aussi d'un petit discours à ma louange, dont elle s'acquitta de bonne grace.

J'étois trop confuse, mon cher Aza, pour répondre à des éloges que je méritois si peu ; d'ailleurs tout ce qui se passoit, avoit un ton si approchant de celui de la vérité, que dans bien des momens, je ne pouvois me défendre de croire, ce que néanmoins, je trouvois incroyable. Cette pensée en produisit une infinité d'autres : mon esprit étoit tellement occupé, qu'il me fut impossible de

proférer une parole : si ma confusion étoit divertissante pour la compagnie, elle étoit si embarrassante pour moi, que Déterville en fut touché ; il fit un signe à sa sœur, elle se leva après avoir donné quelques piéces d'or aux paysans & aux jeunes filles, en leur disant, que c'étoit les prémices de mes bontés pour eux, elle me proposa de faire un tour de promenade dans le bois, je la suivis avec plaisir, comptant bien lui faire des reproches de l'embarras où elle m'avoit mise ; mais je n'en eus pas le tems. À peine avions-nous fait quelques pas, qu'elle s'arrêta & me regardant avec une mine riante : avouez, Zilia, me dit-elle, que vous êtes bien fâchée contre nous, & que vous le serez bien davantage, si je vous dis, qu'il est très-vrai que cette terre & cette maison vous appartiennent.

À moi, m'écriai-je ! ah Céline ! Est-ce là ce que vous m'aviez promis ? Vous poussez trop loin l'outrage, ou la plaisanterie. Attendez, me dit-elle, plus sérieusement, si mon frere avoit disposé de quelques parties de vos trésors pour en faire l'acquisition, & qu'au lieu des ennuieuses formalités, dont il s'est chargé, il ne vous eût reservé que la surprise, nous haïriez-vous bien fort ? Ne pourriez-vous nous pardonner de vous avoir procuré, à tout événement, une demeure telle que vous avez paru l'aimer, & de vous avoir assurée une vie indépendante ? Vous avez signé ce matin l'acte autentique qui vous met en possession de l'une & l'autre. Grondez-nous à présent tant qu'il vous plaira, ajouta-t'elle en riant, si rien de tout cela ne vous est agréable.

Ah, mon aimable amie ! m'écriai-je, en me jettant dans ses bras. Je sens trop vivement des soins si généreux pour vous exprimer ma reconnoissance ; il ne me fut possible de prononcer que ce peu de mots ; j'avois senti d'abord l'importance d'un tel service. Touchée, attendrie, transportée de joie en pensant au plaisir que j'aurois à te consacrer cette charmante demeure ; la multitude de mes sentimens en étouffoit l'expression. Je faisois à Céline des caresses qu'elle me rendoit avec la même tendresse ; & après m'avoir donné le tems de me remettre, nous allâmes retrouver son frere & son mari.

Un nouveau trouble me saisit en abordant Déterville, & jetta un nouvel embarras dans mes expressions ; je lui tendis la main, il la baisa sans proférer une parole, & se détourna pour cacher des larmes qu'il ne put retenir, & que je pris pour des signes de la satisfaction qu'il avoit de me voir si contente ; j'en fus attendrie jusqu'à en verser aussi quelques-unes. Le mari de Céline, moins intéressé que nous, à ce qui se passoit, remit bientôt la conversation sur le ton de plaisanterie ; il me fit des complimens sur ma nouvelle dignité, & nous engagea à retourner à la maison pour en examiner, disoit-il, les défauts, & faire voir à Déterville que son goût n'étoit pas aussi sûr qu'il s'en flattoit.

Te l'avouerai-je, mon cher Aza, tout ce qui s'offrit à mon passage me parut prendre une nouvelle forme ; les fleurs me sembloient plus belles, les arbres plus verds, la simétrie des jardins mieux ordonnée. Je trouvai la maison plus riante, les meubles plus riches, les moindres bagatelles m'étoient devenues intéressantes.

Je parcourus les appartemens dans une yvresse de joie, qui ne me permettoit pas de rien examiner ; le seul endroit où je m'arrêtai, fut dans une assez grande chambre entourée d'un grillage d'or, légérement travaillé, qui renfermoit une infinité de Livres de toutes couleurs, de toutes formes, & d'une propreté admirable ; j'étois dans un tel enchantement, que je croiois ne pouvoir les quitter sans les avoir tous lûs. Céline m'en arracha, en me faisant souvenir d'une clef d'or que Déterville m'avoit remise. Je m'en servis pour ouvrir précipitamment une porte que l'on me montra ; & je restai immobile à la vûe des magnificences qu'elle renfermoit.

C'étoit un cabinet tout brillant de glaces & de peintures : les lambris à fond verd, ornés de figures extrêmement bien dessinées, imitoient une partie des jeux & des cérémonies de la ville du Soleil, telles à peu près que je les avois dépeintes à Déterville.

On y voyoit nos Vierges représentées en mille endroits avec le même habillement que je portois en arrivant en France ; on disoit même qu'elles me ressembloient.

Les ornemens du Temple que j'avois laissés dans la Maison Religieuse, soutenus par des Piramides dorées, ornoient tous les coins de ce magnifique cabinet. La figure du Soleil suspendue au milieu d'un plafond peint des plus belles couleurs du ciel, achevoit par son éclat d'embellir cette charmante solitude : & des meubles commodes assortis aux peintures la rendoient délicieuse.

Déterville profitant du silence où me retenoient ma surprise, ma joie & mon admiration, me dit en s'approchant de moi : vous pourrez vous appercevoir, belle Zilia, que la Chaise d'Or ne se trouve point dans ce nouveau Temple du Soleil ; un pouvoir magique l'a transformée en maison, en jardin, en terres. Si je n'ai pas employé ma propre science à cette métamorphose, ce n'a pas été sans regret, mais il a fallu respecter votre délicatesse ; voici, me dit-il, en ouvrant une petite armoire, pratiquée adroitement dans le mur, voici les débris de l'opération magique. En même-tems il me fit voir une cassette remplie de piéces d'or à l'usage de France. Ceci, vous le sçavez, continua-t'il, n'est pas ce qui est le moins nécessaire parmi nous, j'ai cru devoir vous en conserver une petite provision.

Je commençois à lui témoigner ma vive reconnoissance, & l'admiration que me causoient des soins si prévenans, quand Céline m'interrompit & m'entraîna dans une chambre à côté du merveilleux cabinet. Je veux aussi, me dit-elle, vous faire voir la puissance de mon art. On ouvrit des grandes armoires remplies d'étoffes admirables, de linge, d'ajustemens, enfin de tout ce qui est à l'usage des femmes, avec une telle abondance, que je ne pûs m'empêcher d'en rire & de demander à Céline, combien d'années elle vouloit que je vécusse pour employer tant de belles choses. Autant que nous en vivrons mon frere & moi, me répondit-elle : & moi, repris-je, je désire que vous viviez l'un & l'autre autant que je vous aimerai, & vous ne mourrez pas les premiers.

En achevant ces mots, nous retournâmes dans le Temple du Soleil, c'est ainsi qu'ils nommerent le merveilleux Cabinet. J'eus enfin la liberté de parler, j'exprimai, comme je le sentois, les sentimens dont j'étois pénétrée. Quelle bonté ! Que de vertus dans les procédés du frere & de la sœur !

Nous passâmes le reste du jour dans les délices de la confiance & de l'amitié ; je leur fis les honneurs du soupé encore plus gayement que je n'avois fait ceux du dîner. J'ordonnois librement à des domestiques que je sçavois être à moi ; je badinois sur mon autorité & mon opulence ; je fis tout ce qui dépendoit de moi, pour rendre agréables à mes bienfaiteurs leurs propres bienfaits.

Je crus cependant m'appercevoir qu'à mesure que le tems s'écouloit, Déterville retomboit dans sa mélancolie, & même qu'il échappoit de tems en tems des larmes à Céline ; mais l'un & l'autre reprenoient si promptement un air serein, que je crus m'être trompée.

Je fis mes efforts pour les engager à jouir quelques jours avec moi du bonheur qu'ils me procuroient. Je ne pûs l'obtenir ; nous sommes revenus cette nuit, en nous promettant de retourner incessamment dans mon Palais enchanté.

Ô, mon cher Aza, quelle sera ma félicité, quand je pourrai l'habiter avec toi !

LETTRE TRENTE-SIX.

La tristesse de Déterville & de sa sœur, mon cher Aza, n'a fait qu'augmenter depuis notre retour de mon Palais enchanté : ils me sont trop chers l'un & l'autre pour ne m'être pas empressée à leur en demander le motif ; mais voyant qu'ils s'obstinoient à me le taire, je n'ai plus douté que quelque nouveau malheur n'ait traversé ton voyage, & bien-tôt mon inquiétude a surpassé leur

chagrin. Je n'en ai pas dissimulé la cause, & mes amis ne l'ont pas laissé durer long-tems.

Déterville m'a avoué qu'il avoit résolu de me cacher le jour de ton arrivée, afin de me surprendre, mais que mon inquiétude lui faisoit abandonner son dessein. En effet, il m'a montré une Lettre du guide qu'il t'a fait donner, & par le calcul du tems & du lieu où elle a été écrite, il m'a fait comprendre que tu peux être ici aujourd'hui, demain, dans ce moment même ; enfin qu'il n'y a plus de tems à mesurer jusqu'à celui qui comblera tous mes vœux.

Cette premiere confidence faite, Déterville n'a plus hésité de me dire tout le reste de ses arrangemens. Il m'a fait voir l'appartement qu'il te destine : tu logeras ici, jusqu'à ce qu'unis ensemble, la décence nous permette d'habiter mon délicieux Château. Je ne te perdrai plus de vûe, rien ne nous séparera ; Déterville a pourvu à tout, & m'a convaincue plus que jamais de l'excès de sa générosité.

Après cet éclaircissement, je ne cherche plus d'autre cause à la tristesse qui le dévore que ta prochaine arrivée. Je le plains : je compatis à sa douleur, je lui souhaite un bonheur qui ne dépende point de mes sentimens, & qui soit une digne récompense de sa vertu.

Je dissimule même une partie des transports de ma joie pour ne pas irriter sa peine. C'est tout ce que je puis faire ; mais je suis trop occupée de mon bonheur pour le renfermer entierement : ainsi quoique je te croie fort près de moi, que je tressaille au moindre bruit, que j'interrompe ma Lettre presque à chaque mot pour courir à la fenêtre, je ne laisse pas de continuer à t'écrire, il faut ce soulagement au transport de mon cœur. Tu es plus près de moi, il est vrai ; mais ton absence en est-elle moins réelle que si les mers nous séparoient encore ? Je ne te vois point, tu ne peux m'entendre, pourquoi cesserois-je de m'entretenir avec toi de la seule façon dont je puis le faire ? Encore un moment, & je te verrai ; mais ce moment n'existe point. Eh ! puis-je mieux employer ce qui me reste de ton absence, qu'en te peignant la vivacité de ma tendresse ! Hélas ! tu l'a vûe toujours gémissante. Que ce tems est loin de moi ! Avec quel transport il sera effacé de mon souvenir ! Aza, cher Aza ! que ce nom est doux ! Bientôt je ne t'appellerai plus en vain, tu m'entendras, tu voleras à ma voix : les plus tendres expressions de mon cœur seront la récompense de ton empressement....

LETTRE TRENTE-SEPT.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

À Malthe.

Avez-vous pû, Monsieur, prévoir sans remords le chagrin mortel que vous deviez joindre au bonheur que vous me prépariez ? Comment avez-vous eu la cruauté de faire précéder votre départ par des circonstances si agréables, par des motifs de reconnoissance si pressans, à moins que ce ne fût pour me rendre plus sensible à votre desespoir & à votre absence ? Comblée il y a deux jours des douceurs de l'amitié, j'en éprouve aujourd'hui les peines les plus ameres.

Céline toute affligée qu'elle est, n'a que trop bien exécuté vos ordres. Elle m'a présenté Aza d'une main, & de l'autre votre cruelle Lettre. Au comble de mes vœux la douleur s'est fait sentir dans mon ame ; en retrouvant l'objet de ma tendresse, je n'ai point oublié que je perdois celui de tous mes autres sentimens. Ah, Déterville ! que pour cette fois votre bonté est inhumaine ! Mais n'espérez pas exécuter jusqu'à la fin vos injustes résolutions ; non, la mer ne nous séparera pas à jamais de tout ce qui vous est cher ; vous entendrez prononcer mon nom, vous recevrez mes Lettres, vous écouterez mes prieres ; le sang & l'amitié reprendront leurs droits sur votre cœur ; vous vous rendrez à une famille à laquelle je suis responsable de votre perte.

Quoi ! pour récompense de tant de bienfaits, j'empoisonnerois vos jours & ceux de votre sœur ! je romprois une si tendre union ! je porterois le désespoir dans vos cœurs, même en jouissant encore des effets de vos bontés ! non ne le croyez pas, je ne me vois qu'avec horreur dans une maison que je remplis de deuil ; je reconnois vos soins au bon traitement que je reçois de Céline, au moment même où je lui pardonnerois de me haïr ; mais quels qu'ils soient, j'y renonce, & je m'éloigne pour jamais des lieux que je ne puis souffrir, si vous n'y revenez. Mais que vous êtes aveugle, Déterville ! Quelle erreur vous entraîne dans un dessein si contraire à vos vûes ? Vous vouliez me rendre heureuse, vous ne me rendez que coupable ; vous vouliez sêcher mes larmes, vous les faites couler, & vous perdez par votre éloignement le fruit de votre sacrifice.

Hélas ! peut-être n'auriez-vous trouvé que trop de douceur dans cette entrevûe, que vous avez cru si redoutable pour vous ! Cet Aza, l'objet de tant d'amour, n'est plus le même Aza, que je vous ai peint avec des couleurs si tendres. Le froid de son abord, l'éloge des Espagnols, dont cent fois il a interrompu les doux épanchemens de mon ame, l'indifférence offensante avec laquelle il se propose de ne faire en France qu'un séjour de peu de durée ; la curiosité qui l'entraine loin de moi à ce moment même : tout me fait craindre des maux dont mon cœur frémit. Ah, Déterville ! peut-être ne serez-vous pas long-tems le plus malheureux.

Si la pitié de vous-même ne peut rien sur vous, que les devoirs de l'amitié vous ramenent ; elle est le seul azile de l'amour infortuné. Si les maux que je redoute alloient m'accabler, quels reproches n'auriez-vous pas à vous faire ? Si vous m'abandonnez, où trouverai-je des cœurs sensibles à mes peines ? La générosité, jusqu'ici la plus forte de vos passions, céderoit-elle enfin à l'amour mécontent ? Non, je ne puis le croire ; cette foiblesse seroit indigne de vous ; vous êtes incapable de vous y livrer ; mais venez m'en convaincre, si vous aimez votre gloire & mon repos.

LETTRE TRENTE-HUIT.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

À Malthe.

Si vous n'étiez la plus noble des créatures, Monsieur, je serois la plus humiliée ; si vous n'aviez l'ame la plus humaine, le cœur le plus compatissant, seroit-ce à vous que je ferois l'aveu de ma honte & de mon désespoir ? Mais hélas ! que me reste-t'il à craindre ? Qu'ai-je à ménager ? Tout est perdu pour moi.

Ce n'est plus la perte de ma liberté, de mon rang, de ma patrie que je regrette ; ce ne sont plus les inquiétudes d'une tendresse innocente qui m'arrachent des pleurs ; c'est la bonne foi violée, c'est l'amour méprisé qui déchire mon ame. Aza est infidéle.

Aza infidéle ! Que ces funestes mots ont de pouvoir sur mon ame..... mon sang se glace..... un torrent de larmes.....

J'appris des Espagnols à connoître les malheurs ; mais le dernier de leurs coups est le plus sensible : ce sont eux qui m'enlevent le cœur d'Aza ; c'est leur cruelle Religion qui autorise le crime qu'il commet ; elle approuve, elle ordonne l'infidélité, la perfidie, l'ingratitude ; mais elle défend l'amour de ses proches. Si j'étois étrangere, inconnue, Aza pourroit m'aimer : unis par les liens du sang, il doit m'abandonner, m'ôter la vie sans honte, sans regret, sans remords.

Hélas ! toute bizarre qu'est cette Religion, s'il n'avoit fallu que l'embrasser pour retrouver le bien qu'elle m'arrache, j'aurois soumis mon esprit à ses illusions. Dans l'amertume de mon ame, j'ai demandé d'être instruite ; mes pleurs n'ont point été écoutés. Je ne puis être admise dans une société si pure, sans abandonner le motif qui me détermine, sans renoncer à ma tendresse, c'est-à-dire, sans changer mon existence.

Je l'avoue, cette extrême sévérité me frappe autant qu'elle me révolte, je ne puis refuser une sorte de vénération à des Loix qui dans toutes autres choses

me paroissent si pures & si sages ; mais est-il en mon pouvoir de les adopter ? Et quand je les adopterois, quel avantage m'en reviendroit-il ? Aza ne m'aime plus ; ah ! malheureuse.....

Le cruel Aza n'a conservé de la candeur de nos mœurs, que le respect pour la vérité, dont il fait un si funeste usage. Séduit par les charmes d'une jeune Espagnole ; prêt à s'unir à elle, il n'a consenti à venir en France que pour se dégager de la foi qu'il m'avoit jurée, que pour ne me laisser aucun doute sur ses sentimens ; que pour me rendre une liberté que je déteste ; que pour m'ôter la vie.

Oui, c'est en vain qu'il me rend à moi-même, mon cœur est à lui, il y sera jusqu'à la mort.

Ma vie lui appartient, qu'il me la ravisse & qu'il m'aime...

Vous sçaviez mon malheur, pourquoi ne me l'avez-vous éclairci qu'à demi ? Pourquoi ne me laissâtes-vous entrevoir que des soupçons qui me rendirent injuste à votre égard ? Eh pourquoi vous en fais-je un crime ? Je ne vous aurois pas cru : aveugle, prévenue, j'aurois été moi-même au-devant de ma funeste destinée, j'aurois conduit sa victime à ma Rivale, je serois à présent..... Ô Dieux, sauvez-moi cette horrible image !.....

Déterville, trop généreux ami ! suis-je digne d'être écoutée ? Oubliez mon injustice ; plaignez une malheureuse dont l'estime pour vous est encore au-dessus de sa foiblesse pour un ingrat.

LETTRE TRENTE-NEUF.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

À Malthe.

Puisque vous vous plaigniez de moi, Monsieur, vous ignorez l'état dont les cruels soins de Céline viennent de me tirer. Comment vous aurois-je écrit ? Je ne pensois plus. S'il m'étoit resté quelque sentiment, sans doute la confiance en vous en eût été un ; mais environnée des ombres de la mort, le sang glacé dans les veines, j'ai long-tems ignoré ma propre existence ; j'avois oublié jusqu'à mon malheur. Ah, Dieux ! pourquoi en me rappellant à la vie m'a-t'on rappellée à ce funeste souvenir !

Il est parti ! je ne le verrai plus ! il me fuit, il ne m'aime plus, il me l'a dit : tout est fini pour moi. Il prend une autre Épouse, il m'abandonne, l'honneur l'y condamne ; eh bien, cruel Aza, puisque le fantastique honneur de l'Europe a des charmes pour toi, que n'imitois-tu aussi l'art qui l'accompagne !

Heureuse Françoise, on vous trahit ; mais vous jouissez long-tems d'une erreur qui seroit à présent tout mon bien. La dissimulation vous prépare au coup mortel qui me tue. Funeste sincérité de ma nation, vous pouvez donc cesser d'être une vertu ? Courage, fermeté, vous êtes donc des crimes quand l'occasion le veut ?

Tu m'as vû à tes pieds, barbare Aza, tu les as vûs baignés de mes larmes, & ta fuite.... Moment horrible ! pourquoi ton souvenir ne m'arrache-t'il pas la vie ?

Si mon corps n'eût succombé sous l'effort de la douleur, Aza ne triompheroit pas de ma foiblesse..... Tu ne serois pas parti seul. Je te suivrois, ingrat, je te verrois, je mourrois du moins à tes yeux.

Déterville, quelle foiblesse fatale vous a éloigné de moi ? Vous m'eussiez secourue ; ce que n'a pû faire le désordre de mon désespoir, votre raison capable de persuader, l'auroit obtenu ; peut-être Aza seroit encore ici. Mais, déja arrivé en Espagne au comble de ses vœux..... Regrets inutiles, désespoir infructueux..... Douleur, accable-moi.

Ne cherchez point, Monsieur, à surmonter les obstacles qui vous retiennent à Malthe, pour revenir ici. Qu'y feriez-vous ? Fuyez une malheureuse qui ne sent plus les bontés que l'on a pour elle, qui s'en fait un supplice, qui ne veut que mourir.

LETTRE QUARANTE.

Rassurez-vous, trop généreux ami, je n'ai pas voulu vous écrire que mes jours ne fussent en sureté, & que moins agitée, je ne pusse calmer vos inquiétudes. Je vis ; le destin le veut, je me soumets à ses loix.

Les soins de votre aimable sœur m'ont rendu la santé, quelques retours de raison l'ont soutenue. La certitude que mon malheur est sans reméde a fait le reste. Je sçais qu'Aza est arrivé en Espagne, que son crime est consommé ; ma douleur n'est pas éteinte, mais la cause n'est plus digne de mes regrets ; s'il en reste dans mon cœur, ils ne sont dûs qu'aux peines que je vous ai causées, qu'à mes erreurs, qu'à l'égarement de ma raison.

Hélas ! à mesure qu'elle m'éclaire, je découvre son impuissance, que peut-elle sur une ame désolée ? L'excès de la douleur nous rend la foiblesse de notre premier âge. Ainsi que dans l'enfance, les objets seuls ont du pouvoir sur nous ; il semble que la vûe soit le seul de nos sens qui ait une communication intime avec notre ame. J'en ai fait une cruelle expérience.

En sortant de la longue & accablante léthargie où me plongea le départ d'Aza, le premier désir que m'inspira la nature fut de me retirer dans la solitude que je dois à votre prévoyante bonté : ce ne fut pas sans peine que j'obtins de Céline la permission de m'y faire conduire ; j'y trouve des secours contre le désespoir que le monde & l'amitié même ne m'auroient jamais fournis. Dans la maison de votre sœur ses discours consolans ne pouvoient prévaloir sur les objets qui me retraçoient sans cesse la perfidie d'Aza.

La porte par laquelle Céline l'amena dans ma chambre le jour de votre départ & de son arrivée ; le siége sur lequel il s'assit, la place où il m'annonça mon malheur, où il me rendit mes Lettres, jusqu'à son ombre effacée d'un lambris où je l'avois vû se former, tout faisoit chaque jour de nouvelles plaies à mon cœur.

Ici je ne vois rien qui ne me rappelle les idées agréables que j'y reçus à la premiere vûe ; je n'y retrouve que l'image de votre amitié & de celle de votre aimable sœur.

Si le souvenir d'Aza se présente à mon esprit, c'est sous le même aspect où je le voyois alors. Je crois y attendre son arrivée. Je me prête à cette illusion autant qu'elle m'est agréable ; si elle me quitte, je prends des Livres, je lis d'abord avec effort, insensiblement de nouvelles idées enveloppent l'affreuse vérité renfermée au fond de mon cœur, & donnent à la fin quelque relâche à ma tristesse.

L'avouerai-je, les douceurs de la liberté se présentent quelquefois à mon imagination, je les écoute ; environnée d'objets agréables, leur propriété a des charmes que je m'efforce de goûter : de bonne foi avec moi-même je compte peu sur ma raison. Je me prête à mes foiblesses, je ne combats celles de mon cœur, qu'en cedant à celles de mon esprit. Les maladies de l'ame ne souffrent pas les remedes violens.

Peut-être la fastueuse décence de votre nation ne permet-elle pas à mon âge, l'indépendance & la solitude où je vis ; du moins toutes les fois que Céline me vient voir, veut-elle me le persuader ; mais elle ne m'a pas encore donné d'assez fortes raisons pour m'en convaincre : la véritable décence est dans mon cœur. Ce n'est point au simulacre de la vertu que je rends hommage, c'est à la vertu même. Je la prendrai toujours pour juge & pour guide de mes actions. Je lui consacre ma vie, & mon cœur à l'amitié. Hélas ! quand y regnera-t'elle sans partage & sans retour ?

LETTRE QUARANTE-UNE & derniere.

AU CHEVALIER DÉTERVILLE.

à Paris.

Je reçois presque en même-tems, Monsieur, la nouvelle de votre départ de Malthe & celle de votre arrivée à Paris. Quelque plaisir que je me fasse de vous revoir, il ne peut surmonter le chagrin que me cause le billet que vous m'écrivez en arrivant.

Quoi, Déterville ! après avoir pris sur vous de dissimuler vos sentimens dans toutes vos Lettres, après m'avoir donné lieu d'espérer que je n'aurois plus à combattre une passion qui m'afflige, vous vous livrez plus que jamais à sa violence.

À quoi bon affecter une déférence pour moi que vous démentez au même instant ? Vous me demandez la permission de me voir, vous m'assurez d'une soumission aveugle à mes volontés, & vous vous efforcez de me convaincre des sentimens qui y sont les plus opposés, qui m'offensent ; enfin que je n'approuverai jamais.

Mais puisqu'un faux espoir vous séduit, puisque vous abusez de ma confiance & de l'état de mon ame, il faut donc vous dire quelles sont mes résolutions plus inébranlables que les vôtres.

C'est en vain que vous vous flatteriez de faire prendre à mon cœur de nouvelles chaînes. Ma bonne foi trahie ne dégage pas mes sermens ; plût au ciel qu'elle me fît oublier l'ingrat ! Mais quand je l'oublierois, fidelle à moi-même, je ne serai point parjure. Le cruel Aza abandonne un bien qui lui fut cher ; ses droits sur moi n'en sont pas moins sacrés : je puis guérir de ma passion, mais je n'en aurai jamais que pour lui : tout ce que l'amitié inspire de sentimens sont à vous, vous ne la partagerez avec personne, je vous les dois. Je vous les promets ; j'y serai fidelle ; vous jouïrez au même degré de ma confiance & de ma sincérité ; l'une & l'autre seront sans bornes. Tout ce que l'amour a développé dans mon cœur de sentimens vifs & délicats tournera au profit de l'amitié. Je vous laisserai voir avec une égale franchise le regret de n'être point née en France, & mon penchant invincible pour Aza ; le désir que j'aurois de vous devoir l'avantage de penser ; & mon éternelle reconnoissance pour celui qui me l'a procuré. Nous lirons dans nos ames : la confiance sçait aussi-bien que l'amour donner de la rapidité au tems. Il est mille moyens de rendre l'amitié intéressante & d'en chasser l'ennui.

Vous me donnerez quelque connoissance de vos sciences & de vos arts ; vous goûterez le plaisir de la supériorité ; je le reprendrai en développant dans

votre cœur des vertus que vous n'y connoissez pas. Vous ornerez mon esprit de ce qui peut le rendre amusant, vous jouïrez de votre ouvrage ; je tâcherai de vous rendre agréable les charmes naïfs de la simple amitié, & je me trouverai heureuse d'y réussir.

Céline en nous partageant sa tendresse répandra dans nos entretiens la gayeté qui pourroit y manquer : que nous restera-t'il à désirer ?

Vous craignez en vain que la solitude n'altere ma santé. Croyez-moi, Déterville, elle ne devient jamais dangereuse que par l'oisiveté. Toujours occupée, je sçaurai me faire des plaisirs nouveaux de tout ce que l'habitude rend insipide.

Sans approfondir les secrets de la nature, le simple examen de ses merveilles n'est-il pas suffisant pour varier & renouveller sans cesse des occupations toujours agréables ? La vie suffit-elle pour acquérir une connoissance légere, mais intéressante de l'univers, de ce qui m'environne, de ma propre existence ?

Le plaisir d'être ; ce plaisir oublié, ignoré même de tant d'aveugles humains ; cette pensée si douce, ce bonheur si pur, *je suis, je vis, j'existe*, pourroit seul rendre heureux, si l'on s'en souvenoit, si l'on en jouissoit, si l'on en connoissoit le prix.

Venez, Déterville, venez apprendre de moi à économiser les ressources de notre ame, & les bienfaits de la nature. Renoncez aux sentimens tumultueux destructeurs imperceptibles de notre être ; venez apprendre à connoître les plaisirs innocens & durables, venez en jouir avec moi, vous trouverez dans mon cœur, dans mon amitié, dans mes sentimens tout ce qui peut vous dédommager de l'amour.

Fin de la seconde & derniere Partie.

Lettres d’une Péruvienne
Françoise de Graffigny

Texte du domaine public, relu par Classiques.app
classiques.app/livres/graffigny/lettres-d-une-peruvienne